

**Faculté de droit et de criminologie
École de criminologie**

Analyse processuelle : la zad d'Arlon comme espace d'expériences critiques

Au croisement du subjectif et du social,
entre adaptabilité et créativité

Auteur : Adrien Adam

Promoteur : Christophe Janssen

Année académique 2020-2021

Master en criminologie à finalité spécialisée : criminologie de
l'intervention

Plagiat et erreur méthodologique grave

Le plagiat, fût-il de texte non soumis à droit d'auteur, entraîne l'application de la section 7 des articles 87 à 90 du règlement général des études et des examens.

Le plagiat consiste à utiliser des idées, un texte ou une œuvre, même partiellement, sans en mentionner précisément le nom de l'auteur et la source au moment et à l'endroit exact de chaque utilisation*.

En outre, la reproduction littérale de passages d'une œuvre sans les placer entre guillemets, quand bien même l'auteur et la source de cette œuvre seraient mentionnés, constitue une erreur méthodologique grave pouvant entraîner l'échec.

* A ce sujet, voy. notamment <http://www.uclouvain.be/plagiat>.

Remerciements

Le travail du mémoire est un travail compliqué, houleux, composé d'allers-retours, de doutes, d'angoisses et de sauts de la foi. Il y a là un véritable ballottage réflexif qui n'est pas réglé d'avance et qui produit une série d'effets, à la fois sur les idées et sur la subjectivité.

À ce titre, il me semble important de remercier quelques personnes qui accompagnent — et parfois énoncent — ces circonvolutions.

Je dois d'abord remercier les personnes que j'ai rencontrées et qui incarnent la condition du possible de ce mémoire : les trois personnes ayant participé à cette expérience de la zad d'Arlon. Je les remercie d'avoir accepté de participer à cette petite recherche, malgré les risques que cette participation ou rencontre pouvaient générer. Ils m'ont grandement interpellé et permis d'ouvrir la pensée, au-dedans et au-dehors de ce mémoire.

Je remercie aussi les professeurs Christophe Janssen et Jérôme Englebert qui m'ont éclairé et redirigé dans ce périple ponctué de tours, détours et retours que j'exprime ici.

Je dois également remercier deux autres professeurs qui m'ont éclairé, très indirectement et plus globalement au niveau criminologique. D'abord, Christian Debuyst à qui j'emprunte beaucoup d'idées. Bien que je ne l'ai jamais rencontré, ses idées et concepts, en particulier ceux gravitant autour de l'acteur social, m'ont permis d'essayer d'imaginer différemment ce que peuvent être la criminologie et le personnage mystérieux du criminologue. Je ne l'ai pas connu, mais ses idées m'accompagnent (ou m'harcèlent) depuis un tel moment que j'ai l'impression d'avoir fait sa connaissance en différé. Lors de la rédaction de ce travail, j'appris le décès de ce génie de la criminologie. J'aime à penser que ce travail formule une petite forme d'hommage à ce qu'il fut et ce qu'il fit.

Lors de ma deuxième année en criminologie, je fis aussi la rencontre du professeur Christophe Adam à travers le cours de criminologie psychologique. C'est à travers ce cours que je découvris le travail de Debuyst et un court aperçu de l'acteur social. Personnage prince-sans-rire, mi-sérieux mi-cocasse, le professeur Adam m'a laissé un souvenir marquant malgré cette éphémérité de la rencontre dans l'espace scolaire. J'aurais aimé partagé davantage de paroles avec, plutôt qu'un simple nom. Je lui dédie ce travail.

Enfin, il y a l'éclairage, mais il y a également la base portante, ce qui tient l'objet qui peut être éclairé. À ce titre, je remercie ma mère pour m'avoir toujours soutenu dans mes démarches et activités.

C'est un peu à partir de l'échange, de la rencontre avec ces personnes, et d'autres, que ce travail prend forme et vie.



1 TABLE DES MATIERES

2	Introduction	6
3	Quelques points méthodologiques.....	4
3.1	La zad d'Arlon comme objet d'étude	6
3.2	Le choix et l'intérêt de l'acteur social comme arrière-plan	9
4	Qu'est-ce que la désobéissance civile ?.....	12
4.1	Le dictionnaire et le sens commun des mots	13
4.2	Passage étymologique.....	15
4.3	L'expérience de Thoreau à travers la boîte à outils foucaldienne	18
4.3.1	Du pouvoir aux relations de pouvoir	19
4.3.2	« Nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite ».....	21
4.4	Sujet désobéissant, sujet critique	22
4.5	Acteur social et éthique, vers une éthique du désobéir ?	24
5	Qu'est-ce qu'une zad ?	27
5.1	L'acronyme.....	28
5.2	Origines et spécificités ?.....	29
5.2.1	La zad de Haren en Belgique.....	30
5.2.2	La zad de Notre-Dame-des-Landes en France.....	31
5.3	La zad d'Arlon.....	32
6	L'appel de la zad, le projet et l'action	36
6.1	Sensibilités et expériences de désillusion	38
6.2	Le choix de l'action, le choix radical	41
6.3	« J'avais envie de lier ce que j'imaginai à ce que je faisais » : la zad comme réponse, comme recherche de tableau.....	43
6.4	« Habiter pour, avec, contre » : les buts poursuivis, au-delà de l'occupation.....	46
6.5	Retour sur la dimension processuelle du phénomène.....	50
6.6	Une conscience utopique ? Une hypothèse malmenée	52
6.6.1	Une forme spéciale de conscience utopique ?	56
7	Un autre jeu	61
7.1	Un nouveau terrain	64
7.1.1	D'abord le poids d'un nouveau monde.....	64
7.1.2	Un terrain de jeu réglé ?	67
7.2	La rencontre d'un autre sens commun, différent du sens commun	69
7.2.1	Un autre prénom, un autre personnage ?	71

7.2.2	« <i>C'est à toi de te saisir de ce que tu as envie de faire toi, et c'est vachement dur en vrai</i> » : la logique de l'activité et la logique des sens.....	73
7.3	Repenser la connaissance de soi et la connaissance aux autres, sur fond de certitudes sociales.....	78
7.3.1	« <i>Je repars à zéro. En fait pour les autres, je suis rien.</i> » : la mise à l'établi du soi	78
7.3.2	« [...] <i>ça reprend un apprentissage de parler avec l'autre</i> » : la recherche d'un autre mode de connaissance à l'autre.....	82
7.4	Bilan : l'alchimie de la zad, entre créativité et adaptabilité	85
7.4.1	La valeur adaptative : un retour du passé vers le présent et le futur ?.....	85
7.4.2	La valeur créative : dire « je suis »	90
8	L'expression critique du lien.....	95
8.1	L'espace comme critique de l'espace	97
8.2	Une conscience utopique... dirigée vers soi ?	101
8.3	Conscience et processus d'incorporation	104
9	Conclusion	108
10	Bibliographie.....	114
10.1	Sitographie et matériaux journalistiques	119
10.2	Œuvres artistiques	120
11	Annexes.....	122
11.1	Quelques photos de la zad d'Arlon	124
11.3	Fiction, réalité, utopie et subjectivité	128
11.4	Quelques illustrations de la dialectique entre l'idéologie et l'utopie, notamment à travers la communication du bourgmestre Vincent Magnus	135
11.5	La complexité d'une subjectivité spatiale illustrée par Beksiński	138

2 INTRODUCTION

Je me souviens d'un espace curieux. Un souvenir flou d'une expérience anormale. C'était un lieu, je crois, en tout cas, la chose avait vocation à le devenir. C'était chez ma nonna, et j'étais avec d'autres enfants, certainement des cousins. Il y avait en bordure de la maison une petite cour d'une taille modeste, 11 ou 12 mètres carrés tout au plus. C'est dans cette configuration que nous effectuions le choix, à un moment sans trop savoir pourquoi, de lancer un projet : une construction.

Les éléments commodes de la maison furent soustraits de leur lieu de vie quotidien pour être exportés au-dehors, à, à peu près deux ou trois mètres de leur position d'origine. Oui, il fallait des chaises, mais il fallait aussi des draps ; le lieu serait à la fois solide et élastique. La cour devait connaître en son sein l'apparition d'un lieu d'un autre genre, un lieu là où il ne peut y en avoir.

Le positionnement des chaises devait être crucial : ni trop proches l'une de l'autre, ni trop éloignées. Elles devaient, à la fois permettre de construire et soutenir le lieu, mais aussi laisser la possibilité de circuler autour et de pouvoir rentrer dans la maison. Le lieu, bien qu'ostentatoire, ne devait pas apparaître comme un message de confrontation avec les habitants de la maison, et encore moins avec les voisins. Le positionnement des chaises nous semblait bon : nous pouvions placer les draps pour signer le topos. Le drap devait couvrir suffisamment de longueur et cacher en partie le dedans du lieu.

Il y avait alors une forme, une sorte de mélange chimérique entre une tente et une cabane, mais il manquait le contenu. Les enfants que nous étions investirent alors la chimère de toute sa superficie, c'est-à-dire pas beaucoup.

Forme et contenu se rencontraient. Il se passait maintenant des choses. Ce n'était pas juste un lieu pour se cacher : il y avait toutes sortes de jeux mis en place. Nous menions maints projets, des activités pléthoriques, en gardant à l'esprit le dehors. Il y avait à la fois un sentiment de puissance et un sentiment d'inquiétude ou de curiosité : qui osera entrer ? Il y en avait, peut-être les plus fous, qui osaient : ma nonna, ma mère ou d'autres adultes. Bien-sûr, nous ne les chassions pas, mais il fallait être prudent. Cette configuration spatio-ludique connaissait des règles implicites. Il ne fallait pas que quelqu'un vienne casser, à la fois le jeu et l'espace construit.

Il y avait ainsi, une sorte de dialogue expérientiel, d'espace à espace, de sujet à sujet, d'activité à activité. Et aussi tout ceci ensemble. Cette séquence actait, changeait quelque chose.

Ce souvenir me revient maintenant à l'écriture de ce travail, à travers le choix d'analyser le phénomène de la zad d'Arlon.

Une zad — pour zone à défendre — est certainement plus élaborée, plus complexifiée que la pseudo-tente dont je vous parlais. Il m'importe de rendre compte de cette complexité dans ce travail.

Le 26 octobre 2019, des personnes investirent l'ancienne sablière de Schoppach à Arlon, et décidaient d'y rester. L'espace de la sablière, jumelé à la forêt, devenait alors une zad. Ses occupants : des zadistes. Les personnes investirent le lieu pour livrer, incarner même, un message : le refus de la déforestation de l'espace vert, la préservation de celui-ci, de sa faune et sa flore. Cette action ne venait pas de nulle part, elle semblait apparaître comme une réponse à un projet de construction d'un parc économique pour petites et moyennes entreprises, avec lequel, les citoyens d'abord, les zadistes ensuite, étaient en désaccord. La zad durera à peu près un an et demi, avant de se voir expulser ses occupants, et, peu de temps après, de déboiser l'espace vert.

Il existe (ou existait) donc un conflit manifeste à travers le phénomène de la zad. La zad pose problème au groupe social. C'est dans cette situation d' « après-guerre » qu'émerge une question, un choix de recherche : comment expliquer, l'apparition, la création de la zad dans l'histoire subjective et la trajectoire sociale des sujets ? Mais aussi : quels en sont les enjeux, les effets, que vient permettre la zad ? En quoi la zad est-elle une réponse (si elle en est une), une solution de vie élaborée dans une relation conflictuelle, pour les sujets qui l'investissent, la créent ?

Il y a ces premières interrogations, mais il y en a d'autres également, plus implicites, plus obscures : comment la criminologie peut-elle rendre compte de ce phénomène ? Peut-elle se reposer sur ses acquis pour l'aborder ? Est-elle, avec ses catégories de pensée, capable de préserver d'aborder le phénomène, sans en saper la complexité ?

Ce travail scolaire tentera de formuler quelques réponses, à partir d'une recherche empirique. J'ai eu l'occasion d'échanger avec trois personnes ayant participé à cette expérience de la zad et tenterai de construire la pensée majoritairement à partir de ces échanges.

Aussi, pour tenter de mettre toutes les chances de notre côté et mener à bien notre analyse, je propose d'employer comme arrière-plan théorique la criminologie processuelle de l'acteur social, telle que proposée par le criminologue clinicien Christian Debuyst. Une fiction, une grille de lecture et une utopie à travers lesquelles la délinquance apparaît comme l'expression d'une relation spéciale qui connaît une histoire tout aussi spéciale.

En premier lieu, nous aborderons quelques points méthodologiques de façon à comprendre comment nous allons construire la pensée. Nous déploierons laconiquement l'acteur social et détaillerons la façon dont nous construisons notre matériau. Tout de suite après cela, nous établirons une sorte de sous-bassement théorique. Nous ferons un retour sur le concept de désobéissance civile. Non pas pour dire « ceci est de la désobéissance civile, ceci ne l'est pas », mais pour décortiquer ce concept et le lien d'évidence qui peut sembler être « déjà-là » entre lui et la zad. Nous questionnerons les architectes (l'académie française, l'étymologie, Thoreau) de façon à voir ce que contient le concept. Michel Foucault et Françoise Digneffe permettront alors d'élaborer quelques idées autour du « désobéir », à l'abord lié à la délinquance.

À la suite de cela, nous détaillerons brièvement ce qu'est une zad. Nous nous pencherons sur l'acronyme, mais aussi sur la première zad de Belgique (celle de Haren) et la zad la plus célèbre (celle de Notre-Dame-des-Landes), avant de nous pencher sur quelques caractéristiques de celle d'Arlon.

Les dépliements, à la fois méthodologiques, conceptuels, historiques étant faits, nous nous intéresserons plus directement aux personnes rencontrées. Nous nous poserons la question de l'appel et verrons comment la zad semble apparaître au sujet, ce qu'ils voient en elle en première instance. Les zadistes montreront comment ils se retrouvent en désaccord avec une série de situations, de régimes d'expérience et comment, la recherche d'un « autre », de quelque chose de différent apparaît comme une évidence, un impératif. Il y aura déjà matière à parler d'adaptation : trouver des solutions pour sauvegarder le sens, sauvegarde la continuité d'existence. Ce chapitre permettra de croiser la trajectoire que semble prendre la création de la zad, avec le concept d'utopie de Mannheim : la zad est-elle une fiction subversive réalisée ? La chose est certainement plus complexe.

Plus complexe, car la zad semblera prendre la forme d'une solution à un vécu conflictuel ou désillusionnant, mais, mieux encore, elle prendra la forme d'un jeu. Un jeu, à bien des égards, déroutant, capable de redonner du sens aux sujets, redonner une matérialité, à la fois à leurs actions, mais aussi à leurs soi ou je. Il y aura alors de la créativité, mais aussi de l'adaptabilité, les deux se convoquant, se confrontant sans cesse, apparaîtront comme la condition du possible, la condition d'une expérience qui redistribue les cartes. Debuyst et Winnicott nous viendront alors en aide pour comprendre comment tout ceci peut advenir et fonctionner.

Mais l'expérience s'achève, le rideau tombe, l'utopie s'arrête-t-elle avant même d'avoir commencé ? L'histoire s'arrête-t-elle là ? Je ne serai pas si sûr. Le dernier chapitre viendra questionner l'expérience de la zad comme étant l'expression d'un lien, d'un message à l'adresse du social. Nous verrons comment l'expérience de l'espace dit quelque chose, à la fois sur l'espace et sur le jeu social. Nous devons alors affiner notre analyse, et nous demander comment cette expérience détient un potentiel d'exportation, nous demander si l'utopie, au-delà de la recherche d'un tableau, d'une expérience de l'espace ne trouve pas son foyer ultime dans le sujet. Espace, sujet et lien seront remis sur la table. Peut-être alors, le « *topos* » et le « *u* » se transformeront-ils en autre chose qu'une « simple » contestation « objectivement » réalisée.

3 QUELQUES POINTS METHODOLOGIQUES

Avant toute entreprise d'écriture, plus ou moins téméraire, plus ou moins mesurée, nous devons nous pencher sur quelques points méthodologiques cruciaux, dont nous ne nous pouvons faire l'économie.

Le mot méthodologie comprend le mot méthode auquel se greffe le « logie » ou logos. La méthode, c'est la manière de faire et d'agir pour atteindre un certain objectif. C'est le chemin, la voie de construction pour construire, la technique ou l'outil pour agir, l'art de manipuler l'action et la pensée. Car cette façon de faire porte la pensée et la légitime. La logie ou le logos suppose une rationalité. Et comme nous nous situons dans un jeu universitaire, jeu de la pensée qui semble posséder une certaine valeur, cette méthode doit connaître un capital « *accountable* ». Il faut pouvoir dessiner la forme et exprimer la méthode.

Il est « amusant » de constater que les méthodologies, quantitatives ou qualitatives, constituent les méthodes des groupes sociaux « universitaires », au sens que l'entendait plus spécifiquement Garininkel, c'est-à-dire à la fois ce que les membres d'un groupe font effectivement, mais aussi la capacité à rendre compte et raison (*accountability*) de ces manières d'agir ou de faire aux yeux du groupe.¹ Ce cycle permettant d'être reconnu par le groupe.² Dans une certaine mesure, toute méthode est ethnologique, elle doit se rattacher, même de manière implicite, à un groupe pour être légitimées, validées, reconnues. Le contraire revient à « ne pas être vu » ou reconnu par le groupe, à travers la méthode ou le jeu de langage employés.

En cela, il existe une certaine artificialité des sciences sociales. Vous savez probablement que dans une recherche, cette méthode n'apparaît pas aussi clairement que je le laisse croire jusqu'ici. Vous connaissez la bizarrerie des recherches, la bizarrerie même de l'action : écrire la méthodologie en dernier, alors qu'elle se situe en premier lieu dans la structure d'un travail. La convocation du mot méthodologie : prestidigitation littéraire. L'écriture consiste à faire croire à l'existence d'une méthodologie réglée, « vraie ». Je vous montre ma main gauche pendant que je cache quelque chose avec ma main droite. Il y a un usage raisonné et diligent de la méthodologie pour légitimer la pensée et entrer dans un jeu de vérité, au sens que donne Foucault à ces mots (nous le verrons). Seulement voilà, ça ne fonctionne pas ainsi. On ne peut pas savoir comment on va exactement faire avant de l'avoir fait, même sans trop être sûr du comment. Pour ma part, je souscris à la labilité, à l'incertain, au bizarre. Ce qui ne signifie pas que ce travail va être un feu d'artifice d'écriture et de recherche, même si cela pourrait être un exercice fort amusant. Le

¹ Garfinkel, Harold, 2001, « Le programme de l'ethnométhodologie », *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Michel de Fornel éd., La Découverte, pp. 31-56.

² Les promoteurs doivent pouvoir prendre connaissance d'un mémoire qui tient la route au niveau méthodologique pour le valoriser et affirmer qu'il s'agit d'un travail sérieux, qu'il ne sort pas du chapeau. On pourrait toutefois imaginer des contres ou autres méthodes qui parviendraient à rompre cette logique, tout en étant reconnues par le groupe social. Comme on peut supposer que l'usage de certaines méthodes ne suffit pas à être reconnu.

mémoire est un travail plastique, un travail de négociation avec la réalité et avec le soi. On ne sait réellement ce que sera la sculpture une fois qu'elle aura pris vie. On trouve en même temps qu'on créé cette étrangeté. Une fois la sculpture devenue réelle ou matérielle, alors on pourra alors tenter, laborieusement, de se souvenir de la façon dont nous l'avons sculptée pour qu'elle ait cette forme plutôt qu'une autre. Les interrogations semblent alors simples : quelle est cette sculpture et comment est-elle devenue sculpture ?

3.1 LA ZAD D'ARLON COMME OBJET D'ETUDE

Avant la sculpture, il y a le matériau, ce qui interpelle, ce qui accroche le regard et permet de dire que quelque chose, un morceau de réalité, montre un certain intérêt. Un intérêt qui va légitimer une recherche. C'est l'émerveillement, c'est l'interrogation. C'est le moment du « tout est possible » car tout peut être choisi et représenter un intérêt dans une certaine mesure.

Pour ma part, ce premier émerveillement s'est réalisé à partir de la lecture du texte de présentation de l'acteur social, et plus particulièrement à partir de la découverte du concept d'utopie de Mannheim, c'est à dire une fiction que l'on tente de retranscrire dans la réalité.¹

C'est là ma « grande » intuition. Il existerait une sorte de réservoir, un moteur utopique qui traverse les pas humains, le langage et l'action, les idées et les actes. Le pouvoir utopique concerne le chercheur comme le magistrat (voyez l'annexe : fiction, subjectivité, utopie). On aimerait voir le monde fonctionner d'une manière ou d'une autre. Et cette ambition se réalise parfois. Quand Freud postule l'idée selon laquelle nous sommes mus par des forces inconnues, immaîtrisables et qu'un certain moi doit être détrôné de sa place, pour discuter/toucher de phénomènes négligés jusqu'ici, il met en branle la réalité. Il vient la toucher et la modifier. Il met sur la table l'inconscient et affirme que cet inconscient et ses effets nous touchent toutes et tous dans une mesure variable. Il s'attaque à ce qu'est la réalité subjective pour la recouvrir et la lire différemment. La fiction devient réelle, et la réalité devient une fiction. Dès lors, si j'appelle ma mère alors que je voulais appeler ma copine, ça devient un acte manqué. « Ça » justement, deux lettres, entrent dans la fiction. Les phrases changent et rendent compte de cette performativité de l'esprit. Les phrases sont alors colorées et portent une certaine signification intéressée : « ça m'a pris d'un coup », « je ne comprends pas, ça m'est arrivé comme ça », etc.²

¹ A ce premier concept s'ajoute l'état d'esprit utopique ou, disons simplement à ce stade, une ambition contestataire, subversive d'effectivement faire de l'utopie une réalité. Mannheim Karl, 1956, *Idéologie et utopie*, Paris, édition M. Rivière. Cité dans Debuyst, Christian, 1990 (a). « Présentation et justification du thème », Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 21-33.

² Cette performativité peut avoir un intérêt ou l'autre pour la société. Nous aurions pu prendre d'autres exemples, notamment historiques et artistiques.

Toujours est-il que ceci constitue une pseudo-affinité théorique « vide », car relié à rien. Il faut donc un objet plus précis pour nourrir ou désillusionner cet émerveillement dont je parle ici. Cet objet sera la zad, apparue très tardivement dans ce processus de construction de la pensée. Je m'étais initialement intéressé à cette dynamique à travers ce qu'on a appelé les années de plomb, et en particulier à travers le mouvement des Brigades Rouges en Italie.¹ J'ai toutefois abandonné cet objet, peut-être trop historique pour moi. Je réalise que j'avais certainement davantage besoin d'un phénomène actuel, dont certains acteurs pourraient se faire les narrateurs. C'est alors complètement par hasard que j'ai découvert le phénomène des zad, et, mieux encore, qu'il en existait une à Arlon, en Belgique. Existait, oui : la zad était déjà détruite au moment où je choisis d'en faire l'objet de mon intérêt. J'arrivais donc après la guerre, n'avais pas l'occasion de connaître le lieu, mais voulais quand même m'entretenir avec quelques soldats rescapés.

J'avais donc l'objet — ou la population —, il me fallait maintenant l'échantillon. Échantillon : le mot n'a jamais été si mal employé. Il trahit sa connotation issue de l'imaginaire collectif, un mot qui renvoie à l'image d'un laboratoire ou d'un laborantin. Car ici, le laboratoire n'est pas segmenté en flacons, fioles et éprouvettes parfaitement bien rangées et distinctes. L'échantillon, de vraies personnes, est assez difficile d'accès. J'ai peiné à trouver des personnes intéressées par ma démarche. La raison à cela est que, dans la mesure où la zad a été démantelée en mars 2021, des enquêtes policières sont en cours. Les personnes se montrent donc relativement circonspectes quand un inconnu débarque pour leur proposer une rencontre et un entretien.

Mais avec beaucoup de chance, je suis tout de même parvenu à rencontrer à distance trois zadistes « issus » de la zad d'Arlon et à mener des entretiens avec chacun. C'est majoritairement à partir de ces échanges que je construis cette analyse, même si quelques éléments secondaires interviennent également (le site ultra-fourmi de la zad d'Arlon, des articles journalistiques, etc.). Il s'agit donc de trois zadistes, et non pas les zadistes d'Arlon, même si il est probable que je commette cette erreur d'écriture.

Comment ces personnes peuvent dire quelque chose de la zad et que peuvent-elles dire ? Bien-sûr, le mot criminologie sous-entend que je m'intéresse à eux à travers le problème qu'ils semblent poser à la société. Il y a donc une dimension conflictuelle et imaginative qui formulaient une sorte d'angle d'attaque pour discuter avec ces personnes. Mais les entretiens que j'ai mené n'étaient pas pour autant directs. Ils étaient intéressés, semi-directifs, mais libre était le flux de la parole que j'ai tenté de ne pas, bien qu'une annulation de la subjectivité soit impossible. La

¹ On considère généralement que cette période des années de plombs travers l'Europe pendant les années 70 et même un peu avant. Il est très intéressant de noter que, si cette époque peut montrer une certaine motion utopique, ce qu'en retient l'histoire est tout autre. Il existe une rupture épistémologique surprenante qui divise d'un côté le terrorisme (extrême droite, extrême gauche, etc.), et de l'autre les mouvements étudiants (mai 68 étant le plus célèbre). Comme si les deux n'avaient rien avoir. Voir : Sommier, Isabelle, *La violence révolutionnaire*, 2008, Presses de Sciences Po, « Contester ».

démarche ici proposée est inductive, avec certaines intuitions ou concepts théoriques d'arrière-plan dont nous n'hésiterons pas à nous distancier.

Les trois personnes rencontrées montrent des profils sociologiques relativement nuancés :

- Deux jeunes femmes d'à peu près 20 ans, un homme de 26 ans
- Les deux femmes sont étudiantes dans le supérieur, l'homme est ouvrier
- Les deux femmes semblent être issues des classes populaires, alors que l'homme se revendique comme issue du monde prolétaire¹

Il y a donc des nuances et des similarités entre les personnes. N'oublions pas qu'elles « s'offrent » à moi plus que je les choisis, il doit donc y avoir un certain intérêt pour eux de discuter de ce morceau d'expérience de leur vie, comme il y en a pour moi. Il n'y a pas ici un grand échantillonnage technique et sociologique.

Pour la question du « comment », comment capitaliser à partir d'eux et sur eux pour construire une théorie, il y aurait plusieurs choses à dire. Dans une perspective amorcée par Berger et Luckmann ancienne et reconnue, disons que les personnes agissent comme « filtres » de la vie sociale à laquelle elles participent.² Les personnes qui usent du langage rendent compte du social à travers leur subjectivité. Ils filtrent le social. Le phénomène les a traversé comme ils l'ont traversé. Ils expriment des informations, des valeurs, à la fois sociales et spatiales. Mais aussi, des tensions, des règles avec lesquelles ils ont dû composer. Il y a un intérêt dans ce vécu individuel, dans son rapport au social, dans « la manière particulière dont chacun se restitue le social en le transformant. »³

Expérience, subjectivité et espace se croisent donc à travers la rencontre. Ils avaient un projet plus ou moins distinct dont ils étaient, de près ou de loin, les porteurs, et, dans une sorte d'après-coup, ils reviennent sur cette histoire « dispersée » et tentent de « recoller les morceaux ». Dans cette logique, citons quelques lignes de Debuyst (elles gagneront en sens plus loin dans le travail) :

« Si l'homme est le seul être capable de se projeter dans l'avenir et de donner à l'histoire un sens, il faut bien reconnaître qu'il lui est particulièrement difficile de transcrire ce projet au niveau de la réalité et qu'en permanence, le sens qu'il cherche à donner se trouve **falsifié par une « logique »** qui paraît s'imposer à lui et dont il est bien souvent le jouet. Devant cette opacité qu'a son histoire lorsqu'il **la confronte au projet** qui lui était le sien, il ne lui reste plus qu'à opérer **cette récupération du sens**, c'est à-dire, à analyser les

¹ J'emploie ces distinctions sociologiques ambiguës pour nous situer plus que pour situer les personnes.

² Berger, Peter et Luckmann, Thomas. 1986. *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.

³ Digneffe, Françoise, 1989, *Éthique et délinquance. La délinquance comme gestion de sa vie*, Ed. Médecine et Hygiène, Déviance et Société, Genève, p.8.

événements en vue d'en découvrir les ressorts pour parvenir à les maîtriser. C'est à ce niveau que jouent les sciences humaines. »¹ (le gras sur les mots est ajouté)

Nous nous situons donc dans un jeu : celui de la récupération. Une récupération incontestablement intéressée. Je dispense un certain regard sur l'objet. Il y a déjà un engagement dans la manière de voir.² Le réservoir utopique évoqué plus haut me concerne forcément. Construire la pensée veut dire construire la réalité. Et nous ferons ceci, à l'aide de l'acteur social en guise d'arrière-plan.

3.2 LE CHOIX ET L'INTERET DE L'ACTEUR SOCIAL COMME ARRIERE-PLAN

Et construire une pensée, dans le cadre d'un travail criminologique, sous-entend porter le poids et l'histoire de cet arrière-plan du mot « criminologie », avec toute l'ambiguïté qui le compose. Je parle de « porter » un poids, mais il s'agit plutôt d'être le dernier maillon invisible d'une chaîne historique déjà lourde, et de formuler un choix pour s'intéresser à un objet criminologique, à la suite de cette chaîne. Ici, je fais le choix d'aborder la criminologie et un de ses objets (ici, un problème social) avec l'aide de l'acteur social. Qu'est-ce que l'acteur social, et que veut dire l'employer comme arrière-plan ? Développons quelques points synthétiques, qui gagneront en clarté dans le reste du travail.³

1. L'acteur social est une voie, un chemin criminologique. Le chemin suppose un choix plutôt qu'un autre, le concept est donc engagée au sein de la discipline criminologique⁴ et prend une certaine distance par rapport aux deux grandes criminologies : celle du passage à l'acte/faît social et celle de la réaction sociale/définition. Je ne me situerai pas exclusivement du côté du passage à l'acte ou de la réaction sociale, je ne résoudrai pas ici les problèmes épistémologiques ou les débats houleux entre ces deux grandes visions.⁵
2. Le concept d'acteur social est à la fois fiction (*on imagine que*), grille de lecture (*on voit alors*), utopie (*on crée ainsi*).⁶ Et ceci permet de construire la pensée et l'action du chercheur, et aussi, un « monde ».⁷ Partiel et partial s'entrecroisent.

¹ Debuyst, Christian, 1972, *Relations animales et relations humaines*, Esprit, Nouvelle série, No. 411 (2), pp. 266-279.

² Mon intention n'est pas de créer une sorte de vérité historique (même si le recours à la parole croise historicité et histoire), ou de démontrer comment le modèle agroécologique de la zad peut être efficient.

³ Cette présentation est non-exhaustive, intéressée au regard de la recherche.

⁴ C'est le choix de voir quelque chose plutôt qu'autre chose. Le concept n'est pas neutre.

⁵ Même s'il existe un malaise dans mon chef aux sujets de cette division en deux morceaux. L'acteur social vient répondre à cette émotion et ouvre un horizon. Pour cette question épistémologique, je renvoie à l'article suivant qui montre le problème de l'éclairage des deux paradigmes : Pires, Alvaro et Digneffe, Françoise, 1992, Vers un paradigme des inter-relations sociales ? Pour une reconstruction du champ criminologique. *Criminologie*, 25(2), 13-47.

⁶ Digneffe, Françoise et Adam, Christophe, 2004, Le développement de la criminologie clinique à l'École de Louvain : une clinique interdisciplinaire de l'humain. *Criminologie*, 37(1), p.62.

⁷ « Le réel est toujours vu selon une certaine perspective, et aucune donnée ne peut être considérée comme immédiate et non problématique ». Debuyst, Christian, (1986), Questions d'épistémologie : l'étude du

3. Emprunter l'acteur social revient à « adopter » une série de définitions, ou d'images de ce qu'est l'être humain. C'est d'abord imaginer le sujet actif, capable d'un ordonnancement, d'une gestion de sa vie. Actif ne veut dire ni totalement libre, ni totalement déterminé, c'est un peu l'entre-deux. L'acteur social responsabilise le sujet et ses comportements. Il existe un monde intermédiaire entre le stimulus et la réponse, et c'est dans ce monde que le sujet est une sorte d'artiste de sa vie.¹
4. Ceci revient à définir « le sujet comme pôle interprétant et agissant à partir d'un point de vue qui a sa particularité et qu'il importe de prendre en compte ».² Ce point de vue, à considérer dans une recherche, « dépend de la position qu'il occupe dans le cadre social, de l'histoire qui a été sienne et des projets autour desquels son activité s'organise ».³ **Ce subjectif a donc une importance sociale, et le social a une importance subjective** : les deux sont intriqués. Le sujet, étendard du sens, porteur de l'action, est au carrefour de diverses dramaturgies, diverses tensions à travers lesquelles **il s'adapte et crée**. Et il doit en quelque sorte « **s'accomplir** » (le fameux projet intriqué à une activité) à travers ces feux croisés.
5. L'acteur social prend sens dans les relations de pouvoir, les relations inégalitaires (le conflit inhérent au monde humain). Le point de vue dont nous parlons est amené à se confronter à d'autres points de vue. C'est dans ce monde de relations que se pose le problème, et que le sujet peut être acteur social, c'est « dans le cadre sociétal ou dans celui des inter-relations que l'homme est appelé à être acteur, c'est-à-dire “agissant” ou intervenant, qu'il s'y trouve confronté à des règles [...] »⁴ avec lesquelles il doit composer, au-dedans ou au-dehors de ces jeux de pouvoir.⁵
6. Et comme la criminologie s'intéresse (ou crée) toujours aux (des) problèmes, l'acteur social apparaît comme une façon de comprendre ces problèmes.⁶ La délinquance est ici l'expression d'un lien spécial, une relation sociopathique (fait pâtir le social) entre le sujet et le groupe social, ou entre groupes, à l'intérieur duquel les positions et statuts de chacun diffèrent.⁷

comportement délinquant et ses implicites, dans Debuyst, Christian, 2009. *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale* (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe), Bruxelles, Larcier, p.312.

¹ C'est en quelque sorte l'anti arc-réflexe.

² Debuyst, Christian, 1990 (a), op.cit., p. 26.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Le terme « acteur » renvoie aussi au fait que le sujet a le choix du choix. Il n'est pas la victime des situations dans lesquelles il se trouve impliqué. Nous aurons largement l'occasion de le voir. Vous voyiez aussi à quel point l'acteur social est une « théorie de la normalité » ou, en tout cas, a pour prétention de s'appliquer au plus grand nombre, délinquant ou non-délinquant compris.

⁶ Debuyst donnera trois niveaux d'analyse (la création de la loi, l'application et la transgression). Nous nous situerons certainement dans le dernier, mais je ne me cadenas pas à partir de ces trois niveaux empiriquement difficiles à respecter.

⁷ On voit en particulier ici le pas de côté que fait Debuyst par rapport aux deux criminologies. Si nous parlons du lien, nous ne parlons ni de comportements ou catégories comportementales, ni des systèmes définitionnelles ou des acteurs de ces systèmes. Il y a une sorte d'entre-deux. On se retrouve presque avec une conceptualisation qui, tend à effacer la notion de responsabilité au sens juridique ou moral.

Tout ceci formule une échappatoire à une explication causale : est en jeu ici la question du processus. Ces points sont importants, mais ne nous disent pas comment opérationnaliser ces idées dans une recherche empirique. Où se positionner ? Que devons-nous écouter ? Que devons-nous voir ?¹ C'est là un des grands problèmes² que je ne vais pas résoudre avec ce petit travail scolaire : celui de la méthode. Ma démarche n'est pas très originale et reprend ce qui a déjà été fait. J'ai déjà donné un morceau de réponse avec Berger et Luckmann, donnons-en encore un :

« Il nous paraît essentiel de faire jouer à côté de cette notion de “monde propre” celle “d'acteur social” ; celle-ci nous réfère à un sujet qui, sans doute, a un point de vue, mais qui est en outre est un interlocuteur dont le point de vue doit être pris en compte comme exprimant une réalité liée en partie à la position qu'il occupe dans une relation à la fois interindividuelle et sociétale[...] »³

Il s'agit donc de s'intéresser au sujet en sa qualité d'interlocuteur capable de rendre compte de cette réalité dont parle Debuyst. C'est la considération du sujet, en gardant à l'esprit qu'il est pris dans des situations qui en croisent d'autres. Un carrefour de réseaux d'interactions avec une histoire. Il est le locuteur de ce jeu d'ensemble et non en tant que point isolé du monde.

Ceci étant dit, nous parlons ici d'un arrière-plan dont, pour ainsi dire empiriquement, je ne connais rien. Autrement dit, c'est ici une découverte, un jeu d'essai et d'erreurs. Saut de la foi, hardiesse criminologique. Nous ne pouvons espérer éclaircir l'horizon sans rencontrer quelques nuages. Et un arrière-plan doit demeurer arrière-plan. Choisir l'acteur social comme arrière-plan ne veut pas dire se lier totalement au concept. Je ne m'interdis pas de le mettre de côté ou entre parenthèse pour y revenir, le nuancer, ou y prendre encore distance. Un arrière-plan varie selon l'œuvre que l'on veut peindre. Le sfumato permet de laisser place au mystère de la scène. il se disperse de lui-même, il s'oublie pour prôner l'importance du sujet. Ici, le sujet est avant tout la zad d'Arlon et ses acteurs. Dans cet esprit, attaquons le travail.

¹ S'il y a expression du lien, où doit s'activer la focale du chercheur ? Si chacun participe à ce lien et en est, en quelque sorte, le fondateur et relais de ce lien, comment rendre compte de tout ceci ? Faut-il observer chaque acteur individuellement dans un après-coup ? Faut-il être présent au moment même de l'interrelation ou accompagner les sujets dans leurs histoires interrelationnelles ? Et même si nous sommes présents, faut-il se mettre d'un côté et puis de l'autre de la scène ? Et si oui, comment rendre compte de la participation du chercheur à cette interrelation ? Il y a de quoi se tirer les cheveux, et il faudrait presque que le chercheur (re)deviennent Dieu pour saisir « parfaitement » ce lien.

² Dans une conclusion du colloque de l'acteur social, Claude Faugeron propose quatre typologie possible pour employer l'acteur social selon l'unité d'analyse et le lieu de l'analyse. Une des typologies fait vaguement écho à l'angle ici proposé : regarder l'individu comme acteur collectif dans ses interactions avec des partenaires socialement situés. Dans Faugeron, Claude, « L'acteur entre l'individuel et le social. Une réflexion sur les problématiques de l'acteur social », dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, op.cit., p.453

³ Debuyst, Christian, (1991), Perspectives cliniques en criminologie. Le choix d'une orientation, dans Debuyst, Christian, 2009. *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale* (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe), Bruxelles, Larcier, p.385.

4 QU'EST-CE QUE LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE ?

Pour le dire sans ambages : parler de désobéissance civile me semble d'emblée débordant de sens. Ce sentiment de « surplus » peut s'expliquer par les nombreuses significations rattachées aux deux mots. Cette pluralité de significations trouve sa source dans une certaine dynamique historique, sociale, psychologique et même dans le sens commun. Plusieurs personnages, penseurs ou groupes ont incarné, même incorporé les deux mots, ce qui les rend peut être confus. Ou bien y a-t-il quelque chose de l'ordre de la flexibilité avec le concept ?

Selon moi, chaque concept est porteur d'une certaine réalité et d'un certain pouvoir pour atteindre et administrer cette réalité. Demandons-nous : de quoi la désobéissance civile est-elle le réceptacle, la relique ou l'instrument d'une certaine réalité, d'une certaine fiction ? Ou encore, dans une préoccupation plus foucauldienne : est-ce que ces mots tiennent des choses ? Quelles en sont la logique performative qui fait exister ces choses, à travers la syntaxe, « celle qui construit des phrases, [...] celle qui fait "tenir ensemble" (à côté et en face les uns des autres) les mots et les choses ? »¹ ? Je m'interroge et souhaite anticiper ce lien d'évidence qui peut survenir entre le phénomène de la zad et le concept de désobéissance civile. Nous sommes face à la nécessité de retourner aux mots avant d'analyser plus franchement la question de la zad.

Pour parvenir à anticiper ce lien, nous devons réaliser un certain travail de défrichage, ou d'éclaircissement, de façon à ce que les idées, les concepts, puissent être « dépouillés », clarifiés. Je propose ici d'effectuer ce travail d'architecture à partir des définisseurs, ou des baptiseurs. Trois en particulier : l'académie française (le dictionnaire), l'étymologie et le personnage de Thoreau à qui on attribue le concept. Nous nous aiderons ensuite de la pensée de Foucault pour chercher ce que peuvent recouvrir les mots. Toutes ces idées résonneront dans la suite du travail.

4.1 LE DICTIONNAIRE ET LE SENS COMMUN DES MOTS

D'abord, il me semble important de nous pencher sur ce que nous dit le dictionnaire au sujet du concept de désobéissance civile. Le Robert renvoie d'abord le verbe désobéir à un rapport dichotomique :

« 1. Ne pas obéir (à quelqu'un), en refusant de faire ce qu'il (elle) commande ou en faisant ce qu'il (elle) défend. → s'opposer. *Désobéir à ses parents. – Ces enfants ont désobéi.*² »

Il y a donc d'abord une sorte de jeu de clair-obscur esquissé ici par le dictionnaire. L'action de désobéir renvoie à une opposition, comme le noir s'oppose au blanc, et inversement. Il y a une dynamique linéaire de l'ordre de l'injonction prescrite et de l'action (ou de la non-action, mais toujours dans un régime d'opposition), apparemment inscrite à l'extrême opposé de ce que

¹ Foucault, Michel 1966, *Les Mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, pp. 9-10.

² Rey Alain, 2018, « désobéir », dans Dictionnaire Le Robert, Paris.

demande l'ordre. La négation du verbe obéir est la condition du verbe désobéir. Et de manière tacite, l'idée soulevée est celle d'un « ordre » coercitif (dans une relation entre des personnes) à travers lequel la soumission serait une attitude normale : obéir à un parent, obéir à un supérieur, etc. Il y a déjà là un tâtonnement du pouvoir.

Pour la seconde signification du verbe désobéir, le dictionnaire nous dit :

« 2. Désobéir à un ordre, à la loi → contrevenir ; enfreindre, transgresser.¹ »

La définition se débarrasse ici de la négation (« ne pas obéir »). Ici apparaît plus clairement la question de la règle, et en particulier la règle instituée. La première définition nous parlait d'une personne exhortant une autre à faire quelque chose, comme le parent demandant à son enfant de débarrasser la table. La règle était quasiment celle du sens commun, ou du bon sens mobilisé à travers les mots d'une personne. Mais ici, plus question d'acteurs, il y a l'action de désobéir à quelque chose qui permet de dire « il a désobéi à la loi », « il transgresse la loi. » Le dictionnaire esquisse presque une vérité capable de venir frapper le sujet désobéissant.

Enfin, apparaît alors plus spécifiquement le mot désobéissance, et sa conjonction civile :

« action de désobéir. *Désobéissance civile*, refus de se soumettre à la loi que l'on trouve injuste. — Ce qu'on fait en désobéissant.² »

La chose devient alors plus intéressante. Car deux éléments s'illustrent et complexifient l'action jusqu'ici linéaire et, presque par effet miroir, antagoniste. La question des valeurs apparaît ici plus nettement. Au même titre que la dimension morale. Nous trouvons certaines choses justes, d'autres injustes. Nos actions retranscrivent les valeurs en lesquelles nous croyons. Et ce, quitte à ce que cette action inscrite dans la réalité comme une sorte d'aveu de soi à soi, mais également aveu vis-à-vis des autres, vienne s'opposer à la loi, à la règle.

Notons aussi le caractère implicite du statut « civil » de la chose. Nous ne savons pas réellement comment la dynamique, comment la désobéissance se dessine comme civile. Jusqu'ici, toutes ces définitions fonctionnent pour n'importe quelle incarnation de la loi : les parents, le père, l'Etat, Dieu, l'école, etc. Cette ambiguïté ne nous aide certainement pas.

Enfin, il me semble intéressant de noter que le dictionnaire renvoie l'adjectif désobéissant au domaine de la péjoration :

« Qui désobéit (ne se dit guère que des enfants). → indiscipliné, indocile, insubordonné.³ »

¹ Ibid.

² Ibid.

³ Ibid.

L'idée est ici quelque chose, un comportement et plus spécifiquement une personne, qui, comme le montrent les synonymes choisis par le dictionnaire, est mal formé, irrégulier, inconvenant, anormal. Les enfants sont censés obéir aux parents. Ne pas désobéir revient à être bien formé. Le préfixe « in » de chaque synonyme renvoie d'ailleurs à quelque chose de manquant, de déficitaire (indiscipliné = dénué de discipline, impitoyable = dépourvu de pitié, immoral = contraire à la morale, inouïe = ne peut être entendu).

Nous nous retrouvons donc avec certaines informations capables de déjà nous dire certaines choses. Globalement, l'action de désobéir s'oppose à l'action d'obéir de manière directe, extrême et linéaire. Nous sommes face à deux oppositions délimitées et fortes, sans échelons ou graduations capables de nous faire penser gris. Il y a le noir jais et le blanc albâtre, et rien entre.

La notion de pouvoir est suggérée tacitement sur le mode coercitif et asymétrique (un enfant détient moins de pouvoir qu'un adulte et doit se subordonner à l'adulte). La question de la loi est soulevée, à travers l'incarnation d'une personne ou non. La dimension morale se jumèle à l'action de désobéir. Il y a des valeurs capables de légitimer une certaine désobéissance. Toutefois, paradoxe bizarre, l'acteur d'une désobéissance, s'il reçoit l'adjectif désobéissant, se retrouve quelque peu disqualifié (« ne se dit guère des enfants », comme si le désobéissant était presque une sorte de capricieux).

Le dictionnaire nous chuchote donc quelques éléments intéressants, certainement croisés avec le sens commun, mais intéressants tout de même. Toutefois, comme vous vous en doutez, nous ne pouvons pas nous en contenter. Il reste du flou (nous ne savons toujours pas de quoi la désobéissance est-elle le civil, et à quelle loi, quel acteur, quel phénomène elle vient s'opposer).

Continuons alors notre entreprise d'éclaircissement.

4.2 PASSAGE ÉTYMOLOGIQUE

Il y a déjà une trentaine d'années, dans une recherche du sens de la délinquance — une herméneutique de la délinquance pourrions-nous dire —, Jean Kinable proposait un retour au mot. Selon lui, la problématique de la délinquance trouvait « déjà » une dynamique, une signification à travers l'étymologie du mot¹.

¹ À partir du mot délinquance et son histoire polysémantique, Kinable parviendra à mettre en lumière un processus de deuil, ou plutôt un processus effectuant la négation du deuil, à travers notamment le passage à l'acte. Ce même processus de la délinquance se donnera à voir dans sa signification duelle. Celle que l'agir délinquant formule, et celle que l'altérité est amené à formuler au sujet de cet agir. Il y a donc une pluralité de significations à considérer à travers les réseaux croisés de relations, ce que Debuyst appelle les interrelations (ce qui légitime l'intervention de Kinable au colloque, il y a un jeu d'ensemble à travers lequel l'agir délinquant prend sens). Voir : Kinable, Jean, 1990, Le sens de la délinquance. Dans Collectif, 1990, *Acteur social et délinquance. Op.cit.* pp. 375-395.

Dans cet esprit, questionnons, nous aussi, le mot pour savoir si la problématique est contenue au-dedans et nous aider à y voir plus clair.

D'abord, le mot désobéir découle du mot obéir. Truisme donc que ceci. Mais que disait le mot obéir, avant de devenir désobéir ? Le mot obéir viendrait du latin *oboedire*, mot décliné à partir de *audire*¹ dont la signification renvoie aux verbes écouter, entendre, percevoir, mais dans la connotation sensorielle des mots. On prête l'oreille pour écouter, et peut-être entendre quelque chose². Il y a quelque chose de l'ordre de la perception, comme le radar sous-marin percevant d'autres sous-marins.

Le préfixe latin « ob » du mot (*oboedire* devenu obéir) évoque la position en face³ ou devant, mais également l'idée d'un renversement ou d'opposition⁴. Si nous reprenons alors *ob-audire*, la signification étymologique serait l'action **d'écouter** (avec l'oreille tendue, comme quand lors de ces moments où l'on croit entendre quelque chose, sans en être tout à fait sûr) **avec attention quelqu'un ou quelque chose au-devant, en face** avec l'idée éventuelle **d'opposition, d'obstacle**. Et l'on imagine que si cette chose est en face, nous sommes également en face d'elle ; il y a donc une esquisse d'interaction.

L'état de fait est alors complètement fou. Le sens étymologique est déjà très intéressant. Nous sommes très loin de l'idée du dictionnaire selon laquelle obéir, en opposition à « désobéir », revient à se soumettre et suivre les ordres. Ici, nous pouvons déjà dire deux choses. D'abord, le mot obéir ne tient pas dans son étymologie l'idée d'une conduite des conduites ou d'une relation de pouvoir (au contraire, il y a plutôt une sorte de relation neutre, ou balbutiante entre deux objets, même si l'idée d'une opposition peut émerger), mais plutôt l'idée d'une écoute attentive (ce qu'on appelle probablement aujourd'hui l'écoute active), avec une esquisse d'interaction (je tends l'oreille pour saisir ce qui se situe devant moi). Et, de plus, la construction sociale du mot et de son sens commun l'a rendu relativement péjoratif (celui qui obéit est un mouton, passif ou lâche, il ne fait pas l'exercice de la critique). Ce que n'évoque pas l'étymologie.

¹ <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/ob%C3%A9ir>, consulté le 6 juin 2021.

² Le site-dictionnaire *dicolatin* distingue la confusion entre écouter et entendre, au sein du verbe *audire*, comme ceci : écouter renvoie à « prêter l'oreille pour entendre (entendre, suivre les vues de quelqu'un) » tandis qu'entendre renvoie à l'idée de « percevoir, saisir par l'ouïe (sens de l'ouïe, ouïr, entendre dire, entendre parler de, écouter) ». Voir : <https://www.dicolatin.com/Dico/LatinFrancais>, consulté le 6 juin 2021.

³ Par exemple, les verbes latins *obstare* : se tenir devant, faire obstacle, ou *opponere* : placer devant de façon à faire obstacle. Pensons au mot obstruer (*obstruere* : construire devant), mettre quelque chose devant pour bloquer quelque chose, comme dans la phrase « obstruer le passage. » Voir aussi l'article de Bearez, concis, mais incisif, sur lequel je m'appuie également : Bearez, Annie. « Désobéir, et si le mot n'existait pas ? », *Actualités en analyse transactionnelle*, vol. 155, no. 3, 2016, pp. 72-73.

⁴ Toutes les sources n'indiquent pas cette idée de renversement. L'ancien dictionnaire « le Littré » de 1863, mué en site internet, parle tout de même de cette idée de renversement au cœur du préfixe « ob ». Voir : <https://www.littre.org/definition/ob>, consulté le 6 juin 2021.

Il peut sembler fortement dichotomique de considérer, comme le suggère l'étymologie, à la fois l'idée d'une écoute jumelée à une idée éventuelle d'opposition. Poursuivons en gardant toutefois ceci à l'esprit.

Nous en arrivons enfin au verbe désobéir, une transformation ou un collage du préfixe « *dé* » avec le verbe obéir. Le préfixe « *dé* » est certainement moins ambigu en comparaison à la fusion du préfixe *ob* et du verbe *audire*. Le *dé* modifie le sens du mot auquel il se rattache et peut renvoyer à plusieurs significations. Le préfixe peut suggérer **l'idée d'enlever ou confisquer quelque chose** (comme avec les mots désarmer, déposséder, démotiver, déshumaniser) ou suggérer l'accentuation d'un verbe (comme avec les mots décupler, dépriver). Il désigne également l'action contraire, l'inverse et donc l'opposition avec le sens initial du mot auquel il se rattache (pensons à déformer, désarticuler, désarçonner, déconstruire).

Pour le mot désobéir, nous sommes, selon moi, davantage dans la dernière option (bien que nous pourrions dire que le *dés* enlève, prive le sens d'obéir en en formulant également la négation). Nous nous retrouvons de toute façon avec, « au mieux » une distanciation et, « au pire » une nette opposition vis-à-vis du verbe obéir.

Dans cette perspective étymologique, désobéir revient alors à s'opposer au verbe obéir, c'est-à-dire, étymologiquement, ne plus tendre l'oreille pour écouter ce qu'il y a devant ou bien (selon la signification dépossédante du préfixe *des*) priver, enlever cette écoute de la chose située devant. Il y a donc bel et bien l'idée d'une opposition, mais qui n'est pas exactement celle soulevée par le dictionnaire et le sens commun.

Cette « nouvelle » signification de désobéir soulève plusieurs idées cruciales :

- Aucun personnage spécifique n'est ciblé étymologiquement par cette désobéissance. Il n'y a que l'idée d'une rupture de l'écoute. Mais on ne sait pas à qui cette rupture s'adresse. Ce n'est pas un parent ou une loi, comme le pense le dictionnaire.
- Si nous cessons de tendre l'oreille, c'est que nous savons comment la tendre ; nous savons comment écouter. Nous ne pouvons cesser cette écoute que si nous en avons déjà fait l'exercice (Foucault dira : « Aucune technique, aucun talent professionnel ne peuvent s'acquérir sans pratique [...] »¹ et ces pratiques forgent un art de vivre). Autrement dit, le sujet qui désobéit est celui qui a fait l'expérience d'obéir.

¹ L'idée est de dire que certaines expériences nous marquent, sans que l'on ait systématiquement l'occasion de les questionner. Il y a véritablement quelque chose de dramatique car l'écoute dont nous parle l'étymologie est celle des sens. Elle s'impose à nous. Nous ne pouvons y échapper. L'expérience de l'écoute vis-à-vis de celui ou celle que l'on a écouté est ici requestionnée. Il y a probablement une amorce du souci de soi. Voir : Foucault, Michel, 2001, À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours, *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°344, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.

- Peut-être, le fait de ne plus tendre l'oreille peut ne pas être inéluctablement un message vis-à-vis de l'autre (qui dirait « je t'ai écouté, je ne t'écoute plus »), mais plutôt ou aussi un message vis-à-vis de soi-même. Peut-être le sujet n'écoute-t-il plus la voix d'un éventuel maître, mais en même temps, ce qu'il cesse d'écouter est peut-être sa propre voix, ancienne, mais bien réelle, celle qui disait justement de se mettre à l'écoute de ce quelque'un ou quelque chose d'autre.

Ces idées suggèrent donc l'idée d'une double rupture, dans le gouvernement de soi et le gouvernement des autres. Il y a deux voix. Celle de l'autre et celle du sujet. Et ces deux voix exercent un certain pouvoir. Et vous le comprenez : je sous-entends, à ce stade, l'existence d'une sorte d'attitude éthique à travers le mot désobéir. Formuler ces idées et ces « peut-être » à partir de la seule perspective de l'étymologie et du dictionnaire peut relever de la hardiesse, de la témérité ou bien de la précipitation de ma part. J'en conviens certainement : ceci doit s'ouvrir à d'autres grilles de lecture et venir s'étoffer (ou bien se modifier) avec des cas plus concrets, au-delà du seul pouvoir performatif du langage.

4.3 L'EXPÉRIENCE DE THOREAU À TRAVERS LA BOÎTE À OUTILS FOUCALDIENNE

Nous ne pouvons donc nous en tenir aux pistes évoquées jusqu'à présent, c'est-à-dire les idées du dictionnaire (mêlées au sens commun) et celles soulevées par l'étymologie. Penchons-nous sur un cas capable d'insuffler davantage de vie à ce concept de désobéissance civile. Ce cas est celui d'Henry David Thoreau, à qui on attribue la création du concept. L'auteur (ou bien le personnage) a écrit un essai jumelant les mots désobéissance et civile, largement inspiré par sa propre histoire.¹ En 1847, Thoreau refusait de payer son impôt. Cet acte était déjà symbolique et mettait l'auteur en infraction, mais la raison était bonne et légitime de son point de vue, car, en réalité, l'impôt de l'État finançait la guerre de l'Amérique contre le Mexique. Et plus encore, par cet acte, Thoreau souhaitait contester l'esclavagisme encore présent à cette époque (la guerre de cessation n'advientra qu'en 1861 pour s'achever en 1865, la même année pendant laquelle le 13^{ème} amendement abolira l'esclavage).

Il y a donc déjà un élément que nous n'avons pas évoqué jusqu'ici au sujet de la désobéissance : le choix de l'infraction, et le choix essentiellement conscient, intentionnel, en vue de contester quelque chose considéré comme injuste (la question des valeurs dont nous parlait le dictionnaire). Quelle est donc cette chose contestée ? Il y a bien sûr les faits sociaux. Il existe un esclavagisme et un financement de la guerre jugés immoraux, mais la chose va bien au-delà en amont selon

¹ Thoreau, Henry David, 2021, *Désobéissance civile*, trad. et notes de Etienne Marcoux, Montréal, le bleu du ciel.

Thoreau. C'est toute la question du gouvernement, et du pouvoir. Ceci pourrait donner un premier axe, affirmé dès le départ, à la critique que l'auteur assène à la société :

« De grand cœur j'accepte la devise : "Le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins" [...] Poussée à fond, elle ramène à ceci auquel je crois également : "que le gouvernement le meilleur est celui qui ne gouverne pas du tout " et lorsque les hommes y seront préparés, ce sera le genre de gouvernement qu'ils auront.¹ »

Il y a déjà matière ici à évoquer les concepts de gouvernement des vivants de Foucault, mais ce n'est pas ce que l'auteur veut pointer du doigt avec ces affirmations. Ici, Thoreau veut dire à quel point le gouvernement (dans sa forme instituée) peut devenir vide, et ne plus remplir sa fonction démocratique, celle de représenter les citoyens :

« Le gouvernement lui-même - simple intermédiaire choisi par les gens pour exécuter leur volonté -, est également susceptible d'être abusé et perverti avant que les gens puissent agir par lui. Témoin en ce moment la guerre du Mexique, œuvre d'un groupe relativement restreint d'individus qui se servent du gouvernement permanent comme d'un outil ; car au départ, jamais les gens n'auraient consenti à cette entreprise.² »

L'idée soulevée par Thoreau est à développer, car nous avons là une vision du pouvoir relativement commune. Il s'agit d'une acception selon laquelle le pouvoir est une sorte de pierre précieuse, que l'on possède, ou que l'on ne possède pas. Et comme certains ont de beaux bijoux, certains peuvent posséder et jouir gracieusement du pouvoir, en faire l'exercice, en avoir le monopole. Ici, les décisions d'une poignée d'acteurs du gouvernement amènent à faire la guerre avec le Mexique.

4.3.1 Du pouvoir aux relations de pouvoir

Cette croyance en un pouvoir situé a été largement déconstruite par Foucault, pour lequel le pouvoir, ou plutôt les pouvoirs, sont fluides, plastiques, en chacun de nous, nous vivons des formes de pouvoirs à travers toutes sortes de formes dans nos relations :

« [...] une relation de pouvoir, c'est une relation entre quelqu'un qui cherche à dominer ou qui domine, ou qui a des instruments de domination, et puis quelqu'un d'autre, ou une série d'autres gens qui sont par rapport à ce pouvoir en situation d'être dominés, de refuser cette domination, de fuir cette domination, de se battre contre elle, ou au contraire de l'accepter aussi. C'est donc les relations de pouvoir et non pas le pouvoir. [...] ces relations n'auraient pas à être établies si le pouvoir était tout-puissant [...] c'est bien parce

¹ Ibid.

² Ibid.

que Dieu n'est pas tout-puissant que le mal existe ! C'est-à-dire que c'est parce qu'il n'y a pas de pouvoir tout-puissant qu'il y a des relations de pouvoir omniprésentes.¹ »

Nous vivons donc à travers des réseaux croisés de relations de pouvoir, dans lesquels les acteurs sociaux agissent sur les actions des autres. Mais Thoreau ne dit toutefois pas que les sujets gouvernés n'ont pas de marges d'action ou ne détiennent pas un certain pouvoir. Justement, le peuple donne vie à l'espace, au territoire, et dans cette dynamique, le gouvernement, « plus il est utile, plus il laisse chacun des gouvernés vivre à sa guise.² » Et au contraire (et dans la situation critiquée par Thoreau), le gouvernement qui intervient, qui agit, est un gouvernement interférent. Le peuple doit pouvoir contester, assoir ou renverser la relation de pouvoir, de façon à changer le gouvernement institué : « [...] Que chacun fasse connaître le genre de gouvernement qui commande son respect et ce sera le premier pas pour l'obtenir³ ». On se retrouve alors avec une autre définition du pouvoir, proposée par Debuyst : « nous y participons (à l'exercice du pouvoir) tous dans la mesure où nous sommes **socialement situés** d'une manière qui implique la défense de certains droits et de certains intérêts, et que pour le faire, nous avons la possibilité de faire pression.⁴ » (le gras des mots et la parenthèse sont ajoutés)

Nous voyons alors comment se dessine le tableau éventuel de la désobéissance : en ressaisissant le pouvoir gravitant autour de nous (et même à l'intérieur de nous, à travers notre âme et notre corps) pour l'employer dans une relation conflictuelle vis-à-vis d'un acteur ou un groupe social qui semble avoir cristallisé le pouvoir, l'avoir définitivement peint dans un tableau.

Les relations de pouvoir dessinées par Thoreau ici sont doubles. Il y a, d'une part, la gouvernementalité, les conduites des conduites qu'organisent l'état, le gouvernement sur les sujets, c'est-à-dire faire en sorte que les sujets participent à un financement de guerre pour demeurer citoyen. Et ce cadre propose globalement deux choix : payer l'impôt et bénéficier d'une certaine liberté, ou bien ne pas le payer et subir une peine. Et d'autre part, il y a les conduites des conduites des sujets entre eux, c'est-à-dire modeler son action sur la règle énoncée, prescrite par le gouvernement, et s'en faire le porteur, le garant ou le gardien (devenir ce que Garfinkel a appelé un « type motivationnel »⁵), de façon à maintenir le groupe social tel qu'il est et par ce fait, en entretenir la ou les relations de pouvoir.

L'idée au sein de ces deux grandes dynamiques dessinées par Thoreau est alors la suivante : on ne se reconnaît pas dans les actions du gouvernement, et, par un jeu de clair-obscur, on ne se

¹ Foucault, Michel, 2012 « Considérations sur le marxisme, la phénoménologie et le pouvoir », entretien avec Colin Gordon et Paul Patton, *Cité*, vol. 52, no. 4, 2012, pp. 101-126.

² Thoreau, Henry David, 2021, *Désobéissance civile*, *Op. Cit.*

³ Ibid.

⁴ Debuyst Christian, 1985, *Modèle éthologique et criminologie*, Bruxelles, Mardaga, Psychologie et sciences humaines, p. 102.

⁵ Voir : Brion, Fabienne, 2003, Le monde judiciaire selon Garfinkel. *Criminologie*, 36 (2) pp. 9-26.

reconnaît pas dans les figures de citoyens, de sujets gouvernés, que dessine ce gouvernement¹. Il faut alors changer le jeu, le gouvernement, l'institution censée représenter la volonté de chacun (dans une démocratie toutefois, mais notons que bien souvent, les désobéissances civiles s'illustrent dans des démocraties), mais aussi changer la façon dont on se constitue sujet de ce comportement. Le sujet ou plutôt la subjectivation appelle le gouvernement. Dans cette configuration, pour Thoreau, la désobéissance civile devient un devoir. Chacun doit cesser d'être à l'écoute des voix qui le guident, l'incitent à prendre un chemin plutôt qu'un autre.

Il faut alors amorcer un désassujettissement, chose qu'entreprendra Thoreau.

4.3.2 « Nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite »

Ce qui est en jeu à travers la gouvernementalité² — ces conduites des conduites pointées du doigt par Thoreau — c'est la fabrique d'une population, de citoyens, de sujets :

« La masse des hommes sert ainsi l'État, non point en humains, mais en machines avec leur corps. [...] La plupart du temps sans exercer du tout leur libre jugement ou leur sens moral [...] Et pourtant on les tient généralement pour de bons citoyens.³ »

Il y a donc l'exercice d'un pouvoir, d'un biopouvoir, sur les corps et à travers cet exercice, il y a l'émergence d'une série de jeux de vérités. Foucault nous l'a enseigné⁴ : là où les vérités découlent de cet exercice du pouvoir, de ces pratiques divisantes capables de départager le vrai du faux, le bon citoyen du mauvais, le délinquant du non-délinquant, et d'engendrer un certain ordonnancement du jeu social par le biais de toutes sortes de jeux de pouvoir (par exemple, si un citoyen respecte la règle, il se met dans une position de surplomb par rapport à celui qui ne la respecte pas et qui tend à sortir de la scène sociale).

Thoreau connaîtra cet effet performatif de la vérité. Quand il refuse de payer son impôt et décline toute participation à la guerre contre le Mexique, il formule en réalité la négation d'une vérité.

¹ Dans cet esprit, rappelons ici l'indignement qu'avait suscité la guerre du Vietnam, notamment chez les nouvelles générations d'Américains. Ou encore plus récemment la guerre d'Irak.

² Le pouvoir tend à s'être cristallisé en la forme du « gouvernement » dans son sens le plus commun.

³ Thoreau, Henry David, *Désobéissance civile*, Op. Cit.

⁴ Pour Foucault, Nous vivons dans un monde traversé par des jeux de vérité, un ordonnancement de la vie sociale à partir du vrai et du faux. L'auteur dira, dans des mots relativement clairs : « Je veux dire ceci : dans une société [...] des relations de pouvoir multiples traversent, caractérisent, constituent le corps social ; elles ne peuvent pas se dissocier, ni s'établir, ni fonctionner sans une production, une accumulation, une circulation, un fonctionnement du discours vrai. Il n'y a pas d'exercice du pouvoir sans une certaine économie des discours de vérité fonctionnant dans, à partir et à travers ce pouvoir. Nous sommes soumis par le pouvoir à la production de la vérité et nous ne pouvons exercer le pouvoir que par la production de la vérité. [...] nous sommes astreints à produire la vérité par le pouvoir qui exige cette vérité et qui en a besoin pour fonctionner ; nous avons à dire la vérité, nous sommes contraints, nous sommes condamnés à avouer la vérité ou à la trouver. [...] Après tout, nous sommes jugés, condamnés, classés, contraints à des tâches, vouées à une certaine manière de vivre ou à une certaine manière de mourir, en fonction de discours vrai, qui portent avec eux des effets spécifiques de pouvoir. Dans Foucault, Michel, 1997, « *Il faut défendre la société* ». Cours au Collège de France 1976, Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes études, p. 22.

Cette négation, ce faux, engendrera des effets sur lui, sur son corps et son âme. Il se voit condamné à la prison (avant que quelqu'un paye l'impôt à sa place et lui permette d'être libéré) et par cette peine, la relation de pouvoir statue sur le non-dit, sur la mauvaise parole, tout en se dédouanant du pouvoir de la vérité : si Thoreau est en prison, c'est parce qu'il n'a pas payé son impôt, ce n'est pas parce que le groupe social (à travers le personnage du magistrat ou du juge) le condamne. Il y a donc la une sorte de louvoiement, une négation de la négation, car dans cette dynamique, la réponse du gouvernement est d'estampiller une certaine identité située hors du jeu social (on rejoint alors les théories de l'étiquetage) sur celui qui « dit-faux. »

Nous nous situons alors nettement plus dans la grande proposition de Foucault d'un gouvernement des vivants par la ou les vérités. Et de manière très intéressante, Foucault emploiera les mêmes mots que Thoreau mais dans la dynamique de véridiction : « [...] le gouvernement gouverne non pas à la sagesse en général, mais à la vérité [...] s'il gouverne à la vérité, il aura à gouverner d'autant moins. Plus il indexera son action à la vérité, moins il aura à gouverner au sens que moins il aura à prendre des décisions qui s'imposeront d'en haut [...] Gouvernants et gouvernés seront (dans cette scène sociale à travers laquelle les gouvernés croient en cette vérité) en quelque sorte acteurs, co-acteurs, acteurs simultanés d'une pièce qu'ils jouent en commun et qui est celle de la nature en sa vérité.¹ » (la parenthèse est ajoutée)

4.4 SUJET DÉSOBÉISSANT, SUJET CRITIQUE

Mais comme nous l'avons vu, selon Thoreau, le sujet-acteur doit cesser d'être l'acteur de cette mise en scène. Il a le devoir de lutter contre cette vérité, d'autant plus lorsqu'elle devient cristallisée et flagrante. Car Thoreau, au-delà d'un gouvernement capable de laisser vivre les sujets, désire peindre un monde composé de sujets capables de dire quel gouvernement est le meilleur. Ou pour le dire autrement, il souhaite formuler un nouveau jeu de vérité.

Selon moi, toute cette remobilisation du pouvoir pour laquelle l'auteur milite à travers des contre-conduites (ne pas payer l'impôt, s'isoler de la société) trace deux enjeux concomitants. D'abord, il y a l'idée d'une contre subjectivation. Ici, Thoreau ne se reconnaît plus sujet de ce gouvernement et veut en dessiner un autre. Mais cette contre subjectivation ne tombe pas du ciel. Elle est amorcée par ce que l'on pourrait appeler une attitude critique, elle-même capable d'engendrer une nouvelle éthique du sujet.

Pour Foucault, le sujet capable de critique formule une indocilité réfléchie ou une inservitude volontaire.² Pour ma part, je reformulerai cette attitude ainsi : le sujet critique est bien heureux,

¹ Foucault, Michel, 2012, *Du gouvernement des vivants : cours au Collège de France 1979-1980*, Paris : École des hautes études en sciences sociales, hautes études.

² Foucault, Michel, Avril-Juin 1990, « Qu'est-ce que la critique ? Critique et Aufklärung », *Bulletin de la société française de philosophie*, 84ème année, n°2.

ou bien malheureux ; il est celui qui réalise avoir été subjectivé ou subjugué. Il réalise l'existence de ces processus de subjectivations¹ (et possiblement à travers quelles formes d'assujettissement ces formes se mettent en branle), d'aujourd'hui ou de naguère, et fait le premier pas de côté— peut-être le plus dur — vis-à-vis de ces processus transfigurants. Mais ceci — et là Foucault et Thoreau entreraient certainement en désaccord—, ne dessine pas l'esquisse d'un sujet redevenu être humain désormais libre². Du contraire. On ne peut se reconstruire sujet que si l'on a compris, au moins partiellement, comment nous nous sommes façonnés sujets. Autrement dit, il y a des plis, il y a des chaines. Du passé ou du présent. Mais même si le sujet tente de les défaire ou de les délier, les traces de ces assujettissements demeurent.

Pour Foucault, il n'y a donc pas de sujet sans assujettissement, c'est-à-dire sans des manières « dont un individu entre en rapport avec une règle ou un système de règles et éprouve l'obligation de les mettre en œuvre.³ » Citons les institutions classiques capables de dispenser de tels assujettissements, tels que la famille (les règles de politesse) ou l'école (le jeu de la réussite⁴) mais nous pourrions penser toutes sortes d'autres assujettissements, plus discrets, plus subtils tels que ceux dispensés dans les jeux de séduction ou même dans les scènes banales du quotidien.

Attention toutefois, car tout ceci ne signe pas la négation de toutes libertés, du contraire. Le sujet critique ou le sujet docile, bien qu'assujettis, disposent tous deux d'un panel de choix. Les assujettissements peuvent tracer des tableaux de l'existence, mais ils ne nous disent pas systématiquement comment le sujet va se comporter à travers ces cadres⁵. Comme l'a montré Thoreau et bien d'autres, chaque situation, chaque relation de pouvoir porte en son sein des

¹ Il existe des voies, des méthodes pour se constituer sujet. « Méthodes » sens de Garfinkel, comme nous l'avons vu dans le chapitre méthodologique. Ici, cela va largement au-delà de ces méthodes, dans la mesure où le sujet peut ne pas être au courant « des chaines » qui le constituent, ou des vérités qui l'ont construit. Garfinkel, Harold, 2001, *op.cit.*

² Foucault se montre très circonspect par rapport à cette vision de la libération, comme s'il suffisait « de faire sauter ces verrous répressifs pour que l'homme se réconcilie avec lui-même, retrouve sa nature ou reprenne contact avec son origine et restaure un rapport plein et positif à lui-même. » Foucault renverra davantage à des pratiques de liberté, comme nous le verrons plus loin. Voir : Foucault, Michel, 2001, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°356 Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.

³ Revel, Judith, 2002, « Éthique », *Le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipses.

⁴ Le jeu scolaire est certainement un bon exemple, même si nous tendons à l'oublier à cause de son évidence invisibilité, de sa flagrance violence. Ainsi, pour obtenir une réussite, l'élève doit mettre en œuvre la règle selon laquelle les points forment ladite réussite. Cette règle existe, mais ce n'est pas pour autant qu'il y a une course du plus fort ou plus talentueux (ou que tout le monde va à l'université) pour appliquer la règle le plus finement possible. Mais la règle est tout de même appliquée. Aussi, nous pouvons avoir l'étudiant qui dira « j'espère avoir 10 », autant qu'un autre « il me faut au moins 15 pour avoir la distinction. » Dans les deux cas, le jeu de l'assujettissement est pérennisé, et à travers lui, celui de la vérité. Un jeu capable de dispenser des violences symboliques et de dépeindre la figure du bon et du mauvais étudiant. Un jeu selon lequel deux chiffres peuvent formuler l'existence ou l'absence d'une réussite et cette division du vrai et du faux s'établit à partir ou en dessus du nombre péremptoire de 10.

⁵ Pensons à la prison. Bien sûr, plus le cadre se rétrécit, plus les choix s'amenuisent, mais les choix demeurent.

possibilités de choix (le choix du choix dont je parlais dans la partie méthodologique), et des choix potentiellement de résistance ou de liberté :

. [...] s'il y a des relations de pouvoir à travers tout champ social, c'est parce qu'il y a de la liberté partout. Maintenant, il y a effectivement des états de domination. [...] Dans ces cas de domination - économique, sociale, institutionnelle ou sexuelle -, le problème est en effet de savoir où va se former la résistance. »¹

Pour reprendre le cas de Thoreau, peut-être jamais ne parviendra-t-il à renverser totalement la relation de pouvoir, mais il aura toujours la possibilité de ne pas payer son impôt, de développer et répandre des idées critiques du gouvernement, de partir construire une cabane en dehors de la vie civile, ou en dernier recours, tuer le percepteur, un membre du gouvernement, ou se tuer soi-même.

4.5 ACTEUR SOCIAL ET ÉTHIQUE, VERS UNE ÉTHIQUE DU DÉSOBÉIR ?

C'est à l'intérieur de ces créneaux de liberté que le sujet peut se constituer une éthique, c'est-à-dire, selon mon interprétation, la manière dont un sujet va nourrir son âme de valeurs et de règles d'actions, capables de formuler un certain « code » (ou projet moral), une orientation de l'âme et du corps. Le sujet devient alors le vecteur et le vectorisé. Il suit cette orientation, un peu comme s'il s'assujettissait lui-même et faisait l'exercice de pratiques de liberté.

Mais de quelle substance le sujet nourrit son âme ? Quelle partie de lui-même devient la matière principale de son éthique ? À partir de quoi le sujet va-t-il guider son action ? Je dirais, avec des pincettes, une substance capable de porter la désobéissance, dans la pluralité de sens que nous lui avons donné jusqu'ici. L'action du sujet capable de saisir sa propre écoute de ce qui se situe au-devant (souvenons-nous du préfixe *ob*) mais également l'écoute de lui-même, les deux engendrant toutes sortes d'effets.

Cependant, n'oublions pas un point crucial à garder à l'esprit dans toute recherche : toute la dynamique ici dessinée demeure une vectorisation, une voie, une visée. En somme, une éthique teintée par le monde social et qui n'efface nullement l'univers de règles et d'obstacles.

Nous retombons alors sur une conception du sujet comme acteur social, un sujet en situation conflictuelle, profondément capable de situer ce à quoi il est confronté. Il me semble alors crucial d'évoquer la position de Françoise Digneffe. Tour de force ou tour de magie, selon moi, d'être parvenu à opérationnaliser la notion ambiguë d'acteur social, à travers la notion d'éthique. De manière résumée, la philosophe nous a présenté deux pôles à travers lesquels le sujet tend à se sculpter et dessiner une trajectoire.

¹ Foucault, Michel, 2001, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Op.cit.*

Il y a d'abord un monde moral jumelé à une pluralité de socialisations. Il est vrai. Il existe un monde de valeurs, de règles et de normes préexistantes. Un monde précédant notre arrivée, et lui succédant tout autant. Et ce monde — ou pluralité de mondes — tend à nous toucher ou nous déterminer (à travers les mécanismes de socialisation, d'assujettissement, et plus globalement, les techniques de pouvoir), d'une manière ou l'autre¹.

Mais le sujet-acteur n'est pas la grande victime de ce monde moral, comme ont tenté de le démontrer l'école positiviste ou l'école classique. Il n'est pas à la merci des institutions ou de la biologie qui dicteraient, détermineraient ses conduites totalement. Ne penser qu'à travers le monde moral comme grille de lecture de la vie des sujets revient phagocyter la complexité des situations, lesquelles seraient alors plus ou moins écrites d'avance².

Le deuxième pôle serait celui de la visée (ou pour Foucault, celui de la pratique de liberté). La visée peut être comprise comme l'« orientation qui transforme la situation, non pas de manière arbitraire, mais en vue d'une réalisation de soi, grâce à une auto-implication de l'agent.³ » La visée permet de faire pression sur les situations pour tenter de se forger soi-même et se forger un rapport aux autres. Nos vies sont traversées par des situations conflictuelles, à travers lesquelles nous tendons à médier, négocier entre le poids du monde moral et notre visée. Les deux pôles sont interconnectés en situation. La visée « amène à concevoir chaque trajectoire comme une destinée irréductible et nécessairement unique tout en étant inscrite dans un monde social.⁴ »

Nous parlons donc d'une sculpture éthique, un travail de soi à soi et de soi aux autres (un codage de l'action), censée prendre vie à travers des pratiques de liberté, à partir de la pluralité de séquences dans lesquelles une situation entre en tension avec une visée et inversement. Et ce, à l'échelle même de l'histoire du sujet. Et pour comprendre l'éthique, il importe « de faire émerger (par le biais de l'entretien biographique) les moments de tensions entre les situations et les visées, moments producteurs des conduites qui organisent la trajectoire de chacun. »⁵ (la parenthèse est ajoutée) Trajectoire forcément subjective, et forcément sociale.

¹ « [...] en tant qu'acteur social, le sujet humain ne peut être le point de départ de l'éthique. Il surgit dans un monde moral déjà institué, fait de valeurs, de lois et de normes qui ont acquis une vie propre, relativement autonome et qui surdétermine les situations concrètes dans lesquelles chacun sera amené à faire des choix. Le sujet humain a dès lors affaire, de manière incontournable, avec des prescriptions que l'on peut considérer comme la résultante de l'histoire de l'humanité. [...] l'ensemble des normes, des lois, constitue effectivement une limite aux désirs, impose, consciemment ou inconsciemment à l'acteur certaines règles et certaines manières d'être qui guideront ses pratiques. On dira alors qu'il a appris certaines règles morales ou qu'il a été socialisé de telle ou telle manière. » Dans Digneffe, Françoise, 1991, Quelques modèles d'analyse du processus d'élaboration des solutions morales chez les jeunes. *Service social*, 40(1).

² Dans cette perspective, « [...] on aboutira à une vision réductrice qui, d'une manière ou d'une autre, établira une chaîne causale simple entre les situations et les actions. On verra l'action comme une résultante des seules situations », dans Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid. p. 48.

Nous rencontrerons cette dynamique plus franchement dans la suite de notre analyse.

5 QU'EST-CE QU'UNE ZAD ?

Lourde question que voici déjà. Et encore plus lourde est la tâche d'y répondre. Sans vouloir donner une réponse finie ou une définition fine, je propose ici de nous pencher sur quelques idées et quelques faits contemporains, capables de nous éclairer quelque peu sur ce que peut être une zad. Ceci, en quelques pages. Car j'ose à penser que l'ensemble de ce travail viendra tracer une sorte de grande piste pour penser ou imaginer ce que peut bien être ces trois petites lettres collées les unes aux autres. La chose est toutefois difficile, car le phénomène des zad semble large et disséminé, pas toujours systématique ou collectivement organisé. Il ne serait donc pas juste de faire honneurs aux singularités des phénomènes en en dressant un tableau global, censé rendre compte de toutes les zad advenues jusqu'ici. Tâchons tout de même de déjà trouver quelques mots pour éclairer ce phénomène, de tendre la main pour tâter quelle est la chose, quelle est l'œuvre ou quel est l'artiste.

5.1 L'ACRONYME

Les trois lettres « zad » forment un acronyme signifiant « zone à défendre ». Bien que, avant d'être une zone à défendre, l'acronyme zad renvoyait à un concept juridique. Détournement donc, et en même temps, pas tout à fait. Car la première déclinaison de l'acronyme zad renvoyait déjà à une certaine gestion de l'espace et du territoire : il s'agissait d'une « zone d'aménagement différé¹ ». Il y a donc un relais, de l'ancienne signification à la nouvelle. Et, déjà, quatre choses peuvent être dites ou supposées au sujet de la nouvelle déclinaison à ce stade, pourtant en apparence si simple :

1. Trois petites lettres pour un acronyme. On parle de la ou des zad, moins des zones à défendre². Il y a déjà une logique de l'ordre de l'opérationnalisation, de l'utilité, d'une chose voulue comme facile et fonctionnelle (rappelons les nombreux acronymes ponctuant le travail du policier).
2. Le mot « zone » renvoie à un espace, un lieu à discriminer (*discriminare* : séparer, distinguer, diviser³) et dont quelqu'un ou quelque chose doit se préoccuper ou s'enquérir. Il y a un espace et il faut faire quelque chose de cet espace.

¹ Grossièrement résumé, dans le cadre d'un projet public d'aménagement urbain, la législation (française) prévoit la possibilité d'un aménagement spécifique d'une zone. Toujours grossièrement, cette zone est particulière car elle « permet à un organisme public, comme une collectivité territoriale, d'avoir la priorité dans l'acquisition d'un bien immobilier mis en vente ». Blandine, Le Cain, *Comment le mot «zadiste» s'est intégré dans le langage courant*, <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/02/07/01016-20150207ARTFIG00061-comment-le-mot-zadiste-s-est-integre-dans-le-langage-courant.php>, 7 février 2015, consulté le 25 juin 2021.

² À travers mes recherches et mes échanges, l'acronyme zad est quasiment toujours employé. Les personnes emploient parfois seulement le mot *zone*, lorsque le lieu à défendre est tellement évident qu'il est moins nécessaire de convoquer le « *zad* ». Toutefois, l'acronyme demeure l'usage. En particulier à travers les médias. Voyez par exemple : TVlux, 15 mars 2021, *ZAD d'Arlon. Retour sur une occupation inédite en Belgique*, Tv Lux, radio locale de la province de Luxembourg, https://www.tvlux.be/video/info/zad-d-arlon-retour-sur-une-occupation-inedite-en-belgique_37103.html, consulté le 25 juin 2021.

³ « Discriminer », dans <https://www.cnrtl.fr/etymologie/discriminer>, consulté le 25 juin 2021.

3. Le verbe « défendre » porte en son sein l'action. Il n'est pas question d'un investissement ou d'une simple visibilité de la zone. Il est question d'une défense, en réponse — supposons-le — à une attaque. Le mot « défendre » en appelle souvent deux autres. Il appelle le soi à travers le « se ». Quelqu'un se défend de quelque chose. La défense ne tient pas dans le vide (d'où l'intérêt de l'espace qui, peut-être, donne pied à cette action). En second, souvent, le mot « contre » permet de donner sens au verbe (comme l'on peut se défendre contre des accusations, contre l'envahisseur, contre la maladie, etc.). On ne se défend pas de rien, il faut un élément « objectif ».
4. Le « à » appelle un substantif (un mot auquel se rattache l'action) et un impératif. Le « à » quémande, exhorte. Il invite à penser la tension, l'importance d'une chose ou d'une situation et à comprendre l'intensité de l'énoncé dans lequel il semble exister une certaine temporalité du temps présent. On parle de l'enfant à aller chercher à l'école, de la vaisselle à faire. Et lorsque nous prononçons de telles phrases, nous avons déjà l'impression que l'action dessinée est impérative, elle apparaît maintenant et pas demain, ni hier. Ce serait embêtant d'aller chercher les enfants dans 2 heures, ou de reporter la vaisselle à demain. Il y a là un créneau à saisir.

Nous le voyons : les trois petits mots formant les trois lettres z-a-d nous chuchotent déjà des pistes de compréhension, possiblement celles du sens commun. Nous nous retrouvons avec ces pseudo-caractéristiques : opérationnalisation, espace, spécial-spécifique, préoccupation, action de défense (avec un « je » à travers le « se »), antagonisme (un défenseur, un attaquant), un impératif.

Bref, il y a donc une zone à défendre, mais quelle est-elle ou quelles sont-elles ?

5.2 ORIGINES ET SPÉCIFICITÉS ?

Il est très compliqué d'établir une sorte d'instant zéro au phénomène des zad. Particulièrement en raison de la nature contemporaine du phénomène. Toutefois, à ce stade, il y aurait deux choses à dire, deux évidences, deux facilités à énoncer au sujet de la ou des zad.

En premier lieu, affirmons déjà que plusieurs zad semblent se succéder depuis plus ou moins une dizaine d'années en Europe (bien que la démarche en rappelle d'autres¹, plus anciennes²) et que

¹ Dans les années 70, une démarche de ce style avait émergé en Allemagne, à partir d'une association Franco-allemande de militants écologistes. Il existait un projet de construction de centrale nucléaire à Wyhl, en Allemagne, contre lequel se sont opposés les militants en occupant le terrain. Voir Guillebaud, Jean-Claude, 20 mars 1975, *Une croisade antinucléaire franco-allemande ? I. - La garde au Rhin*, https://www.lemonde.fr/archives/article/1975/03/20/une-croisade-antinucleaire-franco-allemande-i-la-garde-au-rhin_3101119_1819218.html, consulté le 25 juin 2021.

² On pense bien-sûr à cet imaginaire collectif lié aux hippies, et en particulier la lutte qui a eu lieu en France à Larzac, entre 1971 et 1981. Lutte qui montrait certaines caractéristiques proches de ce que l'on connaît aujourd'hui avec les zad : une volonté forte de s'opposer à des projets publics de construction, et d'user de son corps comme moyen de contestation. Il y aurait des nuances à construire. Mais je ne pense pas que les deux soient si proches que cela. Pour le Larzac, il s'agissait initialement de paysans opposés à l'expropriation de leurs terres agricoles par l'État et son projet d'agrandissement du camp militaire du

ces zad montrent certains points communs. Le second élément à discriminer se situe au niveau de la forme du phénomène. Il existe tout de même un air de famille entre les zad, certaines similarités au niveau des expériences et des projets.

D'abord, la zad est une réponse, une réaction. Elle vient, elle survient. Une zad apparaît après qu'une parole ait été prononcée, qu'un projet ait été annoncé ou lancé. Les projets auxquels la zad vient en tant que réponse portent souvent le même appareil. D'une façon ou d'une autre, il s'agit de projets ayant l'ambition ou la prétention d'investir l'espace, de construire au-dedans. Il y a la systématiquement une dynamique de gestion du territoire, avec les valeurs (ou idéologies) auxquelles se réfèrent ce mode de gestion. Ce mode de gestion dont je parle prend souvent ses appuis dans une formule néo-libérale et dans une volonté de construire et ce, au prix de quelque chose. Ce quelque chose, la zad vient s'y lier, justement en convoquant d'autres valeurs. C'est très grossièrement la nature, l'écologie. Il est vrai. Les projets contre lesquels s'opposent les zad montrent souvent une sorte de démesure, de gigantisme. Un rouleau compresseur capable de destruction et de construction. Mais le prix de cette construction se fait au prix de la richesse de certains territoires. Il y a donc effectivement une dimension écologique liée aux zad, mais la dynamique du phénomène déploie ses ailes pour voler et léviter largement au-delà de ce seul morceau. Il y a une logique de l'ordre du jeu d'ensemble.

5.2.1 La zad de Haren en Belgique

À cet égard, un cas me semble révélateur, et — par un hasard qui n'en est pas un — criminologique. Soulevons ce cas connu en Belgique, la première du genre sur le territoire : la zad de Keelbeek (ou zad de Haren). Le 14 avril 2014, des centaines de militants investissent Haren, dans la périphérie de Bruxelles et décident d'y rester. La raison n'est pas la protection d'un lieu riche en faune ou en flore (comme ce le sera entre autres pour Arlon). Non. Cette occupation s'inscrit en réponse au projet de construction d'une nouvelle prison, capable d'accueillir presque 2000 détenus. Un véritable village pénitentiaire.¹ Sur un site créé par des citoyens et des militants préoccupés par ce projet, on trouve toutes sortes d'informations intéressantes au sujet de la démarche de la zad.²

Larzac. À la suite de cela, énormément de personnes issues de différents horizons s'investissent dans la cause. Pour les zad, il y a quelque chose de plus spécifique, de plus vectorisé au niveau de l'expérience concrète (l'aménagement, mais au-delà) que mènent les acteurs sur le lieu, et du message qu'ils adressent à la société. Pour le dire simplement : le contexte, les acteurs sociaux, la valeur de l'expérience et le projet sont différents. Voir Caillat, Sophie, 17 novembre 2012, *Notre-Dame-des-Landes n'est pas le Larzac (même si ça y ressemble)*, <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-planete/20121117.RUE3889/notre-dame-des-landes-n-est-pas-le-larzac-meme-si-ca-y-ressemble.html>, consulté le 25 juin 2021.

¹ Denis, Tom, 30 septembre 2020, Le village pénitentiaire de Haren sort de terre : "Il sera prêt pour 2022", https://www.rtb.be/info/regions/detail_le-village-penitentiaire-de-haren-sort-de-terre-il-sera-pret-pour-2022?id=10597062, consulté le 25 juin 2021.

² « [...] Le Keelbeek est un lieu de vie, mais il devient vite le symbole des luttes citoyennes et des mobilisations contre les projets néfastes et toxiques [...] En plus des cultures maraîchères, ce bel espace

La dynamique semble dépasser la dimension écologique ou la « simple » contestation. Plusieurs éléments s'ajoutent : l'expérience (« *investir et cultiver un lieu de vie, éveiller les consciences* »¹), la préoccupation sociale et critique (« *le problème sempiternel des prisons* »²), la question de la légitimité (Qui a le droit, plus qu'un autre, de décider de la façon dont un territoire doit être géré ?). Il y a donc une réponse qui porte maintes dimensions interrelationnelles. Oui. C'est évident : cette réponse, cette zad apparaît dans une relation conflictuelle et se lie à quelque chose à partir de cette relation antagoniste.

Car la façon de donner vie à cette opposition apparaît comme originale, hors-norme. Il y a là une sorte de potentialité³ de l'expérience jumelée à la contestation. Les zad semblent proposer quelque chose d'atypique, d'anormal dans la vie sociale. Comme si une société avait éclot au sein même d'une société, de façon à lui montrer ce qui ne va pas, et ce qui peut être fait autrement. Il y a là quelque chose proche de la rupture, de la radicalisation, mais en même temps — et bizarrement —, quelque chose de l'ordre de la vie elle-même, de la culture.

5.2.2 La zad de Notre-Dame-des-Landes en France

Citons un autre cas, sûrement le plus célèbre et spécial de tous, avec la zad française de Notre-Dame-des-Landes (simplifions : NDDL). Comme pour Haren et avant elle, la zad de NDDL venait s'opposer à un projet de grande envergure de construction d'un aéroport du grand ouest⁴. En 2012, des militants investissent les lieux sur un espace de 1600 hectares pour empêcher l'expulsion des habitants de la zone et, « bien sûr », empêcher le projet de construction :

« [...] habiter sur un territoire en lutte [...] apprendre à vivre ensemble, à cultiver la terre, à être plus autonomes [...] lutter contre l'aéroport ET son monde. »⁵

J'emploie le mot « spécial » au sujet de cette zad, pour deux raisons. Déjà, il s'agit de la zad la plus longue connue. Elle a duré de 2012⁶ jusqu'en 2018⁷. En janvier 2018, le projet d'aéroport fût

de nature qu'est le Keelbeek évolue en petite « ferme ouverte ». » <http://www.harenobservatory.net/le-keelbeek-premiere-zad-de-belgique>, consulté le 25 juin 2021.

¹ Ibid.

² Un article du site se propose de critiquer frontalement l'intérêt supposé d'une nouvelle prison en ce lieu. *Mégaprison, criminalisation à 1 million*, Jan Jambon, <http://www.harenobservatory.net/megaprison-criminalisation-a-1-million-jan-jambon>, consulté le 25 juin 2021.

³ « Une barricade de mots pour défendre la ZAD », *Mouvements*, vol. 89, no. 1, 2017, pp. 149-154.

⁴ Pour un survol historique de ce projet et sa rencontre avec la résistance en la forme de la zad, voyez : Verchère, Françoise. « Notre Dame des Landes : La plus vieille et longue lutte foncière de France ? », *Pour*, vol. 220, no. 4, 2013, pp. 297-303.

⁵ Ceci constitue quelques phrases issues du site sur lequel des anciens zadistes de NDDL écriraient : <https://zad.nadir.org/>, consulté le 25 juin 2021.

⁶ Il est compliqué de savoir à partir de quand la zad existe réellement. Il y eut des affrontements avant cette date, on pourrait donc dire que la lutte a duré une dizaine d'années avant d'aboutir au renoncement du projet.

⁷ Là aussi il y a ambiguïté. Si l'on considère qu'une zad s'« arrête » au moment où le projet contre lequel elle s'oppose disparaît, nous pouvons garder cette date de 2018. Toutefois, certains sont restés après cela. L'expérience a dépassé la contestation du projet. Voyez à cet égard le petit reportage de France 24 :

abandonné. Il s'agit donc d'une « victoire ». C'est intéressant. Les acteurs sociaux doivent se repositionner, se ressaisir eux-mêmes et leurs projets. Une petite recherche engagée s'est intéressée à trois zadistes, peu de temps après cet abandon. Au sujet de ce que fût le projet, un zadiste dira comment la lutte contre la construction de l'aéroport « *symbolisait avant tout la lutte contre son monde, [...] les occupants voulaient défendre les terres[...] expérimenter d'autres choses. L'aéroport a été un **prétexte à la création collective**.* »¹ La pratique de la zad « *réinterroge sur la pensée, sur ce que tu avais comme imaginaire, comme utopie* »² Il y a donc quelque chose de l'ordre de la fiction concrète, sociale. Utopie réelle, collective : « *On ne se raconte pas qu'on est en mesure de tout renverser [...] c'est plutôt être fidèle à ce qu'on a envie de vivre [...]* Pendant des années les gens ont donné à la ZAD, et nous maintenant ce qu'on souhaite c'est que ça puisse profiter à d'autres, maintenant c'est à la ZAD de donner ailleurs... »³ Il semble y avoir une nouvelle forme, une autre façon d'expérimenter la vie, ce que la sociologue Sylvaine Bulle a appelé une « forme-occupation »⁴, celle qui « donne place aux narrations de toute sorte : art, nomadisme, chamanisme, piraterie, contre-récits et mythologie. Elles servent non seulement à **brouiller les cartes entre le réel et l'imaginaire**, mais aussi, à **pluraliser les voix de la critique**. »⁵

5.3 LA ZAD D'ARLON

Tout ceci nous amène plus spécifiquement à la zad d'Arlon, différente des deux précédentes.

Au niveau géographique, nous nous situons maintenant en Belgique dans la province du Luxembourg et plus précisément dans le petit village de Schoppach, à à peu près 13 kilomètres de la frontière luxembourgeoise et 17 kilomètres de la frontière française.

C'est dans ce village qu'existe ce qu'il est convenu d'appeler l'« ancienne sablière de Schoppach »⁶, une carrière de sable se confondant avec la forêt.⁷ La nature semble avoir repris ses droits sur cet espace. Selon une recherche de 2007, le site présenterait un intérêt biologique

Yahiaoui, Karim, et Walsh, Jonathan, *Notre-Dame-des-Landes : que reste-t-il des idéaux de la ZAD ?*, <https://www.youtube.com/watch?v=cOZLGNLZdBg&t=330s>, consulté le 26 juin 2021.

¹ Morel, Kevin, et Catherine Darrot. « Changer de monde ? La contribution de la ZAD », *Pour*, vol. 234-235, no. 2-3, 2018, pp. 287-295.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Une fusion entre « forme de vie » et « occupation ». Le mot forme renvoie à un dessin inscrit dans la réalité, à l'aspect plastique du phénomène. La vie rejoint l'occupation, et permet de penser une manière critique de mener son existence. Bulle, Sylvaine. « Formes de vie, milieux de vie. La forme-occupation », *Multitudes*, vol. 71, no. 2, 2018, pp. 168-175.

⁵ Le gras des mots est ajouté. Ibid. p 176.

⁶ Il semble difficile de trouver avec précision à partir de quand la dynamique industrielle du lieu a cessé.

⁷ La zone est ceinte au sud et sud-ouest par l'autoroute, et au nord, par la rue de Lorraine, au sud par l'avenue du Bois d'Arlon. Nous voyons comment chaque zad doit composer avec une géographie différente. Il ne s'agit plus ici d'un terrain plat comme avec la zad de Haren.

important en termes de faunes et flores.¹ Est mentionné par exemple la présence d'hirondelles de rivage et de tritons crêtés.²

Juste en face de cet espace se trouve le siège social de l'intercommunale Idelux, qui, en 2018, rachètera l'espace à la commune, en vue d'y faire construire un nouveau parc d'activités économiques, destinées aux petites et moyennes entreprises.³ Un zoning économique avec lequel les riverains seront en désaccords. Une pétition en particulier viendra incarner ce désaccord, elle sera signée à peu près 14 000 fois.⁴

À peu près quatre mois plus tard, un événement sera organisé pour occuper le lieu pour un week-end.⁵ La zone sera occupée pacifiquement par des tentes le week-end du 26 et 27 octobre. Mais en réalité, les personnes ne partiront pas à la suite de cet événement en apparence circonscrit. C'est à partir de ce moment que débutera la zad d'Arlon.⁶

Un site officiel de la zad apparaîtra. On pourra lire dessus :

« Les pétitions et interpellations locales n'ayant pas suffi, le village a pris place dans la forêt le 26 octobre 2019 pour une durée indéterminée. Au travers de cette occupation,

¹ Remacle, Annie, 2007, *État de la biodiversité de la biodiversité dans les anciennes carrières de Wallonie*, Convention « Carrières », Direction de la Nature, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux. Disponible en ligne : <http://environnement.wallonie.be/exposes/250408/remacle.pdf>, consulté le 28 juin 2021.

² L'auteur insiste toutefois pour dire que peu de recherches ont été menées sur la zone depuis 2007 pour continuer à objectiver la richesse biologique. Elle a toutefois rajouté des informations sur le site de la biodiversité en Wallonie, jusqu'en 2019. Bien-sûr, ce n'est pas parce que le chercheur dépose son regard ailleurs que la faune et la flore s'évanouissent. Remacle, Annie, 2003, *Note sur l'intérêt biologique actuel de l'ancienne sablière de Schoppach à Arlon (avis sur site)*, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux, 4 pp. Voir en particulier <http://biodiversite.wallonie.be/fr/756-sabliere-de-schoppach.html?IDD=251659671&IDC=1881>, consulté le 1^{er} juillet 2021.

³ Le bourgmestre Vincent Magnus, également membre du conseil d'administration d'Idelux, dira : « *Fallait bien comprendre que sur Arlon, nous n'avons plus de zones pour attirer de nouvelles entreprises. Et donc, cette opportunité qui nous a été offerte ici est intéressante. La ville souhaite effectivement vendre à Idelux ce terrain 31 hectares, pour développer une zone d'activités mixtes.* » Dans les 31 hectares aménagés, est prévu 5 pour une réserve naturelle. Dans Tvlux, 1^{er} juin 2018, *Arlon. Un nouveau zoning pour les PME verra le jour sur la Sablière*, https://www.tvlux.be/video/info/economie/arlon-un-nouveau-zoning-pour-les-pme-verra-le-jour-sur-la-sabliere-29292_344.html?fbclid=IwAR2FvafcpIRhPiymwnQW16UNCerP2dvP6hhkKfk0ijzdm1_CxTaQrpawSY, consulté le 28 juin 2021.

⁴ Dans cette pétition sera émise l'idée d'une zad sur le lieu de la sablière pour empêcher sa destruction. Encore disponible aujourd'hui : <https://www.change.org/p/le-coll%C3%A8ge-communal-d-arlon-contre-la-destruction-de-la-sabli%C3%A8re-d-arlon-sa-faune-et-sa-flore>, consulté le 30 juin 2021.

⁵ « Puisque nos élus ne nous écoutent pas, au mépris de nos multiples interpellations et des nombreuses marches climat, nous appelons à une OCCUPATION sous forme de « villages de tentes » afin d'attirer l'attention des médias sur l'intérêt de préserver ce territoire. Venez dormir à la belle étoile avec votre matériel de camping et votre bonne humeur ! » <https://occuponsleterrain.be/2019/10/10/non-a-la-destruction-de-la-sabliere-d-arlon-occupation-le-26-et-27-octobre/>, consulté le 30 juin 2021.

⁶ Laxmi Lota, 28 octobre 2019, *Occupation citoyenne à Arlon pour empêcher la destruction de l'ancienne sablière*, <https://www.rtl.be/info/regions/luxembourg/occupation-citoyenne-a-arlon-pour-empêcher-la-destruction-de-l-ancienne-sabliere-1169248.aspx>, consulté le 30 juin 2021.

c'est la sauvegarde de la Sablière, mais également l'arrêt de l'artificialisation massive des sols et l'accaparement des territoires à des fins privées, en Belgique et dans le monde qui est en jeu. Le projet d'Idelux est une brique parmi tant d'autres, partout, qui contribuent à ériger un mur contre le vivant. Nous marquons donc notre solidarité avec les autres lieux et luttes de territoire qui agissent contre la destruction des écosystèmes et qui articulent enjeux sociaux et écologiques. ZAD partout ! Nous appelons toutes les personnes qui se sentent concernées, à venir sur la Sablière soutenir cette lutte et montrer à nos côtés la détermination grandissante des populations à sauvegarder l'environnement ainsi qu'à décider de leur avenir ! »¹

Nous retrouvons alors certaines idées que nous avons déjà croisées précédemment. Il y a cette ambition de sauvegarder un espace vert important aux yeux des zadistes (et ici, aussi pour les citoyens), mais l'occupation va largement au-delà. La démarche convoque le jeu d'ensemble. Il ne s'agit pas seulement d'une revendication écologique, il s'agit aussi d'une façon de gérer le territoire, le monde et de poser la question du « comment » au « nous », c'est-à-dire le collectif. La zad semble ou semblait prôner la vie (l'idée d'un « village »), l'écologie, et une certaine idée du pouvoir ou de l'action responsable-responsabilisante (« décider de leur avenir »).

Idelux opposera une série d'arguments en réponse à cette zad et les enjeux qu'elle prône.² Il n'y aura pas d'accord entre les deux « partis ». L'occupation durera un an et demi. Le 15 mars 2021, les quelques zadistes présents sur la zone seront délogés à la suite d'une grande opération policière.³ Peu de temps après ce délogement des zadistes, la forêt sera rasée.⁴ Ce qui, à nouveau, génèrera l'incompréhension et ravivera le feu des critiques des citoyens et autres.⁵

La zad d'Arlon semble donc s'être achevée sur une mauvaise note, sur échec, et en même temps pas tout à fait :

¹ <https://zabliere.noblogs.org/pourquoi-nous-luttons/>, consulté le 30 juin 2021.

² Parmi celles-ci, Idelux et le bourgmestre Vincent Magnus diront que l'intérêt biologique de la zone a disparu depuis 2007 (sans avancer de sources à ce sujet, ou, en tout cas, je n'en ai pas trouvé), que la zone est déjà partiellement polluée, que les arbres sont atteints de la scolyte et doivent être coupés, etc. Voir : <https://www.idelux.be/fr/degradations-au-siege-social-d-idelux.html?IDC=2513&IDD=53022>, consulté le 30 juin 2021.

³ RTBF, 15 mars 2021, *La ZAD, "Zone à Défendre", d'Arlon a été évacuée dans la nuit: aucun blessé n'est à déplorer*, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_la-zad-d-arlon-en-cours-d-evacuation?id=10718888, consulté le 30 juin 2021.

⁴ L'observatoire de l'environnement critiquera en particulier le fait d'avoir rasé les arbres dans une période dans laquelle les oiseaux font leurs nids. RTBF, 5 mai 2021, *Arlon : un déboisement trop rapide de la Sablière, au mépris de l'environnement ?*, https://www.rtbf.be/info/regions/luxembourg/detail_arlon-un-deboisement-trop-rapide-de-la-sabliere?id=10755477, consulté le 30 juin 2021.

⁵ Bodeux, Jean-Luc, 6 avril 2021, *Le soir*, *Arlon : la zablière mise à nu suscite un nouveau débat*, <https://plus.lesoir.be/364885/article/2021-04-06/arlon-la-zabliere-mise-nu-suscite-un-nouveau-debat>, consulté le 30 juin 2021.

« La zad en tant qu'occupation est probablement morte, [...] par contre en tant que mouvement, en tant qu'idée métaphysique continuera de perdurer [...] tous les jeunes qui sont passés ces 6 derniers mois à la suite des marches climats, et qui ont trouvé sur la zad un asile, une oasis de liberté, de paix, qui leur ont fait reprendre confiance en eux [...] C'est ça les effets concrets que fait la zad sur les gens. [...] On a réussi à révéler l'arbitraire d'un pouvoir qui bétonne et méprise ses concitoyens. On a révélé qu'il y avait moyen d'arrêter de baisser la tête et de traiter ces gens d'égal à égal. »¹

Voilà donc comment ce que semble être la zad : un phénomène porteur d'effets. Nous pouvons maintenant nous plonger dans l'analyse et voir comment l'expérience de la zad apparaît dans le parcours des sujets.

À l'heure où j'écris ces lignes, il demeure à ma connaissance peu de zad encore en œuvre. Il eut des tentatives à Anvers et à Éghezée² de lancer des zad, sans grand succès. Toutefois, à Montpellier, en France, une « zad du lien » vient d'être lancée en début du mois de juin 2021.³

¹ Dans TVLux, 15 mars 2021, Arlon. "La ZAD en tant que mouvement continuera d'exister", <https://www.tvlux.be/video/info/arlon-quot-la-zad-en-tant-que-mouvement-continuera-d-exister-quot-37114.html>, consulté le 30 juin 2021.

² Là encore, il s'agissait d'une réponse à un projet de construction d'immeubles. Voir : Canal C, 3 mai 2021, *Projet de construction d'immeubles à Eghezée : réaction ZAD, bourgmestre et riverains*, <https://www.canalc.be/projet-de-construction-dimmeubles-a-eghezee-reaction-zad-bourgmestre-et-riverains/>, consulté le 30 juin 2021. Voir aussi : Dh, 5 mai 2021, *Les Zadistes ont quitté le camping d'Eghezée qu'ils squattaient depuis plusieurs jours*, <https://www.dhnet.be/regions/namur/les-zadistes-ont-quitte-le-camping-d-eghezee-qu-ils-squattaient-depuis-plusieurs-jours-60929f0c9978e2169864b353>, consulté le 30 juin 2021.

³ On peut lire sur leur page Facebook : « La Liaison Intercantonale d'Évitement Nord, est un projet de périphérique au nord de Montpellier pour relier l'A9 et l'A75. Afin d'empêcher la progression de ces travaux destructeurs et inutiles, nous avons démarré une occupation le 06 Juin 2021. », dans <https://www.facebook.com/ZAD-du-LIEN-103515591966581/>, consulté le 30 juin 2021.

6 L'APPEL DE LA ZAD, LE PROJET ET L'ACTION

Projet, action. Les mots sont lourds, évidents, presque incontestables. Des lettres et des dessins inéluctables dans un monde humain ; le nôtre. Tout être humain semble traversé par ces deux concepts, sortes de ponctuation de l'histoire, au croisement du social et du subjectif. Ne demandait-on pas, dès que la chose est possible, d'un locuteur à un autre, souvent dans une relation asymétrique : Que veux-tu faire ? Quel est ton rêve ? Quelle est ton actualité au regard de ces ambitions ? Autrement dit : quels moyens (et il faut des moyens) te donnes-tu pour pouvoir dire « j'ai accompli ceci » ou bien « mon rêve s'est réalisé ».

Je ne sais plus trop si le rêve demeure un rouage de la société, mais dans tous les cas, ces questions ne trouvent pas les réponses naïves et simplistes que j'écris entre guillemets. Action et projet ne sont pas des valeurs sûres. Ce ne sont pas des investissements sans risques. Ces deux-là convoquent plutôt le risque. Ce sont deux morceaux de la nature humaine relativement labiles, friables, incertains. Quelque chose glisse des mains. Quand l'on pense voir le chemin, le chemin se dissipe. On se retourne. Il se trouve désormais (déjà ?) derrière nous. Cette réalité que l'on pense parfois pouvoir saisir et maîtriser nous joue des tours. Quand on pense avoir retrouvé le moyen de devenir Dieu, retrouver l'expérience de l'illusion totale, on nous rappelle que l'on est avant tout Homme. La réalité nous désillusionne, nous laisse pantois. Incompréhension, déception. Quand on pense avoir compris les règles du jeu, le jeu se moque de nous. C'est là un des drames humains¹. Mais nous appelons le drame, comme le drame nous appelle. Cercle vicieux ou effet pervers. Il existe un appel, une convocation. L'appel vient de soi ou d'ailleurs. Quelque chose qui résonne comme un choix dans une certaine situation. Un choix important. Un choix comme une nouvelle porte empruntée dans un espace, qui nous engage vers un nouvel espace, une nouvelle voie.

Dans sa conceptualisation de l'acteur social, Debuyst, avec d'autres mots, postulait déjà tout ceci. Il supposait une fiction dans laquelle un sujet se retrouvait appelé sur la scène des interrelations ou le cadre sociétal². Il est appelé à jouer à un certain jeu social. Il ne peut y déroger, comme il ne peut se soustraire à sa nature sociale. Cet appel et cette réponse permettent de dire que le sujet, devenu acteur ou joueur, est social.³ Il y a donc quelque chose proche de l'assujettissement. Mais ceci ne signifie pas un régime de fixité. C'est même l'inverse.

¹ Drame auquel l'on fait face individuellement, mais auquel on passe, le « délinquant » peut-être plus qu'un autre, son temps à bricoler à la lumière des drames des autres sujets : « Le «drame humain» [...] est sans doute le lieu où se rejoignent les différents destins des hommes et c'est dans la tentative d'impossible coïncidence de soi avec soi que chacun peut se retrouver dans l'autre. » Il y a donc quelque chose de foncièrement constructif, fédérateur dans ce drame. Voir : Digneffe Françoise. Conduites déviantes, identité et valeurs. La perspective de E. De Greeff. Dans: *Déviance et société*. 1989 -Vol. 13 - N°3. pp. 181-198.

² Debuyst Christian, 1990 (b), *op.cit.*

³ Et qu'il n'est pas une sorte d'entité obscure ou pathologique indifférente à la vie sociale. Ce qui ne veut toutefois pas dire que le sujet ne peut pas connaître une dramaturgie interne intrinsèque.

La scène des interrelations est la scène du possible, mais la façon dont on est convoqué comme acteur sur cette scène doit être soulignée¹. Dans le cas d'une zad, nous avons vu précédemment comment cet appel pouvait être implicite et polyforme. Tout le monde ne répond pas à l'appel de la même façon et ne bricole une solution de la même façon. Il y a des éléments spécifiques aux sujets, mais il y a tout de même cette élaboration, cet espace spécial, commun qui apparaît comme solution dans leurs histoires singulières. Et ceci m'interpelle en particulier.

Demandons-nous donc : comment les sujets sont-ils devenus acteurs sociaux, ou plus simplement comment ont-ils répondu à l'appel, si appel il y a eu ? Comment les sujets en arrivent à investir, trouver-crée cet espace spécifique de la zad ? Que recouvre ce choix ? Comment cette contestation spatiale a-t-elle pu prendre vie ?

C'est ici que s'active le jeu de la récupération du sens dont nous parlions dans la méthodologie. Dans la mesure où la zad d'Arlon s'est soldée par un « échec » (l'expulsion des occupants et la dératisation de la zone), les personnes agitent leurs subjectivités. Du subjectif au subjectif sur fond social : un bricolage pour (re)construire les événements. Nous tenterons d'éclairer tout ceci de quelques concepts théoriques (notamment à partir du pouvoir de l'imaginaire ou pouvoir utopique). Nous verrons comment la zad nuance ou conteste certaines prises théoriques. Et ceci orientera la suite du travail.

6.1 SENSIBILITÉS ET EXPÉRIENCES DE DÉSILLUSION

Avant de connaître cet appel, et d'y répondre, les sujets zadistes témoignent d'une série de phénomènes qui apparaît comme une sorte de « terreau fertile » à la mobilisation. Je ne dirai pas qu'il existe quelque chose qui les prédestine à la zad, comme le fait d'avoir deux grands parents chauves prédestinent à une perte de cheveux. Je dis, ou plutôt j'écoute, je vois, qu'il existe une certaine sensibilité, et une série d'expériences qui tendent à se ressembler dans le chef des zadistes que j'ai eu la chance de rencontrer. Et ces éléments processuels me semblent porteurs de sens dans la compréhension des phénomènes.

Penchons-nous sur le cas de Julie (J), une étudiante d'à peu près la vingtaine. Julie montre une préoccupation pour la question écologique, sans que cette question soit d'emblée celle qui devait destiner à la zad :

« Je suis activiste depuis que j'ai 16 ans. J'ai commencé avec la marche pour le climat dans le mouvement Youth for climate. J'ai fait presque toutes les marches. j'étais vraiment très investie. Il y avait déjà une conscience écologique qui vient notamment de

¹ En tant que sujets sociaux, nous ne sommes pas appelés de la même manière partout. Ici se joue déjà les jeux des socialisations et la manière dont elles nous vectorisent, nous « lancent » comme une sorte de frisbee, dans l'espace social. Notre famille ne nous demande pas de jouer un rôle comme peut le faire l'école.

mes parents. Donc ça vient pas de nulle part. Et puis ... à un moment avec la crise... J'ai plus vu de sens dans les marches pour le climat parce que par rapport à l'énergie qu'on mettait là-dedans, y'avait trop de peu de réponses de la part du politique. Et donc je me demandais à quoi ça sert. »

Une première citation avec de nombreux éléments à soulever. Il y a bel et bien une sensibilité écologique à laquelle on se voue. Julie agit envers elle. C'est un projet écologique qui a du sens pour elle (les marches, les manifestations, etc.). Et si ce projet a du sens, elle s'attend à ce que ce projet aboutisse à quelque chose, à un résultat, à des effets, ou même simplement des réponses de la part du politique ou même du groupe social.

Il y a déjà là une sorte de faiblesse de l'action, non pas dans son amorce mais dans son « impact » sur la réalité. Vous vous investissez dans une relation, vous dirigez un certain message à l'adresse d'un ou de plusieurs autres sujets, mais n'obtenez peu ou quasiment pas de réponses.

Et puisqu'à des humains entre eux ne peuvent pas ne pas communiquer¹, cette non-réponse formule déjà une communication, et une communication vécue dramatiquement pour Julie. Le message formule alors une sorte de désillusion de la part des politiques et plus largement du groupe social. Il peut être pensé comme « nous tendons l'oreille mais nous n'écoutons pas, nous voyons les mots qui sortent de votre bouche, mais ces mots n'ont pas de sens, il s'agit d'un langage auquel nous ne souscrivons pas. »

Expérience du langage imperméable et de la désillusion donc. Et ces éléments dramatiquement vécus viennent teindre la couleur de l'action militante non-violente. Quelle est cette couleur ? À la lumière des entretiens, cette couleur semble être celle du vide, du non-sens. Mais vous vous dites justement « ce sont des adjectifs et pas des couleurs ! » Et là se situe toute la bizarrerie. Les formes se touchent et se transmutent. La non-réponse de la part du jeu social formule une réponse, une forme, qui rencontre l'action diligentée des militants écologistes. Et ceci, sorte de recette non-désirée du social, construit une nouvelle trajectoire :

*« Je me disais "Ok ouai on marche", les gens ils sont bien contents ils nous applaudissent et tout mais qu'est-ce qu'on fait concrètement alors qu'on va se **prendre un mur** ? Est-ce qu'on va être là à toujours **respecter les règles**, respecter d'être encadrés par la police, avec une colère un peu silencieuse. Moi j'étais **plus d'accord** avec ça. » (J)*

La trajectoire tend à se dessiner. Il y a une recherche de quelque chose capable d'accueillir l'imagination, l'âme. Chose que l'on ne trouve pas jusqu'ici. Il existe, à la lumière de mes entretiens, ce que j'appellerai un « vide spatial ». C'est-à-dire une expérience dans laquelle le

¹ Je fais référence aux axiomes de la communication développés par Watzlawick. Voir Watzlawick, Paul et Beavin Janet Helmick, 2014, *Une logique de la communication*, Points, points essai.

sujet s'investit, avec d'autres sujets, selon un projet plus ou moins défini ou conscient, en vue d'obtenir une certaine réalité, un certain effet. « Certain », avec l'ambiguïté du mot, car vous voulez effectivement voir quelque chose advenir dans cet espace, même si vous ne savez pas exactement comment ce quelque chose peut naître, quelle forme il peut prendre.¹ Ce vide est dramatique, déstabilisant. Un peu comme quand vous commencez à prendre les marches d'un escalier, un escalier que vous empruntez pour la première fois, et que, quand vous pensez arriver à la fin, vous ne sentez pas la dernière marche et — pire encore — vous vous retrouvez dans un lieu inattendu, un lieu qui n'en est pas un. Un lieu dans lequel vous ne vous sentez pas être qui vous êtes.

Vous quittez cet espace pour regagner celui d'où vous venez. Vous repartez comme vous êtes venus. Vous avez marché sur le sable mais la mer a effacé les traces de vos pas la minute suivante. Vous rebroussez chemin, repartez comme vous êtes venus et en même temps, pas tout à fait. Car le sable possède une matérialité spécifique. Certaines plages montrent du sable dont les grains sont plus gros ou plus fins, rocaillieux ou lisses. Vos pas se sont effacés, mais vous avez marché sur ces grains. Quand vous faites marche-arrière et retournez là d'où vous venez, vous réalisez que vous avez des grains sous les pieds. Il va donc falloir décider ce que vous faites de ce sable. Aussi, vous avez maintenant la sensation d'avoir marché et quand vous repensez à cette scène, vous vous souvenez de la sensation du sable écrasé sous vos pieds.

L'expérience du vide spatial génère ce sentiment du « qu'est-ce que je fais maintenant ? ». Pour Julie, et pour d'autres, les marches du climat sont apparues comme ce genre d'expérience. Ce sont des sortes de « désévènements ». Ou plutôt, ces expériences se transforment, du point de vue de Julie et d'autres, comme ceci au contact de la réalité et de la sphère sociale qui l'accueille. Il y un vide spatial qui ne permet pas de mettre en œuvre une sculpture de la société, au même titre qu'une sculpture de soi. On ne sent pas être acteur social au sein du jeu social.² L'action n'apparaît pas subjectivement comme action. Pourtant, quelque chose existe. Comme on l'enseigne à l'école en cours de physique, un corps qui en touche un autre produit un effet sur ce dit corps. Ici, la

¹ On se retrouve alors avec les deux usages courants du mot certain. « Une certaine action, une action certaine ».

² Il me semble intéressant de rappeler une des interpellations de Debuyst, lors de la fin du colloque sur l'acteur social. Après toutes les interventions d'académiques et intellectuels tentant, d'une manière ou d'une autre, de négocier avec la notion lourde qu'échafaude le criminologue clinicien, Debuyst dit ceci : « On peut en effet se demander comment à l'intérieur du jeu social où les uns et les autres occupent des positions différentes, les inter-relations se constituent – ou se sont constituées – pour que la possibilité de devenir acteur social puisse ou non prendre sens par rapport aux différents types d'institutions dans lesquelles ces inter-relations se déroulent – et ce qui en résulte au niveau même de ces inter-relations. ». Dans Debuyst, Christian, 1990 (c). « Remarques conclusives dans Collectif, Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, p. 471.

dynamique n'est pas aussi simple et calculée qu'en physique, mais tout de même. Ici, des sujets entrent en contact avec le social, et même d'une manière ostentatoire.

Il existe une marque, un reste de ce vide. Le rien n'est pas rien. Le pôle interprétant vibre, et quémande le pôle agissant, quémande l'action et l'action tout de suite. Il y a un questionnement de ce qu'est le cadre de l'action, et la mise en tension de ce cadre avec ce qu'est l'actualité, ce qu'est le monde. Il y a une sorte de dialogue absent entre ces deux enjeux selon les zadistes rencontrés. Le cadre de l'action, tel qu'il est légitimé, institué par la société montre une certaine artificialité. Il blouse ses sujets qui se pensent/pensaient être acteurs en son sein :

« [au sujet du choix de la zad] *ça résulte d'une multitude d'actions qui n'ont mené à rien ou presque rien. [...] on a manifesté. Y'a rien eu. Ils donnaient des bouteilles de plastique aux militants... Donc j'ai respecté les règles... Et en fait ça marche pas. On te dit qu'on est pas d'accord et on est pas respecté là-dedans quoi.* » (J)

Il y a donc une parole, un son qui se répand dans l'air, dans l'espace, sans trouver un corps pour la réceptionner. Et ce, même si l'on use des mots, de la syntaxe qui semble avoir cours dans un jeu particulier.

Quant à l'actualité que j'évoquais, qu'elle soit « scientifiquement » avérée, elle s'illustre particulièrement à travers les mots, le destin qu'évoquait plus haut Julie : « *se prendre un mur* ». La « prédiction » décrit au mieux le vécu d'une tension dramatique, et le besoin d'instantanéité au sujet de l'actualité. Cet impératif de faire lier action et actualité, action et futur, action et soi-même. Quelle est notre actualité, et qui suis-je, moi, dans cette actualité ? Il y a une problématique à traiter, et il faut la traiter maintenant et pas demain. Ce traitement impérieux doit être mené, au-dedans ou au-dehors de ce que sont les règles de la vie sociale prescrites entre autres par le système politique et le système pénal.

Il y a une sorte de besoin d'une autre façon de penser le jeu. Il faut revoir la dynamique. Chercher un autre espace, un autre régime d'expériences.

6.2 LE CHOIX DE L'ACTION, LE CHOIX RADICAL

La nouvelle trajectoire se dessine alors progressivement. Une série de sensibilités, de conditions permettent de créer un « terreau fertile » pour formuler un choix fort, subjectivement comme socialement.

Abordons les idées d'une autre personne que j'ai rencontrée. Il s'agit d'un homme d'à peu près mon âge, appelons-le Maxime (M), au « profil » un peu différent de Julie sur le papier. Maxime n'est pas du tout acteur du domaine intellectuel ou scolaire. Il se décrit comme le maillon d'une famille d'ouvriers et se considère comme prolétaire. La zad d'Arlon ne fût pas sa première.

Maxime exprime des idées similaires à celles de Julie, mais en ajoute qu'il me semble important de soulever :

« J'avais ces expériences et ces intérêts pour ces modes de vie, ce mode d'action en fait. Parce que des marches, des manifestations, j'en avais déjà fait. Et... [...] j'avais l'impression que ça aboutissait à rien. [...] Ils appellent déjà ça une transition écologique... En plus, à l'heure actuelle où on parle, tu vois un peu tout ce qu'il se passe dans le monde, au niveau catastrophes naturelles. Et en fait, on a plus le temps de faire cette transition écologique. C'est maintenant qu'il faut la faire. En fait, il faut que ça soit radical. » (M)

Cette faiblesse du poids de l'action trouve écho dans les mots de Maxime. On ne voit pas le poids de l'action. La transition écologique n'est pas la réponse à la situation critique vue et vécue par les sujets. Ce n'est pas le bon train à prendre. Il faut, plus lourdement, plus intelligemment¹, une réponse critique envers une situation tout aussi critique. La réponse, la trajectoire, doit dénoter un imaginaire « hors-norme », une solution différente.

Il doit y avoir quelque chose de l'ordre de la rupture, mais une rupture vectorisée. Il ne s'agit pas de refuser ce qu'est le monde, de s'en isoler totalement entre sujets qui « auraient compris ». Il y a là une préoccupation, un problème auxquels les sujets veulent s'attaquer directement, sans louvoiements quelconques.

Le mot « radical » m'a particulièrement interpellé chez Maxim. Un mot que l'on peut parfois voir associé à l'écologie, mais plus largement intriqué aux actes hors-normes, hors-compréhension. En tout cas, au regard du sens commun. Intéressant pourquoi ? Car il me semble déjà dénoter des éléments cruciaux pour la zad d'Arlon et ses acteurs. Il y a clairement l'idée de faire acte, de « marquer le coup », comme nous disons dans le langage courant. Mais au-delà de ceci, il y a un indice considérable au sujet du pouvoir que dégagera l'action des zadistes, et l'action de la zad, en particulier sur le rapport à soi-même, l'héritage du soi.

Il y a déjà une volonté de reprendre le sens commun, reprendre ce que le social a donné, estampillé. Il y a déjà une ambition de se réapproprier l'espace. Se réapproprier le sens des mots prescrit dans cet espace ou pluralité d'espaces. Il existe un pouvoir au sein même de l'action, le pouvoir de transformer le sens :

« Ce mot « radical », je me le suis réapproprié parce que j'osais pas le dire à un moment. Le mot radical des diabolisé. [...] si tu prends l'étymologie du mot, c'est « prendre le problème à la racine ». Et du coup oui parfois j'avais un peu peur d'utiliser ce mot. Mais

¹ Il y a réellement cette dimension réflexive, cette logique construite chez les interviewés qui permet de dire « nous pourrions fonctionner comme cela ». Une logique construite à partir de l'expérience.

maintenant, je l'utilise. C'est pour ça que je vais vers ce genre de contestation. [...] même si je sais que c'est éphémère, ça a du sens. » (M)

Il y a donc un dépouillement sémantique du mot radical. Maxime déconstruit la dimension péjorative du mot (être radical est dangereux aux yeux des autres), et le reconstruit à la lueur de l'étymologie, mais l'étymologie mobilisée pour cibler une problématique. Quelque part, être radical, ça a du sens quand l'on veut atteindre les objectifs que l'on se donne. Ici point le début d'une critique de ce qu'est le sens commun et le jeu social, et la volonté de recréer un jeu éphémère, dramatique par son éphémérité, mais riche par son sens.

6.3 « J'AVAIS ENVIE DE LIER CE QUE J'IMAGINAIS À CE QUE JE FAISAIS » : LA ZAD COMME RÉPONSE, COMME RECHERCHE DE TABLEAU

C'est ainsi qu'apparaît la zad d'Arlon, comme une réponse, sans exactement savoir quelle sera cette réponse. Une réponse au croisement de l'individuel et du social

*« L'intercommunale Idelux, a eu les autorisations pour construire sur les 31 hectares de forêt. Mais les riverains n'étaient pas d'accord. Il y a eu d'abord des manif. Et puis il y a eu une pétition avec des milliers de signatures.¹ Et du coup il y a eu un appel qui vient des riverains en fait qui était de dire "ok on a besoin de quelque chose". La Zad était **une réponse** à ce que les riverains demandaient en fait. » (J)*

La zad est donc apparue à l'amorce d'une idée des citoyens qui, du point de vue des personnes rencontrées, ont également vécu cette expérience du vide spatial. Si les espaces légitimes de l'action n'ont pas permis de donner vie à l'action, de lui donner une matérialité à travers des effets concrets, alors, la zad doit pouvoir répondre à ce besoin. Même si elle n'était pas prévue, imaginée par les militants initialement, ce sont eux qui se sentent appelés par un tel créneau² :

*« J'ai continué à marcher mais je cherchais autre chose. Puis mon frère a découvert la zad d'Arlon. Du coup à la base, j'ai été la bas pour le voir parce que je le voyais plus beaucoup. Du coup je me suis retrouvé la bas. Je me suis rendu compte que c'était totalement **la réponse** à ce que je demandais depuis deux ans. Donc en fait **je me battais** depuis deux ans en disant "ouai, on en peut plus de vos buildings et tout", mais à un*

¹ Il s'agit d'une pétition ayant recueilli presque 15 000 voix, encore disponible à l'heure où j'écris ces lignes. Voir : <https://www.change.org/p/le-coll%C3%A8ge-communal-d-arlon-contre-la-destruction-de-la-sabli%C3%A8re-d-arlon-sa-faune-et-sa-flore>, consulté le 1 juillet 2020.

² Rappelons que parmi les personnes que j'ai rencontrées, aucune n'était là au tout début de la zad. Je n'ai donc pas de « matériaux » subjectifs au sujet de ce moment du lancement. Toutefois, une des personnes investit relativement tôt l'espace : après le troisième jour d'occupation.

*moment, il faut arrêter de dire ça si t'es pas prêt à aller **voir** c'est quoi la **vie autrement** [...] pour me **rendre compte** de qu'est-ce que c'est la vie que je demande.» (J)*

Quelques éléments cruciaux s'ajoutent à ce qui a été développé jusqu'ici. L'effort d'écriture, le subterfuge, le tour de magie littéraire mené jusqu'ici, laisserait croire à une ligne bien tracée, dans laquelle tout serait réglé parfaitement. Comme si chaque personne, avant l'expérience de la zad, et au moment de s'engager, savait ce qu'allait être l'action de réellement occuper cet espace et vivre cette expérience de l'occupation. Ce n'est absolument pas le cas.

Cette dernière citation nous montre comment cette recherche de l'action, et ce créneau de la zad sont relativement plastiques, labiles même. Il y a effectivement un projet. Il y a un imaginaire qui a mûri, celui qui prétend vouloir voir et construire des choses différemment, mais qui n'a pas reçu de réponse jusqu'ici. Et lorsque la réalité montre une faille, une interstice dans laquelle pénétrer et mettre en branle une série d'idées, façonner une ou des nouvelles formes, le doute apparaît. Et même : le hasard (avec le fait d'avoir déjà quelqu'un sur la zad et d'ouvrir la porte d'un nouveau monde à travers le lien).¹

Il y a cet imaginaire fort, c'est indéniable, inéluctable pour les militants. Mais la façon dont cet imaginaire va rencontrer la réalité est plus qu'incertain. Ceci est un des drames humains dont nous parlions : penser, imaginer une forme est une chose, la retranscrire, la dessiner sur une feuille ou un tableau en est une toute autre.

Mais quelque part, Julie nous montre comment cet aspect est en réalité moins problématique qu'il n'y paraît, il est presque « sain » ou « normal ». Un espace capable d'accueillir l'action se présente et il faut l'investir, sans trop savoir comment l'action va se matérialiser, quels en seront les effets sur moi et sur le monde. Il y a quelque chose de l'ordre de la confrontation de soi à soi-même à travers l'action, comme si on prenait son soi du présent et qu'on le jetait dans une sorte de futur proche pour voir s'il est capable de négocier entre les deux espace-temps. Un peu comme quand vous apprenez à faire du vélo. Vous avez une idée plus ou moins claire de ce que ça représente, vous vous imaginez être le porteur de cette action — pédaler et tenir en équilibre —, mais vous ne savez pas si vous tiendrez cent mètres sans tomber, ou bien si vous échouerez sur votre flanc à peine la première pédale actionnée.

« C'est la réponse à l'inaction de nos politiques. C'est la volonté d'aller plus loin. C'est [...], l'anxiété d'un monde qui bouge pas face à une fin du monde [...]j'avais envie de

¹ Avec une autre zadiste dont nous parlerons plus spécifiquement plus loin, cette question du hasard est flagrante : « Je le sais qu'une zad c'est un lieu militant. Mais moi, je me dis juste que je vais voir un pote sur un lieu collectif. Je suis pas partie... Et pourtant je le suis beaucoup dans ma tête, mais je suis pas partie avec cette idée de "whoua je vais aller militer là-bas". Je me sentais pas légitime à la base. » (C)

lier ce que j'imaginai à ce que je faisais...¹ Vraiment mettre en mot ce qu'on demandait. Après bon on va pas se mentir, mon rêve c'est pas d'aller vivre dans une forêt, collée à mes idéaux. On passe vraiment du tout au tout quoi. De vivre dans une maison à aller dans une forêt.. ça, ça me semble important d'aller voir... d'aller voir du totalement à côté de l'axe pour voir comment je positionne quoi entre les deux.. Heu... Et voilà, je pense que c'était surtout ça, pourquoi je me suis retrouvé là-bas. Aussi envie de retrouver des gens que j'aimais et qui étaient là-bas aussi. »

Nous retrouvons cette idée d'une action qui doit venir au-devant du sujet. Ce qui ressort ici, et dans tous les entretiens, est cette profonde recherche des sens.² J'ai déjà évoqué la recherche du poids de l'action, mais il faut ajouter que cette recherche se fait d'une façon relativement spéciale. Il existe une sorte de bilatéralité de l'action. L'action et sa consistance sont cruciales, mais il y a quelque chose qui, déjà, doit s'intriquer avec le sujet. Il s'agit pour le sujet, de créer l'action, de la sentir, de la voir mais également, pour l'action, de voir le sujet, de retourner à lui à travers une inertie prononcée.

Un peu comme quand vous êtes dans une pièce que vous ne connaissez pas. Vous la découvrez. Vous marchez quelques pas et faites l'expérience d'un « écouter », d'un « ouïr ». Les pas résonnent. Vous vivez ces premiers pas dans une nouvelle pièce et commencez à la « sentir ». Quand soudain, vous vous dites : « je vais parler et voir comment ma voix résonne ici ». Et par une plus ou moins bonne inférence et une certaine acoustique, votre voix résonne dans la pièce. Il existe un écho, de telle manière que vous vous voyez, vous vous écoutez vous-même. Votre propre action revient à vous-même, et vous permet de dire, au sujet du fonctionnement de la pièce, et de votre rôle de son fonctionnement : « il y a un écho ici ». Cette dynamique me semble importante pour les sujets. Il y a l'ambition d'être dans une sorte d'ébullition subjective, propice pour créer et recevoir l'action et ses effets. Réverbération de l'action. L'espace doit pouvoir faire jouer cette partition.

Il y a là un besoin de pouvoir lier l'imagination, les idées – même imprécises – à des actions. On ne sait pas exactement ce qu'on va trouver, mais on va essayer de le trouver. Et à partir de cette dynamique action - écho de l'action - réflexion, il y aura matière à une subjectivation ou en tout cas, un nouveau temps pour voir comment définir le soi, à la lumière de toutes ces dynamiques (voir « à côté de l'axe pour voir comment je positionne »).

¹ Il est intéressant de souligner que Julie montre un instant de silence à ce moment de la réponse. Un instant qu'elle ponctue par de grands gestes de la main, comme si elle dessinait quelque chose.

² Cet aspect sera plus profondément traité dans le prochain chapitre.

Il existe une sorte d'entre-deux. La recherche d'un espace, bien-sûr, mais aussi ce que j'appellerai, plus loin avec Ricœur, la recherche du tableau, la volonté de trouver la peinture. Imagination incandescente. Un travail de l'esprit, un travail qui n'a pas la prétention d'affirmer péremptoirement « *il faut ceci et ceci sera parfait* ».

Julie exprime formidablement bien ceci. Il y a des idées, il y a un positionnement social et subjectif qui me permet de vectoriser ces idées et d'imaginer comment elles pourraient verser dans la réalité (ce qu'elle appelle « *un côté de l'axe* ») mais il existe un voyage incertain, labile, capable de renverser, contester les proportions, redéfinir la couleur de ces idées (« *aller voir de l'autre côté de l'axe* »). Et nous ne pouvons savoir ce que sera cet « après-coup » qu'une fois le voyage entamé, et possiblement, fini. À la fin de ce voyage d'un côté à l'autre, on imagine que le sujet aura trouvé sa géographie, entre les deux extrémités du tableau, dans lequel il pourra se sentir épanoui et pourra exprimer tout son art (se positionner « *entre les deux* »). Un projet donc, au carrefour de l'individuel et du social¹. Une volonté de retisser le fil « sensitif » du soi.

Toutefois, attention. Je laisse peut-être ici sous-entendre qu'il y aurait systématiquement une action avant une pensée. La zad serait d'ailleurs le résultat d'une stratégie réfléchie par une série d'acteurs spéciaux.² Il y a une réflexion qui a pris un certain temps de la part de certains.³

Il y a quelque chose de confus, de bizarre, de fascinant au sujet du croisement, et même de la tension constante entre le pôle agissant le pôle interprétant. Ceci apparaît également avec à travers mes rencontres. Je crois que les êtres humains se retrouvent bien souvent à devoir négocier avec leur pôle agissant, avec leur « je agissant ». Nous nous retrouvons souvent à devoir remettre en marche le pôle interprétant, et nous demander « pourquoi j'ai fait ça ? », et ce, même si nous avions un projet plus ou moins clair en première instance.

6.4 « HABITER POUR, AVEC, CONTRE » : LES BUTS POURSUIVIS, AU-DELÀ DE L'OCCUPATION

Le projet de la zad devient maintenant plus clair. Mais la question « que faut-il atteindre à travers cette démarche de la zad ? » ne l'est pas tant que ça. Il existe, bien-sûr, une finalité manifeste que vous avez comprise : empêcher la déforestation de la sablière et protéger l'intérêt biologique, la

¹ « Y'a surement un intérêt personnel, comme y'a des gens qui vont sur zad parce que juste ils sont pas bien dans leur vie. Et en fait peut être qu'ils en ont rien à faire de cette forêt en particulier. Ils viennent parce que **ça répond** à une de leurs attentes tu vois. » (J)

² Je dis spéciaux, car il semblerait qu'il s'agisse d'une sorte de groupes d'acteurs « intellectuels », des sortes de leaders capables de porter de telles organisations. « Ouai il y a eu une réflexion. Mais il y a eu surtout des gens qui ont pris leurs sacs à dos et ont voyagé partout en Belgique, dans des lieux communs,[...] même dans des zad. Pour aller chercher des gens. Donc c'était **un appel** » (J)

³ Il y a également une grande capacité à situer ce que sera la réaction sociale, et construire son point de vue et son action, sa stratégie à la lumière de ce que l'on imagine être ces réactions. Voir Debuyst Christian, « Qui récupère qui ? » Dans *Déviance et société*. 1995 - Vol. 19 - N°3. pp. 257-265.

faune et la flore du lieu en réponse à une demande locale, tout autant qu'à une demande subjective. Mais nous voyons comment ce projet déborde, suinte de significations sociales, au-delà de la « simple » circonscription de la zad d'Arlon. Il y a une préoccupation pour les sujets-sociaux, au même titre que pour la société dans son ensemble et sa complexité :

*« Ça vient d'un **sentiment** qui est très **profond** en fait. Je pense que c'est vraiment **une angoisse** destinée-liée à notre futur en tant que jeune. » (J)*

*« Nos droits sociaux, ils sont pas venus parce qu'il y a des gentils politiciens qui ont bien voulu nous les donner. Toutes les avancées sociétales, les 35 heures, les congés payés. Tout ça, c'est des gens qui ont désobéis. **Si tu as envie de faire quelque chose, fais-le.** Ce que l'on prône, c'est pas juste de l'écologie. C'est de l'écologie sociale. Le but c'est aussi de montrer que notre démarche c'est pas juste de dire "on est des fainéants sur les terrains, on est sur notre terrain, etc." Non. Si on veut manger, bha il faut qu'on se lève le matin. Oui tu as des habitudes, tu as des obligations. Mais ces obligations, c'est nous qui les choisissons. En plus, on veut montrer au voisin que c'est possible de vivre comme ça. Et si tu as un petit qui accompagne la voisine, la maman sur le terrain, il voit qu'on vit sur une cabane, qu'en fait on fait pousser des légumes et qu'il y a **un autre monde qui est possible**. C'est ça la démarche de l'écologie et du social à la fois » (M)*

La préoccupation du « jeu d'ensemble » apparaît ici plus clairement et montre déjà la profonde perméabilité de la zad. L'objectif poursuivi par la zad, c'est entre autre de montrer que chacun doit pouvoir se saisir soi-même et élaborer des actions à son échelle. La zad n'est pas seulement une occupation, c'est un message à l'adresse du collectif. « *Un autre monde est possible* » et il appartient à chacun de se rendre acteur de cet autre monde potentiel.

Il semble donc qu'une des grandes préoccupations d'arrière-plan soit celle de l'humanité, celle de remettre du circuit entre les êtres humains, par le prisme ou la « porte d'entrée » de l'écologie. Mais cette intention ne peut fonctionner que si la société et ses acteurs sont capables d'écouter cette « nouvelle » démarche, de dialoguer :

« Et on essaie de dire "écoutez-nous !" [...] Ma vie, ma logique, c'est celle d'humain et d'humain qui vit aussi avec d'autres humains, qui me dit "c'est quand même la logique la plus sensée". On essaie de leur dire... [...] Y'a des fois, y'a gens ils nous comprennent pas. Et parce qu'on leur laisse pas la possibilité de nous comprendre aussi.... Et de montrer qu'un projet comme ça, ça tient la route. Qu'on fait pas n'importe quoi, qu'on est quand même sensés et justement, encore plus responsables peut-être que la plupart des citoyens. [...] Moi j'ai vu... dans des luttes, dans des affrontements [...] Quand les cagoules se retirent, c'est que des gens gentils en-dessous. Des gens hyper-humains. Ça me fait pas plaisir d'aller à l'affrontement me faire entendre... Moi ça me va qu'on dise

“allez les gars, on fait une partie de foot. Celui qui gagne reste et les autres partent.”»

(M)

Il existe donc une profonde recherche de dialogue à travers la démarche de la zad.¹ Et surtout, un désarroi au sujet de ce dialogue, même à travers l'expérience de la zad. On voit ici en particulier trois choses : la façon dont les solutions semblent s'amenuiser et dont le sujet se retrouve parfois en tension vis-à-vis de cette solution (cette solution soit-elle la zad ou l'usage de la violence) ; le sentiment d'être sapé par la société qui ne semble pas permettre de délivrer le ou les messages du sujet ; et cette profonde empathie au sujet de l'altérité avec qui il peut y avoir du désaccord.

Et en dernier lieu, il importe de développer une dimension que j'ai « négligée » jusqu'ici, probablement par son effroyable flagrance : celle du corps et de son utilisation, en lien avec le pouvoir. Je citerai un troisième cas pour illustrer ceci. Il s'agit d'une jeune femme, appelons-la Charlotte, âgée d'une vingtaine d'année, étudiante dans l'enseignement supérieur.

*« on a juste un corps comme tous les autres êtres humains. Pourquoi ne pas s'en servir ? Pour contester quelque chose, pour prouver qu'on a des possibilités d'action en fait. [...] C'est peut-être con, mais au bout d'un moment tu te dis, comme d'autres pays utilisent humains comme de la chair à canon, bah là, à l'inverse, tu te dis que en fait tu as que ton corps, qui est peut-être pas très grand, peut-être pas très costaud, peut-être pas en très bonne santé, mais en fait, ton corps **c'est pas rien**. » (C)*

Il y a là un profond appel/rappel du corps, cette évidence du corps dont je parlais. Dans une relation de pouvoir, nous avons le choix du choix, et le corps est peut-être la mise en branle la plus évidente, primitive ou animale de ce choix.

Ce que soulève aussi Charlotte m'évoque une sorte de brume anti-proprioceptive, qui pourrait être résumée ainsi : « où est mon corps ? ». Le fait, pour les sujets sociaux, de participer au contrat social, de « jouer le jeu » de la société en en étant membre, feraient presque oublier qu'il existe d'autres voies de mobilisation du corps, en dehors de celles prescrites par le jeu social. Si on apprend à l'enfant à se tenir droit sur une chaise, on peut également lui rappeler qu'il peut s'asseoir sur ses jambes fléchies, s'asseoir sur le dossier avec les jambes croisées, s'asseoir en posant à la fois un pied sur le dossier et un pied au sol, ou même : ne pas s'asseoir du tout.

Il existe une pluralité de logiques du corps que l'on ne conteste plus. Ineffable invisibilité. Il y a une sorte de convocation éthologique amorcée par la parole et l'acte des zadistes. L'invisible peut devenir visible à travers l'action et le langage :

¹ Un dialogue revendiqué, mais également ressenti de mon point de vue d'« enquêteur/chercheur ».

*« Et ton corps il peut dire un truc. Et surtout, il peut **être à un endroit**, et ça aura peut-être plus d'importance que **d'être à un autre**. On utilise la seule machine que l'on a notre disposition, qui est en notre corps. Et pour construire, et pour lutter et pour bloquer. C'est le seul truc qu'on a... Mais que tout le monde a en fait. Tu as pas besoin d'avoir de diplôme, d'être en super condition physique, tout le monde a un corps. Si tu en as pas, c'est que tu es mort. Tu as quand même un pouvoir. » (C)*

Il existe un lieu du corps, un espace du corps. Le corps n'est pas n'importe où. Il ne flotte pas. Chacun décide, dans une certaine mesure, de l'espace censé accueillir le corps. « *Tout le monde a* » un corps, même si tout le monde est sujet à l'oubli du corps.

Et la façon dont un corps s'inscrit dans l'espace a du sens. C'est une composition. Il y a une sémantique du corps. Sémantique et corps semblent être deux mots qui n'ont rien à faire ensemble. Est-ce qu'un cheveu, un ongle, un pore possède une signification ? De prime abord non. Un cheveu est un cheveu. Autant qu'un ongle est un ongle et rien d'autre. Mais cela n'est pas tout à fait vrai. Le corps est un tout. Un vaisseau dont on se fait le commandant, de sa totalité et de ses effets, capable de délivrer des messages autant d'en recevoir. Sans toutefois que ces messages — ou communications — soient comme de grands récits, de grands poèmes ou de grande convocations. Peut-être est-ce ainsi que le corps est le plus humain. Il y a déjà une sorte de logique bizarre de l'animalité humaine. L'appel de la zad est à la fois **appel et rappel du corps**, dans toute sa complexité et ses subtilités. Et répondre à cet appel constitue une sorte de message du corps au corps et du corps à corps :

*« Aller sur une zone c'est **habiter et oser**. Vivre... Enfin être vivant dans le vrai sens, c'est-à-dire être à la fois parmi les autres espèces vivantes, parmi les autres humains vivants et aussi vivant parce que moteur d'idées, d'initiatives[...] Tu te prends une claque, tu sens que t'es pas bien. Mais **tu sens que t'es vivant** quand t'es pas bien non plus. Sortir d'un apathisme qu'il peut y avoir facilement quand tu fais un métro-boulot-dodo et que en fait, tu ressens à moitié plus rien, comme émotion. » (C)*

Ici, Charlotte critique cette rythmique, cette dévitalisation du corps à travers les espaces qu'il traverse. La finalité d'une zad doit permettre de se sentir « vivant », et vivant parmi d'autres vivants. C'est un rappel du corps humain et du corps social¹ :

*« **S'habiter soi, habiter avec les autres et pour les autres**. Il y a aussi cette dimension du "j'habite sur cette zone pour d'autres personnes que je ne connais pas puissent venir se balader dans ces bois dans quelques années en fait". Moi mes propres gamins, si un jour*

¹ Au-delà de la lourde connotation sociologique que peuvent avoir ces mots.

j'en ai, ne vont peut-être jamais aller se balader au bois d'Arlon. Donc c'est habiter pour, habiter avec, habiter aussi contre... » (C)

Il existe donc une réelle complexité autour de l'action d'habiter.

Et s'il y a un corps au corps (s'habiter soi, s'adresser soi-même un message, ici un rappel du vivant, de l'animalité humaine et du corps), il existe, comme je l'écrivais plus haut, un corps à corps : un corps à l'adresse de l'autre, un corps qui se dresse, se met en branle pour formuler un message, construire quelque chose, échafauder une action en incluant l'autre. Corps pluriel. Corps qui n'a de sens que s'il existe une altérité.

Ce corps se construit autant grâce à d'autres corps, qui forment un groupe (*habiter avec*), que pour d'autres corps (*habiter pour*). Le corps à corps, plutôt qu'un corps contre corps¹, peut être cette tension entre les sujets qui sont en désaccord ou en conflit (*habiter contre*) en vue, par la porte ou la fenêtre, d'une résolution (comme la boxe ou le karaté sont des sports de corps à corps). Les zadistes se constituent comme telles pour atteindre une série d'objectifs contre une pluralité d'acteurs qui, également, ont une pluralité d'objectifs à atteindre.

Il y a un souci autour de l'habiter, et un souci, pour celui que l'on ne connaît pas. Corps empathique. Corps-alter.

6.5 RETOUR SUR LA DIMENSION PROCESSUELLE DU PHÉNOMÈNE

À la lumière de tout ce qui vient d'être dit au sujet de cet appel de la zad, nous voyons enfin (ou pensons voir) la complexité du phénomène, ou du moins de son émergence à travers les acteurs sociaux. Il y a donc une grande sphère subjective dans lequel s'entremêlent un ou des² appels, des actions, des projets.

Tout ceci nous permet de comprendre certains éléments cruciaux dans la compréhension du phénomène. Déjà, il n'existe pas une sorte de personnalité zadiste qui déboucherait sur cette occupation de l'espace. Parler ainsi reviendrait à glisser sémantiquement, de l'interrelation complexe environnement/milieu de vie/société- sujet au sujet singulier, dont le foyer interne serait la cause du phénomène, aussi problématique soit-il considéré au regard du groupe social. La recherche d'une cause de la zad ou cause du choix de son investissement de nous aurait franchement mené à une impasse.

¹ Si mon corps est contre le tien, alors, il n'y a plus d'espace entre nous. C'est le drame, puisque nous n'existons plus qu'à deux, ensemble. Nous sommes liés, inséparables. Comme si l'humain était devenu l'espace.

² Puisque même si il existe de grands points communs, tout le monde ne répond pas au même appel et n'élaborent pas exactement des projets et actions. Pour chacun, il existe un appel quelque peu différent. Les histoires subjectives sont différentes, même à travers une certaine communauté d'expériences.

Il y a un véritable jeu d'ensemble relativement conflictuel. Un processus complexe dans lequel la zad et ses acteurs se retrouvent liés. Nous l'avons vu, il y a une série d'évènements subjectivo-historiques vécus, à l'intérieur desquels des interprétations ont dû être élaborées pour trouver du sens ou du sens dans le non-sens (« *J'ai plus vu de sens dans les marches* » (J)) face aux situations plus ou moins dramatiques dans lesquelles les sujets se sont retrouvés. Il existe une histoire conflictuelle, à laquelle nous sommes tous destinés, à travers laquelle nous devons négocier avec des situations plus ou moins fortes, rigides ou houleuses. Parler de situation — vous l'avez compris — n'est pas affirmer qu'une série de contextes ou d'évènements indépendants de la volonté des sujets les ont amené à entrer en contact avec la délinquance, un peu comme si le délinquant était un ballon de football que l'on se passait entre joueurs jusqu'à ce qu'il entre tranquillement dans un goal. Ce serait négliger la complexité (le pouvoir, la volonté, etc.) du sujet que de penser ainsi. Envisageons plutôt le mot situation comme « une forme d'inter-relations sociales favorisant des mécanismes d'adaptation utiles, à un certain niveau, mais qui affecte le mode de représentation qu'a le sujet [...] ».¹

Pour comprendre la zad et ses acteurs, il nous fallait nous pencher sur ces interprétations dont découlent une série de comportements et d'interactions. Ou, si nous préférons à la lumière de tout ce qui a déjà été dit, des interprétations et même des reconstructions capables de fournir « *une réponse* », un mot énormément employé par les interlocuteurs. Nous sommes face à une sorte d'adaptation et à une recherche évidente de changement, mais dont les amorces et les aboutissants sont multiples, et pour lesquels un seul mot ou une seule cause peineraient à se montrer intéressantes. Nous avons dessiné une esquisse, un certain tableau d'ensemble, capable de nous montrer comment une zad peut éclore.

Il me semble maintenant nécessaire de revenir à un morceau théorique capable de réorienter le travail. En particulier, un concept m'a interpellé avant d'entamer ce travail de recherche, probablement même avant de savoir que j'en aurais besoin. Saisissions-en nous de façon à voir comment il peut nous aider à comprendre le phénomène et même, voir comment le phénomène le conteste et le modifie.

¹ Debuyst, Christian, Perspectives cliniques en criminologie. Le choix d'une orientation, op.cit. p.394.

6.6 UNE CONSCIENCE UTOPIQUE ? UNE HYPOTHÈSE MALMENÉE

C'est à la lecture de la présentation et justification de l'acteur social que je découvris l'idée d'une conscience utopique.¹ Debuyst emprunte le concept au philosophe-sociologue Karl Mannheim pour l'imbriquer² à l'acteur social.³

Mannheim, cherche à construire une architecture (colossale) qu'il appelle une sociologie de la connaissance, à partir de deux concepts pris en dialectique : l'idéologie et l'utopie. Il s'agit là d'une sorte de volonté de réorganiser et comprendre la façon dont l'histoire sociale peut émerger, et avec elle, les idées, en particulier à travers les sciences humaines. Dans une certaine perspective marxiste, il existerait selon Mannheim un enracinement social capable de comprendre l'évolution de l'histoire des idées et, en arrière-plan, la façon dont le pouvoir peut circuler ou se cristalliser à travers l'action⁴ :

« Comprendre la pensée dans le contexte socio-historique, de laquelle on ne dégagera que très progressivement une pensée se différenciant d'un individu à l'autre. Ce ne sont donc pas les hommes comme tels qui pensent, ni des individus isolés qui pourvoient à la pensée, mais des hommes dans des groupes sociaux déterminés qui, dans une série sans fin de réaction à certaines situations typiques, caractéristiques de leur position commune, ont cultivé un style de pensée. De fait, [...] il est inexact de dire que l'individu isolé pense.⁵ »

Il existe une détermination sociale de la pensée selon Mannheim. Ambition épistémologique donc. Une ambition qui a la prétention de nous éclairer sur la façon dont les idées sont socialement idéées. Et ce, à partir de l'action, et l'action conflictuelle des groupes sociaux :

¹ Également appelé mentalité utopique ou état d'esprit utopique. Nous retiendrons plutôt l'appellation conscience utopique. L'ouvrage de Mannheim, écrit en allemand, date de 1929 et a connu deux traductions françaises. Une traduction de 1956 à partir de l'anglais. Et une seconde plus tardive de l'allemand vers le français. La première est celle que Debuyst emploie et est relativement décriée par certains auteurs qui la considèrent comme imprécise à cause du matériau anglais. Je n'ai pas eu directement accès à cette version. La seconde, à laquelle j'ai eu accès, semble avoir plus de succès auprès des contemporains, bien que je la trouve plus ésotérique avec une vocabulaire extrêmement « philosophant ». Nous tenterons, encore une fois, de saisir la simplicité dans la complexité.

² Je dis qu'il l'imbrique à l'acteur social, dans la mesure où toutes nos catégories de pensées et nos grilles de lecture sont investies d'« intentions » utopiques. J'ai découvert beaucoup plus tardivement dans mes recherches que Debuyst avait effectué une lecture Mannheimienne du terrorisme en 1986. Il ne mentionne pas quel terrorisme est l'objet précis de son attention, mais la lecture utopique est clairement présente : Debuyst Christian, 1986, *Note introductive aux travaux du séminaire sur le terrorisme (1ère partie)*. Département de criminologie et de droit pénal ; 10, 24 pages.

³ Je serai relativement incisif et garderai approximativement la visée que Debuyst a à l'esprit au sujet de ce concept. Mannheim est salué par les contemporains pour avoir élargi la pensée marxiste, mais cet élargissement a amené certaines contradictions ou ambiguïtés dans le grand tableau qu'il tente de dresser.

⁴ Il y a quelque chose de fascinant chez Mannheim, avant Berger et Luckmann, d'avoir décrit ou intuitionner la dimension incontestablement sociale, située, partielle de la pensée.

⁵ Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et Utopie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, pp. 2-3.

« [...] la pensée dépend de l'existence de groupes sociaux et [...] elle s'enracine dans l'agir [...] solidairement ou en conflit, ils (les hommes) agissent dans des groupes diversement organisés et, ce faisant, ils cogitent, solidairement ou en s'opposant. À raison du genre et de la **position** particuliers des groupes auxquels elles appartiennent, ces personnes agrégées en groupes s'efforcent **de modifier la nature et la société qui font leur environnement**, ou à **les maintenir en l'état**. L'orientation de cette **volonté de transformation** ou de **conservation**, **l'agir collectif**, produit ce que l'on peut considérer comme le fil conducteur de la genèse de leurs problèmes, de leurs idées et de leurs formes de pensée. [...] Les hommes tendent constamment à une vision diversifiée du monde qui les entoure. » ¹ (la parenthèse et le gras des mots sont ajoutés)

Formidable. Nous avons là presque un résumé de la dialectique de l'idéologie et l'utopie. Nous voyons déjà le lien flagrant avec Debuyst : les sujets sont collectivement pensant-interprétant et agissant.² Par la porte ou par la fenêtre, ils tentent de négocier avec la réalité (*une vision diversifiée du monde*³) en vue d'agir dessus, sur elle et tous ses ressorts. C'est dans ce cadre que la pensée naît, se prolonge, se conteste et s'hérîte historiquement. Et cette dynamique prend vie à partir de l'idéologie et de l'utopie, deux rouages de la pensée-action des sujets historiques teintés par **des valeurs**.⁴ Idéologie et utopie, deux jalons de la pensée et l'action, sont alors dépouillées de la signification que leur attribue le sens commun.

L'idéologie⁵, d'abord, est totale (une idéologie différente de la régionale⁶), ou plus simplement une sorte de perspective ou d'horizon social de la pensée, une signature de la pensée notamment à travers le langage et l'action. Quelque chose qui rappelle à la fois l'habitus de Bourdieu et

¹ Ibid, p. 3.

² Il y aurait des liens et nuances à établir entre Debuyst et Mannheim, je ne le ferai pas ici.

³ Le réel est inatteignable dirait peut-être Lacan. Il nous glisse des mains, même si les sujets ont la prétention d'en faire leur affaire.

⁴ Là aussi, impressionnante intuition selon moi : « On n'atteindra pas, dans les sciences sociales, un nouveau type d'objectivité en excluant l'appréciation en valeur, mais de par le savoir critique que l'on en a et le contrôle auquel on la soumet. » Ibid, p.4.

⁵ Il y a une énorme ambiguïté au sujet de l'idéologie chez Mannheim dont je nous fais l'économie ici. Mannheim dresse un grand tableau général de la pensée, qui serait structurée socialement. Cette structure, ou style de pensée, il l'appelle idéologie. C'est le tableau. Dans ce tableau, existe encore une autre forme d'idéologie plus précise quant à son contenu : celle qui, à travers les idées et les actions, tend à maintenir l'ordre social. Et toujours dans ce tableau, il existe une autre forme nommée utopie, qui elle, s'oriente vers la rupture avec cet ordre social. Voir aussi Löwy, Michael. « Mannheim et le marxisme : idéologie et utopie », *Actuel Marx*, vol. 43, no. 1, 2008, pp. 42-49.

⁶ « régional, parce qu'on ne peut jamais le rapporter qu'à de certains énoncés du sujet que ce concept caractérise comme autant d'occultations, de falsifications ou de mensonges sans pour autant entamer la *vérité de la structure de la pensée tout entière* du sujet de l'énonciation » C'est l'usage que l'on connaît tous de l'idéologie, quand les idées d'un interlocuteur sortent du cadre « bienséant » de la pensée ou de la joute verbale. Ibid. p 216-217.

l'épistémè, puis l'*aléthurgie* ensuite, de Foucault. Nous sommes donc tous les locuteurs de cette idéologie totale et même des idéologues.¹

De cette idéologie découle une autre. Nous l'avons vu, il existe un enracinement social pour Mannheim dont doit se dégager des façons de poser-conceptualiser les choses. Au sein de cette idéologie totale, de ce tableau, il existe une autre forme d'idéologie. Appelons-la (pour éclaircir l'ambiguïté) : l'idéologie conservatrice ou de sauvegarde. Cette idéologie de sauvegarde renvoie à tout ce qui nourrit, entretient, légitime, sauvegarde ce qu'est la réalité sociale. Cette idéologie renvoie donc à tout ce qui permet de faire en sorte que le monde social demeure monde social et pas autre chose.² C'est une façon pour la société, à travers ses sujets, de se maintenir en usant d'idées intriquées à un ordre social spécifique.

Dans ce tableau de la pensée sociale, l'utopie apparaît comme une forme spéciale, parallèle à l'idéologie de sauvegarde. Elle est une fiction de nature subversive :

« Pour nous, ont valeur d'utopie toutes les représentations transcendantes à l'être (pas seulement, donc, les projections du désir) qui, source un jour ou l'autre de transformations, furent grosses d'effets sur l'être socio-historique. »³

Autrement dit, il s'agit d'une fonction de transformation, une « fiction directrice que l'on cherche à transcrire dans la réalité. »⁴ L'utopie porte donc en son sein la finalité d'une réalisation, elle n'est pas une simple vue d'esprit ou projet imaginaire plus ou moins imprécis ou parfait. Il y a donc un grand point commun : « Dans l'idée d'idéologie et d'utopie, c'est la réalité qu'on recherche.⁵ » Il y a une préoccupation plastique des sujets sociaux quant à ce que doit être la société. Une réalité et une société que l'on veut voir, soit du côté de la sauvegarde, soit du côté du changement :

« Ces deux représentations (idéologie de sauvegarde et utopie) modernes sont des instruments du doute productif, [...] L'idée doit renfermer ni plus ni moins que la réalité

¹ On est constamment dans l'idéologie selon Mannheim, ou en tout cas, notre position sociale nous incite à faire référence à elle-même. Et donc critiquer l'idéologie, c'est faire usage de l'idéologie. C'est ce que l'on a appelé le paradoxe de Mannheim : « Mannheim conduit le concept d'idéologie et sa critique jusqu'au point où le concept devient auto contradictoire, quand il a une telle extension et se trouve à ce point universalisé qu'il implique quiconque tente de l'utiliser ». La solution marxiste à ce problème de l'idéologie était de dire que les idées critiques en la forme de la science, peuvent nous sortir de ce voile de l'idéologie. La critique scientifique est, quelque part, au-delà du voile et permet de pointer ce qu'est l'idéologie et le rapport « faussé » (teinté socialement) qu'ont les sujets au monde, à cause de l'idéologie. Voir Ricœur, Paul, 1997, *L'idéologie et l'utopie*. Paris, Points Essais, Seuil, p.215, cité dans Michel, Johann. « Le paradoxe de l'idéologie revisité par Paul Ricœur », *Raisons politiques*, vol. no 11, no. 3, 2003, pp. 149-172.

² Ceci peut se subdiviser à divers espaces de la vie sociale : lieu de travail, vie familiale, etc.

³ Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et Utopie*, op.cit., p.169.

⁴ Mannheim Karl, 1956, *Idéologie et utopie*, op.cit. Cité dans Debuyst Christian, 1990 (b), op.cit. p.24.

⁵ Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et Utopie*, Op.cit. p.81.

dans l'élément de laquelle elle se tient. De même que la véritable beauté du style écrit consiste uniquement en ce qu'il saisit en toute exactitude ce qu'il lui incombe d'exprimer, n'en dit jamais trop peu, mais jamais trop non plus, de même la vérité de la conscience tient à ce que jamais elle ne rate sa prise. [...] Les deux représentations contiennent la même exigence : **l'idée doit faire état de sa couverture dans le réel.** »¹ (la parenthèse et le gras des mots sont ajoutés)

Idéologie et utopie forment donc des outils pour forger la réalité et les forger avec une certaine idée de ce que doit être la réalité. Comme le dit Mannheim, il existe une écriture qui tend à circonscrire la réalité comme il se doit. C'est en tout cas ce qui est contenu dans la représentation d'une forme ou l'autre. Une représentation comme vecteur, comme orientant le sujet dans la scène sociale à travers une vérité de la conscience, ce que j'interpréterai comme une ambition performative vécue comme « vraie » par le sujet. Une vision en laquelle il croit et qui éclaire sa subjectivité.

Il y a donc **une possibilité de conscience** pour l'un et pour l'autre ; Il existe une conscience idéologique, au même titre qu'une conscience utopique. Au niveau de l'utopie :

« Utopique est la conscience qui ne coïncide pas avec l'«être» à ses alentours. Cette disparité apparaît chaque fois qu'une telle conscience, dans l'expérience **du vécu**, dans **la pensée** et dans **l'agir**, s'oriente sur des facteurs que cet «être» ne contient pas : ils n'y sont pas mis en œuvre² » (le gras des mots est ajouté)

La conscience est donc utopique lorsqu'elle entre en désaccord avec la réalité actuelle, dans laquelle il est un sujet ou un acteur, et qu'il cherche à modifier, même de façon relative, cette réalité qu'il vit et à travers elle, se modifier lui-même (« torpiller les «ajointements de l'être» »³) Il y a donc là un sujet en conflit qui, à la suite de son histoire, de ses expériences et de l'interprétation (ce qui permet de dire qu'il s'agit d'une conscience), se donne pour ambition de saisir et attaquer la réalité.

« Nous ne tiendrons pas pour utopique toute orientation ainsi disparate, transcendant l'« être » tel ou tel, à ce titre, « hors réalité ». Nous ne dirons utopique que l'orientation « transcendante à la réalité » qui, au moment du passage à l'agir, dévaste alors, partiellement ou entièrement le régime ontique du moment. »⁴

Ce que nous dit ici Mannheim, c'est que pour qu'une conscience soit effectivement utopique, elle doit connaître un **certain potentiel de réalisation, un potentiel de transcendance réel.** Cette

¹ Ibid.

² Ibid. p. 159.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

conscience utopique doit pouvoir verser dans le monde, sous peine d'être relégué au sens commun du mot utopie : une idée imaginaire dans sa connotation la plus triste, c'est-à-dire une idée irréalisable.

Ce que Mannheim appelle *régime ontique* peut être interprété comme l'ordre établi, la vie telle qu'elle s'est stabilisée (ou cristallisée) dans un espace social ou l'autre et, à travers cette homéostasie, dispense un flux de l'expérience aux sujets sociaux. Il existe un régime de vie, ou une forme de vie avec lequel les sujets entrent en dissonance.

Il existe donc une transcendance, quand la fiction devient réelle et quand elle bouleverse effectivement l'être et la réalité.¹ Qu'en est-il de la conscience idéologique ?

Les deux consciences prônent la transcendance, mais il existe une nuance. Là où la conscience utopique tend à prendre vie, à devenir réelle, à transmuier son imaginaire en vie concrète, la conscience idéologique s'oriente vers l'irréel, l'irréalisable à des fins de maintien, de sauvegarde. Elle met en branle des « représentations transcendantales à l'être qui, de facto, n'aboutissent jamais à la réalisation du constituant qui s'y affiche.² » Cette conscience n'est pas hermétique à l'action, bien du contraire. Mais cette vectorisation de la pensée et de l'action se muent en un maintien du régime de vie, de ce qu'est ou doit être le flux de l'expérience dans un jeu social donné. Elle neutralise, elle dévoie, elle irréalise l'irréalisable, elle court-circuite les fictions afin « de les rendre socialement inopérant(e)s en les reléguant dans un au-delà de la société et de l'histoire. »³

La conscience utopique est animée par la transformation, la conscience idéologie par la préservation. Et c'est là l'extrême difficulté à discerner l'une de l'autre, puisque les deux fonctionnent en synergie et semblent prôner le changement. L'utopie et l'idéologie versent l'un dans l'autre ou se confondent parfois. (voyez l'annexe : « Quelques illustrations de la dialectique entre l'idéologie et l'utopie »)

6.6.1 Une forme spéciale de conscience utopique ?

Tout cet éclaircissement épistémologique va nous permettre d'affiner la suite l'analyse. Comment cette idée de conscience utopique et la zad rentrent-ils en contact ? Il y a quelques commentaires à formuler :

¹ Pensons par exemple au constructivisme féministe des années 70. Il y a fort à parier qu'il y avait là une mise en branle d'une conscience utopique, en désaccord avec une conscience idéologique (très grossièrement résumé : un monde bâti à partir du masculin. Ce monde soit-il celui du commun ou celui de la science.).

² Ibid. p. 161.

³ Ibid. p. 159.

- 1) L'intuition d'une conscience utopique permet de considérer des éléments sans en balayer d'autres qui sont manifestement présents dans le phénomène.¹ Il y a quelque chose en apparence dissonant tout en étant correct par rapport à ce concept de conscience utopique. Il existe des nuances.²
- 2) L'action de la zad apparaît très clairement comme une contestation de ce qui ne va pas, du point de vue de ses acteurs, dans la réalité actuelle. Il y a manifestement une critique vis-à-vis d'un monde apathique (« *l'anxiété d'un monde qui bouge pas* » (J)) ou morbide.
- 3) Mais la zad n'apparaît pas comme une « fiction que l'on tente de retranscrire dans la réalité » qui se serait accomplie. Elle montre bel et bien une dynamique subversive, une recherche d'« éléments que la situation ne contient pas »³ (une préoccupation autour de la planète, une vie sociale dans laquelle le poids de l'action et du dialogue existe, etc.).

À la lumière de mes interactions avec ces quelques zadistes, la chose est amplement plus complexe qu'un collage fiction-réalité. Il ne s'agit pas de retourner à un ancien monde, un monde primitif, ou de créer un monde « neuf » qui serait une exportation directe de la zad d'Arlon :

« *Moi je dis pas à tout le monde "arrêtez de travailler, maintenant on va tous retourner à la terre on va faire des zad !" Je respecte le choix de vie de chacun. Mais au moins laisser la possibilité aux gens de nous comprendre tu vois et de trouver une solution ensemble.* » (M)

« *Je dis pas qu'il faudrait aller tout de suite dans les bois, là on fonce droit dans le mur... Je pense pas non plus qu'il faut amener tout le monde sur une zad. [...] je pense que les zad c'est une solution pour un endroit en particulier mais qu'il faut que nos modèles de vie changent là où on est quoi.* » (J)

Redirigeons donc la trajectoire. La zad n'est donc pas la fiction réalisée, mais elle porte en elle des dimensions utopiques. Il y a incontestablement dans l'expérience et le vécu des zadistes cette ambition de saisir le monde — ce qu'ils font concrètement — mais ce saisissement ne permet pas de transformer complètement le monde, de le transmuter en la fiction imaginée par les sujets. Il n'y a pas une sorte d'ambition absolue et totale de la part des zadistes. Une sorte de retour au circuit court (au sens psychanalytique⁴), alors que la zad prône le circuit long : la vue sociale réalisable (« *c'est loin d'être utopiste* » (C)). Il n'y a pas un claquement de doigts ou un pouvoir

¹ Par exemple, les zadistes ont d'abord répondu à un appel de la part des citoyens. Ce ne sont pas eux qui, en première instance, étaient en désaccord avec cette orientation de la réalité. Il y a des nuances dans le processus d'une conscience utopique.

² Même s'il reste très compliqué de savoir avec précision, dans un temps présent, ce qu'est l'utopie ou l'idéologie en termes d'une vérité historique ou sociologique. « [...] Déterminer ce qu'il convient de considérer comme idéologie et comme utopie in concreto, au cas par cas, est inimaginablement difficile. » Ibid., p.162.

³ Mannheim Karl, 1956, *Idéologie et utopie*, op.cit, p.130.

⁴ Voir Laplanche Jean., Pontalis Jean-Bertrand, 1967, « Principe de réalité », *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.

magique capable de changer le monde. La zad n'est pas la fiction, l'utopie qui aurait pris vie tout à coup. Comme le disent les citations du dessus, la zad n'est pas la représentation réelle du monde qu'imaginent ses acteurs.

Je l'ai écrit, disséminé ici et là dans cette partie, disons-le maintenant plus franchement. Si elle semble effectivement vectoriser **une conscience utopique, c'est dans sa forme, ses enjeux et ses effets, qu'elle se montre la plus spéciale, étrange**. Cette façon dont la fiction sociale subversive (sans que l'on sache exactement ce qu'est cette fiction), plus ou moins consciente ou inconsciente, plus ou moins inconnue, prend forme frappe. La zad, à travers la parole de ses acteurs, apparaît comme une recherche spatiale et subjective. Un entre-deux impératif censé permettre de changer les choses. C'est l'illusion en réponse à la désillusion. Et il y a quelque chose de foncièrement bizarre à cette démarche car nous parlons ici d'une créativité en réponse à l'atomisation de la créativité. Il y a un vécu d'une société anti-sociale.¹ Les sujets zadistes ne se sentaient pas être acteurs sociaux et avoir une véritable importance dans le jeu social et, en réponse à ceci, ils ont recouru à la créativité.

La zad semble apparaître comme une recherche foncièrement saine. C'est le chemin vers la réalisation. Cette réalisation, vous l'avez certainement vu jusqu'ici, n'est pas un grand projet précis que l'on peut écrire en une poignée de pages comme un scénario. Je le mentionnais précédemment avec Ricoeur, il y a là quelque chose de l'ordre de l'imagination incandescente. Ricoeur est beaucoup plus clair que Mannheim, lorsqu'il formule d'abord la maladie potentielle de l'utopie, et ensuite ce qu'est une utopie saine pour la vie sociale et pour ses acteurs :

« [imagination glacée :] Il se peut que la maladie propre à l'utopie soit ce déplacement permanent de la fiction à la peinture. L'utopie s'achève par le tableau de la fiction à travers des modèles. [...] L'utopie devient un tableau : le temps s'est arrêté. **L'utopie n'a pas commencé**, elle s'est bien plutôt arrêtée avant même de commencer. »² (les crochets sont ajoutés)

C'est ici l'utopie qui se transmue, qui se projette directement, sans avoir connu les circonvolutions nécessaires de l'imaginaire. Mais la forme que prend la zad n'est pas celle du tableau ou de la peinture glacée :

¹ Une société ou communauté est asociale quand elle ne garantit plus l'appartenance de ses membres, quand elle tend à s'amputer d'une partie de ceux-ci. C'est la société telle qu'elle formule des choix et se sépare de certains de ses « morceaux » : « La communauté est asociale à son tour quand elle se protège de l'individu, sans pour autant protéger celui-ci de la société. » Dans August Aichhorn, « Chapitre IV. L'éducation des enfants sociaux », Florian Houssier éd., *August Aichhorn. Cliniques de la délinquance*. Champ social, 2007, pp. 159-181.

² Ricoeur, Paul, 1997, *L'idéologie et l'utopie*. Paris, Points Essais, Seuil, p.388.

« Les fictions (les utopies) sont intéressantes quand elles ne sont pas seulement des rêves hors de la réalité mais qu'elles dessinent une nouvelle réalité. »¹ (la parenthèse est ajoutée)²

Il y a quelque chose de l'ordre de la forme, du dessin. C'est l'utopie qui ne se sait pas utopie. Imprécision, approximations, tentatives. C'est la recherche de ce que les sujets ne connaissent pas encore. Il y a là une logique de reconstruction, une logique de la recomposition de l'espace : rejouer l'interrelation. Les acteurs sociaux ont réalisé que les choses ne pouvaient fonctionner comme elles existent, de mêmes qu'eux-mêmes ne peuvent continuer à exister ainsi. Il y a là une redéfinition des règles, redéfinition du jeu à partir de l'espace.

« [...] comme tout joueur, comme tout acteur, ils possèdent (les acteurs sociaux) un pouvoir d'infléchir les règles. Mais il est vrai que pour les acteurs, au-delà des règles (présentes dans une interrelation), il n'y a pas de vide. »³ (les parenthèses sont ajoutées)

Debuyst nous dit ici que les joueurs savent fort bien qu'il existe des règles avec lesquelles ils peuvent jouer, dans un jeu plus ou moins intéressant ou inintéressant. Mais surtout, ils savent qu'il existe un au-delà de ce jeu (ou inter-relation) dans lequel ils sont/étaient pris. Au-delà des règles « visibles » (que les personnes ont fort bien ressenties), il n'y a pas de vide. Il y a l'espace, il y a le possible.

« L'acteur social n'est pas seulement un joueur qui à l'intérieur des règles dispose d'une marge de manœuvre. Il est également quelqu'un qui sait que cette marge se situe dans un contexte qui correspond ou non aux exigences qui se posent lorsqu'on définit les autres comme acteurs sociaux. »⁴

La position qu'occupaient les zadistes dans les inter-relations étaient vécues comme vaines, délétères, à tel point que cette inter-relation apparaissait comme vide, sans sens. Situation de l'impossible d'une subjectivité, situation-limite. Et Là où les épreuves de la vie sociale leur ont montré qu'ils ne pouvaient plus être joueurs, qu'il n'y avait plus de jeu pour eux, eux justement, viennent contester et construire un argument spatial inverse aux allures utopiques : la zad d'Arlon. Le je (singulier-pluriel) et le jeu tendent alors à se rabibocher à travers l'espace, entre créativité

¹ Ibid, p.406.

² Ce que construit Ricoeur, c'est l'idée d'un imaginaire social qui donne vie à la réalité sociale. C'est-à-dire une dialectique entre l'idéologie et l'utopie, capable de faire en sorte que la société soit « en bonne santé » : « [...] la dialectique propre à l'imagination elle-même est peut-être ici à l'œuvre, dans la relation entre tableau et fiction, comme elle est à l'œuvre dans le champ social, dans la relation entre idéologie et utopie ». Dans *ibid*, p.407.

³ Debuyst, Christian, 1990 (c). « Remarques conclusives » dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 470-471.

⁴ Ibid.

et adaptation. Une adaptation : une manière de trouver des solutions, à toutes fins efficaces¹, aux contraintes vécues comme insupportables dans une situation/inter-relation. Trouver une créativité là où il n'y en pas. Une créativité : la façon dont lit les choses, dont justement on trouve des solutions, dont on colore sa vie et celle du monde. Il y a là une contre-vue, une « [...] perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue »², mais pour jouir de ce sentiment d'une vie « remplie », il faudra lutter, souffrir. La créativité et l'adaptation se réunissent à travers l'élaboration et la construction d'un jeu là où il n'y en a pas, là où il n'est pas censé y en avoir. Cette « nouveauté » ou « altérité » spatiale soit-elle perçue comme anormale du point de vue du groupe social (ici, les acteurs politiques en particulier, et à leur suite, les acteurs du système pénal).

La suite de ce travail montrera comment ce je/jeu prend forme et dispense des effets surprenants. Gardons tout de même cette idée de pouvoir de transformation, à travers l'action et l'espace, dans un coin de notre/nos esprit(s).

¹ Christophe Adam et Jérôme Englebert parleront de « manière privilégiée d'interagir avec son environnement ». Dans Englebert, Jérôme, et Christophe Adam. « La « personnalité antisociale », antithèse de la psychopathologie », *Déviance et Société*, vol. 41, no. 1, 2017, p 20.

² Winnicott, Donald Woods, 2020 (1975), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Folio essais, Galimard, France, p. 127.

7 UN AUTRE JEU

Après avoir parcouru cet appel de la zad, cet enchevêtrement de l'action et du projet, il nous faut maintenant envisager le phénomène plus profondément. Pour ce faire, je propose de mobiliser le concept de jeu. Concept extrêmement simple, et pourtant si crucial, que la zad d'Arlon nous donne à voir. J'avais précédemment songé à appeler cette partie « la zad comme nouvelle situation » ou « situation spéciale » ou encore « situation contraignante ». Ces idées étaient certainement justes, mais il manquait un élément présent dans le jeu, autant que dans la zad d'Arlon : l'expérience.

Dans un jeu, nous pouvons gagner, mais nous pouvons également perdre. Il n'y a pas de grande certitude, « c'est le jeu ». L'expérience c'est tout l'enjeu, c'est-à-dire, comme le sous-entend le préfixe « en » : ce qui est au sein du jeu, mais ce qui vient/sort du jeu. Autrement dit, une expérience du dedans du jeu, capable de dispenser des effets au-dehors de cet espace.

Ces effets peuvent être dispensés sur le monde, comme sur ses joueurs. Car le jeu ne peut fonctionner sans des « je ». Il faut des acteurs, des personnages, des incarnations, capables d'amorcer le jeu. Jeu et je sont indissociables de l'expérience humaine. C'est cette synergie qui permet de dispenser des effets « sains ».¹

Le jeu est cet espace dans lequel l'impossible devient partiellement possible, l'irréel potentiellement réel, l'idée devient matérialité. Il existe une sorte de matérialisation de l'imaginaire à partir de cet espace spécial. Le monde devient tangible, à portée de main. On peut travailler dessus, comme il peut y avoir un travail de-soi sur-soi.

Dans le jeu, on n'est pas toujours sûr de gagner ou de perdre et ces deux dimensions n'existent pas systématiquement. Il peut y avoir une part d'aléatoire ou bien d'inconnu. Nous avons déjà évoqué la façon dont le hasard apparaît dans le récit des zadistes, mais à ceci devra s'ajouter la dureté. Le jeu sera créatif, mais le jeu sera coûteux en adaptations, il demandera une manière spécifique d'interagir avec l'environnement. À cet égard, le jeu peut générer du plaisir. Et justement, le jeu est ludique, il y a une part d'excitation ou de plaisir à découvrir un nouveau jeu, à être dans le rôle de joueur. L'excitation de se retrouver dans l'inconnu, de découvrir de nouvelles choses, de devoir s'affronter soi-même, se dépasser, s'adapter à l'environnement, à l'espace du jeu. Investir un espace « vierge² » est difficile mais est une composante de ce nouveau jeu social.

Car, oui, il existe des règles (*[...] oui tu as des obligations. Mais ces obligations, c'est nous qui les choisissons. (M)*), et ceci n'empêche pas l'activité créatrice. Nous l'avons vu précédemment, le jeu social ne permettait pas ou plus la créativité (ou le sentiment d'avoir un soi agissant et

¹ Si l'on demeure spectateur d'un jeu, les effets se situeront davantage du côté du divertissement que de la découverte ou du changement subjectif.

² Je mets des guillemets car la zad était une ancienne sablière, mais c'est toutefois 31 hectares de forêts avec lesquels les zadistes doivent composer.

capable de produire des effets dans le jeu social), ce passage vers un autre jeu va permettre de mettre au travail la créativité, de remettre du circuit.

Il y a des jeux réglés plus ou moins explicitement, implicitement et d'autres complètement réglés d'avance. D'autres pas. On sait que l'on va devoir éliminer la reine pour gagner une partie d'échec et qu'une fois éliminée, l'espace, l'instance du jeu se refermera sur elle-même. Le jeu est fini. Nous savons aussi que nous jouons aux échecs avec des pièces spécifiques, et que nous ne pouvons espérer utiliser des cartes pour jouer aux échecs. Il existe une logique du jeu.

La zad n'est pas à ce point réglée. Pour illustrer ceci, revenons aux deux mots anglais pour le verbe jouer : game et play. Le game renvoie à un dispositif, à une technique, une architecture, une organisation. Quelque chose de réglé, d'organisé socialement. C'est l'aspect « objectif » ou « objectivant » : ce qui a une prétention à dispenser et réguler l'expérience.¹ Le play renvoie au subjectif, à l'invention, à la création à travers lesquels le sujet peut s'exprimer presque « purement ».

Mais comme tout n'est jamais totalement réglé, ou bien totalement illusionné (hors cas cliniques « spéciaux »), cette division/discrimination ne fonctionne pas vraiment (à part aux stades de développements précoces de l'enfant, quand il fait effectivement l'expérience de jouer/play). Être un être humain « normal » revient à alterner entre ces deux pôles, à constamment négocier entre les deux.² Sans toutefois privilégier l'un plutôt que l'autre, au risque d'en subir les lourdes conséquences.

La zad est-elle un play ou un game ? La question est compliquée. Disons à ce stade, qu'il existe une activité créatrice, quelque chose de l'ordre du phénomène transitionnel. Le jeu est ici d'abord play, mais dont les formes tendent à former un game. Il y a une activité créatrice « vierge », mais dans cette activité existera des règles, un monde que les individus auront créé.³ Les règles seront créées et feront partie du jeu. Dès lors que l'espace devient partagé, lié entre plusieurs personnes, les règles apparaissent⁴ (souvenons-nous de l'apprentissage foucaldien et debuystien⁵ : on ne peut pas penser des êtres humains, sans penser des relations de pouvoir et des vérités, ceci vaut aussi

¹ Repensons au travail de Michel Foucault sur l'histoire de la folie dans laquelle il discerne un pôle objectif et un pôle subjectif. L'objectif renvoyait aux cadres de l'expérience que l'on dispensait aux fous, tandis que le subjectif renvoyait à l'expérience, au vécu des fous dans ce cadre. Voir : Foucault Michel, 1966, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon.

² À cet égard, la métaphore du jeu-vidéo est parfaite, probablement une des métaphores les plus fonctionnelles de l'aire intermédiaire. Il existe une négociation constante entre le game et le play.

³ Jusqu'ici, dans notre analyse, nous avons plutôt constaté que ce qu'est le game renvoie au jeu social dans lequel les zadistes ne se retrouvent pas. Ici, **le play est la solution, l'adaptation au game**. Mais la zad n'apparaît pas comme un play qui aurait duré un an et demi.

⁴ Un peu comme l'enfant peut jouer à papa et maman avec quelqu'un : au bout d'un moment, la rencontre génère des règles (papa ne fait ceci ou cela), une sorte de logique humaine.

⁵ Et même de Watzlavick au sujet du caractère symétrique ou complémentaire de toute communication entre humains.

quand on veut recréer un jeu social). La zad n'est donc pas réglée d'avance comme les échecs, les jeux de société ou certains jeux vidéo. Les buts ne sont pas d'une clarté sans faille. Il y a une sorte de circularité très tendue entre le play et le game, un jeu partagé, intersubjectif qui permet à la fois sauvegarde et développement. C'est par la voie du jeu que le sujet pourra (re)devenir acteur social. Ce sont ces expériences que les sujets rendent-compte en entretien, à travers le langage.¹

Au sujet de l'activité de jouer, Winnicott nous dit une chose qui intuitionne cette partie de l'analyse :

« C'est en jouant, et seulement en jouant, que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité toute entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi. »²

Nous verrons s'il s'agit « seulement » d'une découverte du soi, ou si ce retour au jeu permet d'autres choses. Je propose de développer ici cette question de la forme et du contenu de la zad. Cette tension d'un jeu différent, tension de l'adaptation, de la déconstruction et reconstruction subjectives et intersubjectives que semble montrer la zad.

7.1 UN NOUVEAU TERRAIN

7.1.1 D'abord le poids d'un nouveau monde

Nous avons évoqué dans le chapitre précédent le caractère incertain et mystérieux de l'action dans son rapport à la réalité. Il y a ici un choix à l'abord assez simple : aller occuper l'espace de la sablière, se faire l'acteur de la zad. Faire de soi-même un outil, une arme, un moyen d'atteindre l'objectif de la protection de la zone et la sauvegarde de sa faune et flore.

Mais ce choix est en réalité extrême, c'est le choix de la tension, de la contrainte. Bien-sûr, cette contrainte, nous la devinons quand on se situe dans un travail criminologique qui s'intéresse aux problèmes (problèmes pour lesquels le système pénal se sent légitime de fournir une administration ou bien à l'inverse, de ne pas les considérer), est celle du système pénal ou plus simplement la loi. Mais cet aspect légal est en réalité très secondaire, la tension dont je parle est ailleurs. Et même à plusieurs endroits. Ce saut dans l'espace, cette volonté de voir quelque chose que l'on ne voit pas encore, mais que l'on espère voir grâce à cet espace, va générer une série d'effets, une série de tensions plus ou moins inattendues auxquels on n'échappera pas, et avec

¹ je fais référence ici à la perspective de Wittgenstein au sujet des jeux de langage. Le langage n'est pas un système de signe universel, mais plutôt un système complexe de mots dont chacun possède une signification particulière, liée à un certain usage. L'usage ne découle pas de la signification, la signification, c'est l'usage. Il y a donc quelque chose de l'ordre de la récupération de l'expérience à travers l'espace de l'entretien que je leur « propose », et à travers le langage. Voir Glock, Hans-Johan, 2003, « jeu de langage », *Dictionnaire Wittgenstein*, Paris, Gallimard

² Winnicott, Donald Woods, 2020 (1975), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, op.cit. p.110.

lesquels il va falloir composer. Ce revers de l'action me semble parfaitement retranscrit par Ricoeur :

« La logique de l'action prend du temps et elle requiert de nous le choix entre des buts incompatibles et la reconnaissance du fait que, quels que soient les moyens choisis, ils entraînent avec eux des maux inattendus et, sans aucun doute, non désirés. »¹

D'emblée, la demande adressée au sujet est phénoménale : si il veut participer à cette expérience de la zad et jouir de ses effets, il va devoir s'adapter, faire face, créer-identifier et accepter son rôle implicite, être acteur. Le sujet va devoir trouver en lui une sorte de force, une sensibilité exacerbée au monde, au soi/je et aux autres. C'est la logique de la labilité de l'action et de l'effectivité temporelle du processus. Petit à petit, quelque chose change (et devra changer) en vous.

Si nous parlons de tension, au-delà de la tension de la loi que nous avons évoqué, il y a effectivement incontestablement ce choix de l'espace de la forêt :

« C'est hyper radical d'aller vivre dans les bois. Passer d'une maison aux bois [...] C'est totalement à l'encontre de ce qu'on connaît. [...] Il faut savoir qu'on était dans une sablière, il fait très humide et très froid. L'hiver c'est horrible. On était à côté d'une autoroute donc on entendait tout le temps la route... C'est pas la forêt rêvée. » (J)

Habiter une forêt de 31 hectares n'est pas habiter une maison, un appartement, un kot. En somme, un habitat « tout fait ». Ici, il faut encaisser, composer avec la dureté de l'espace pour pouvoir se sentir habiter la forêt.

Quand j'écris et lis les mots habiter et forêt, comme moi, vous devriez sentir une étrangeté. Il y a à la fois quelque chose d'incongru et de familier à jumeler ainsi les deux mots.

Incongru, ou impensable car il y a là une logique hors-norme, hors du sens commun. Une logique ou une fiction au-delà de la norme sociale (plutôt du côté statistique), celle de l'évidence : comme être humain, il faut habiter d'une certaine manière, c'est-à-dire habiter en société, selon un certain agencement, une certaine géographie. C'est un aspect du contrat social, un prétexte à la réunion : nous nous réunissons tous plus ou moins d'une manière similaire pour pouvoir dire que nous sommes des êtres humains. Pouvoir dire qu'il y a un nous.

Et à cet égard, effectivement, « forêt » et « habiter » tendent à vectoriser la défense. Une intuition ou un sentiment vous dit que ce n'est pas quelque chose qui se fait.

¹ Ricoeur, Paul, 1997, *L'idéologie et l'utopie*, op.cit., p. 390.

Nous pouvons bien évidemment imaginer des cas où les sujets traversent cet espace (et ils le faisaient effectivement à Arlon) de la forêt (camping, marche, randonnée, trail, etc.), mais l'habiter — soit, une pratique foncièrement humaine — semble impensable. Ou bien, si l'on habite, il demeure quelque chose de bizarre ou d'anormal. C'est la figure du marginal, de l'ermite spirituel ou incompris, comme avait pu le faire Thoreau en son temps en s'installant aux bords du lac de Walden et en y construisant une cabane.¹ C'est habiter ou rejouer un jeu, là où la société ne prévoit pas qu'il puisse y avoir l'un ou l'autre.

Familier, ensuite, car un être humain ne peut vivre sans habiter, sans connaître la protection. Un être humain doit avoir un toit sur la tête.² Il doit faire l'expérience de construire ou investir le territoire de telle façon à survivre bien sûr, mais aussi à sentir sa subjectivité dans l'espace. On se sent chez soi quand on sait que l'on est chez soi (*home sweet home*), et on ne se sent pas chez soi quand on arrive pas à créer ou sentir ce chez soi ailleurs.

« [...] quand tu rentres dans les cabanes, tu sens vraiment que tu es chez quelqu'un. Genre y'a des photos, y'a des graff, Ça vit. [...] tu sens que c'est vraiment un lieu de vie quoi. C'est habité quoi. Y'a même des cabanes où y'avait des poils, où on faisait du feu. » (J)

Habiter et forêt peuvent donc se rencontrer, même si nous avons tendance à oublier que la chose est possible et fût réalisée précédemment dans l'histoire humaine. Et en réponse à cette familière étrangeté que j'évoque, les zadistes lèvent le pied et formulent le premier pas, le pas de la construction, le pas de l'adaptation. Il y a déjà ici un rappel de l'animalité de l'Homme : se débrouiller avec l'environnement particulier qui gravite autour de nous, ce qu'il en coûte de vouloir vivre, à ceci près que — et j'insiste encore — l'environnement est ici choisi.³ Il ne tombe pas totalement du ciel comme la pluie inattendue avec laquelle on doit se débrouiller, alors que l'on pensait que le temps était radieux. C'est le choix de se mettre dans une situation plus ou moins embarrassante.

¹ C'est, quelque part, la figure « démissionnaire » : quitter la société pour vivre en-dehors d'elle. Ce n'est pas le cas avec la zad d'Arlon.

² Un être humain qui ne partagerait pas cette sorte d'évidence du vivant serait relativement rabroué par ses pairs. Pensons aux sans-abri par exemple. L'expression du problème qu'ils posent au groupe social est inscrit dans le nom que ce groupe leur donne. Les sans-abri sont, en apparence, ceux qui n'habitent pas, ceux qui ne territorialisent pas au regard du social. C'est possiblement « bête », mais si ils avaient un abri, il n'y aurait pas à se questionner sur leurs places dans l'espace social. Aussi certainement parce qu'ils seraient moins visibles. Les êtres humains construisent des abris ou des habitations, mais n'habitent pas tous ensemble.

³ Comme dit précédemment, il y a une part de hasard. Certains se sont retrouvés dessus alors que ce n'était pas spécialement prévu, mais ils savaient qu'ils allaient se retrouver sur une forêt, un lieu « pur ». Et même si certains ont pu être des purs passagers de cette zad, les personnes rencontrées font parties de celles qui ont vécu cette expérience relativement intensément.

Il y a donc bel et bien un retour à la nature flagrant engendrant avec lui des frais ou effets inévitables (devoir dormir dans des cabanes ou des tentes dans une forêt, dormir justement en terrain humide ou froid, en particulier en hiver, etc.), mais c'est à partir de ce premier pas, de cette entrée en jeu, de cette volonté de négocier avec le terrain que les choses vont pouvoir se créer. Il n'y a pas de jeu sans un certain terrain de jeu. Il y a un « habiter » et un « habitat » à créer.

Et ces deux morceaux spatiaux ne sont pas hermétiques aux autres espaces :

*« Une zad ne peut pas fonctionner sans le monde extérieur. On a besoin de manger, on a besoin de boire. Donc concrètement pour boire, il y a un fermier qui nous donnait de l'eau. Pour manger, on allait chercher les invendus du magasin un peu plus bas. On allait dans leurs bennes et on prenait tout. [...] Il faut **trouver des alternatives** à tout. En fait ça demande à réfléchir en restant dans notre bulle mais en acceptant l'aide de l'extérieur. » (J)*

C'est là une grande ambiguïté de la zad : devoir habiter l'espace sans le fermer au monde, mais l'habiter en sachant fort bien qu'à côté, il y a d'autres espaces habités. C'est un jeu qui n'est pas hermétique au monde, aux autres réalités.

7.1.2 Un terrain de jeu réglé ?

Et bien sûr, pour donner vie à « l'habiter » et à l'habitat, il faut de l'action. Une action qui se poursuit au-delà de ce premier pas amorcé. Mais cette forêt n'est pas investie par une personne. Il y a des personnes, il y a un groupe, une communauté humaine. Les actions sont collectives, comme elles sont individuelles.

J'ai mentionné en début de chapitre le fait que la zad montrait un certain aller-retour entre le play et le game, et qu'il existait donc des règles, bien que le jeu n'était pas réglé d'avance. Sur la zad d'Arlon, ces règles existent. Le jeu contient des règles ou plutôt, la création de règles semble faire partie du jeu. Et sous ce rapport, il y a effectivement un ordonnancement du vrai et du faux de manière relativement visible ou en tout cas explicite :

*« On dit qu'on fonctionne pas avec des règles, mais il en faut quand même en fait pour faire fonctionner. En fait, tout fonctionne par assemblée. Et du coup tout est **organisé, réfléchi ensemble**. heu... Evidemment, parfois t'es pas d'accord mais c'est plus un consensus commun pour une organisation qui tend à ce que tout le monde soit le mieux possible. Donc voilà, c'est vraiment une réflexion collective. [...] y'a des règles, mais c'est pas des chartes que tout le monde signe et tout. En fait c'est des règles qui sont **logiques dans nos milieux**. » (J)*

« Je pense qu'en tant que tel, il y a pas tellement de trucs écrits à ne pas faire. Mais par contre, un mec qui va commencer à faire n'importe quoi avec une nana, ou une nana qui

vient dire à d'autres qu'il s'est passé des trucs bizarres, ça oui. En fait c'est pas dit, mais il va y avoir des soucis et des répercussions. » (C)

Il y a là une véritable organisation au sein de la zad et tout le monde peut participer à cette organisation à l'apparence explicite. Il y a une sorte d'impératif de collectivité, des règles qui ne souhaitent pas trop être des règles. Ces règles sont certainement les plus ostensibles (en comparaison à d'autres non-écrites comme le disait Charlotte), même si le mot « règle » semble poser problème. Les règles les plus construites ou objectivées sont d'ailleurs celles de l'espace, celles du « que/comment faisons-nous et que/comment construisons nous ici ? »¹ :

*« On a beaucoup **réfléchi** parce qu'en fait on allait pas occuper ce lieu et tout péter genre marcher sur toutes les fleurs et tout. Dans un premier temps, l'espace a été réfléchi en fonction du nombre de personnes. C'est souvent comme ça dans les zad, tu as un... Ce qu'on appelle "l'abrico", donc en fait l'abri-commun et c'est là que tu cuisines, que tu manges, y'a un feu, etc. Donc ça c'est souvent ce qui est construit en premier. Et tout autour de ça, il y a les tentes qui se mettent. » (J)*

Nous voyons déjà ici comment l'« habiter » doit incarner le collectif et ses idées. Réflexion et action doivent se rencontrer à travers cette action d'habiter. Si les personnes sont là pour, entre autres, défendre le lieu, il ne s'agit pas de le protéger au prix de ce qu'eux-mêmes condamnent en partie, c'est-à-dire la destruction pour obtenir la construction de quelque chose d'autre. Il y a une sorte d'impératif de parcimonie dans la façon d'investir le lieu pour que celui-ci puisse devenir un territoire, pour qu'il porte en lui une certaine subjectivité, mais sans que cette démarche porte avec elle l'effacement des spécificités du lieu (ici, en la richesse de la faune et flore en particulier).

« [...] Du coup, il y a trois lieux qui ont été investi. Et en fait, tu mets pas ta tente n'importe où. Tu mets ta tente à côté des cabanes, dans des endroits qui ont déjà été abimé par d'autres tentes. Donc c'est des endroits qui sont sélectionnés. Tu marches pas n'importe où. Tu marches sur des sentiers qui sont « pré-dessinés » (J)

L'aménagement de l'espace se dessine ici plus clairement. L'espace de la zad tend à se subdiviser selon un certain ordre et cette subdivision doit toujours respecter l'organisation générale. La ligne directrice étant toujours celle du respect du lieu. La subdivision s'établit en termes pratiques (pouvoir vivre dans un lieu et circuler sur la zad sans la détériorer sur le long terme) mais elle s'établit en particulier en termes de règles de la bienséance. Chaque lieu soutient une certaine logique des interactions :

¹ Alors que les règles concernant les relations, les interactions entre personnes, les activités à mener sur place sont plus discrètes. Nous le verrons plus loin.

[...] Les **trois zones** dont je te parlais, donc le nord, la chaussette et celle dont j'ai oublié le nom. C'est parce que par zone, **tu as des règles**. La partie nord, c'était une partie où tu pouvais faire de la fête donc t'allais pas dormir au nord si à 23h tu avais besoin de silence pour dormir quoi. Puis, il y avait la partie de la chaussette¹, où là c'est silence. Pas de consommation de drogue ou d'alcool. Si tu voulais boire ta bière, tu allais dans le nord avec tes potes. Tu allais autre part. Et puis il y avait une troisième partie où là, je crois pas qu'il y avait des règles, c'était plus détente, il y avait moins de cabanes. » (J)

Deux grands éléments dessinent ici le terrain de jeu. Il y a d'abord des comportements que l'on peut ou que l'on doit adopter sur une zone et pas sur d'autres. La fête ne se fait pas partout. Il y a un lieu pour la fête. Dans une certaine mesure, chacun doit ajuster son comportement selon l'endroit où il se trouve. À côté de ces comportements à adopter, il y a le choix du choix pour le sujet zadiste. Chacun peut s'installer (utiliser une tente ou une cabane) ou construire une cabane dans un lieu où il se retrouvera subjectivement. S'installer dans une des trois zones² sous-entend porter la logique « objective » de ce lieu ou en tout cas, ne pas y être opposé ou hermétique (s'installer dans la partie nord revient à dire « la fête ne me dérange pas »).

Tout ceci est déjà intéressant dans cette volonté d'objectiver les choses, de construire le territoire. Nous voyons comment le territoire porte déjà une certaine moralité humaine, bien qu'il s'agisse d'une pure forêt et non pas une école ou une prison.

7.2 LA RENCONTRE D'UN AUTRE SENS COMMUN, DIFFÉRENT DU SENS COMMUN

Et s'il existe des règles, disons « objectives » ou objectivées, il existe autre chose. Quelque chose de plus subtil, de plus puissant aussi parfois. C'est là une grande interpellation dans mes entretiens. Une interpellation clairement davantage du côté de l'implicite, du côté du « sentir » et même parfois de l'indicible. Car la rencontre d'êtres humains créent des règles, des relations de pouvoir, mais aussi et peut-être surtout, un sens commun. Le sens commun a ceci de dramatiquement cruel : par son évidence il n'est pas questionné mais par sa force il dispense un dedans-dehors, il se verse et circule sans peine dans l'espace alors qu'on oublie son existence. Il est comme déjà là. C'est le fameux « *C'est comme ça* », fléau et curiosité phénoménologiques.³ C'est lorsque l'on en sort que l'on tend à comprendre son existence, ou bien lorsqu'on le rencontre

¹ « Chaussette, comme une chaussette. C'est parce que tu pouvais pas rentrer avec tes chaussures dans la cabane, comme ça tout était propre et tout tu vois. » (J)

² La troisième zone semble illustrer cette plasticité de l'espace. Elle ne semble pas avoir de nom. Elle ne répond pas à une logique fixe. Elle incarne la règle dans la non-règle.

³ Par exemple, dans l'entretien avec Julie, le mot logique est très souvent employé pour rendre compte de ce sens commun.

et qu'on est victime de sa découverte. Dans son apparente banalité, il est à la fois action et signification. Il est convenu qu'un professeur s'installe au bout d'un auditoire pour être vu par le plus grand nombre et que, ce plus grand nombre, se mette à écouter le professeur une fois le cours lancé. Il est impensable que certaines des étudiants s'installent sur la scène de l'auditoire aux côtés du professeur pour l'écouter ou, pire encore, que le professeur donne cours, non-pas sur scène, mais au milieu des rangées. Il y aurait là une fameuse attaque du sens commun lié à cette situation spécifique.

Et c'est en ça que le sens commun est commun et, à bien des égards, sûrement nécessaire. Il accompagne les pas des hommes et engendre un écho tout autour d'eux. Il fédère, il rassemble, il traverse quiconque dans une certaine mesure. L'homme de science ou l'homme de rue. Un monde dans lequel le sens ne serait jamais que disparate parmi les humains serait certainement un monde divisé, un monde en morceaux. Le sens commun est le terreau fertile de l'intersubjectivité.

La zad est traversée par ce mystère du sens commun. Mystère pourquoi ? Car cette zone est en apparence vierge et semble contester des éléments sociaux, mais elle-même refait face à ces impératifs de la vie sociale : s'aligner sur une certaine signification de la situation, à travers des règles explicites et implicites, des valeurs, et une vision de ce que doit être une façon d'agir dans cette nouvelle situation. Comme nous l'avons vu jusqu'ici avec Debuyst, le sujet connaît un pôle agissant et un pôle interprétant. Et lorsqu'il interprète et agit avec d'autres — même dans un nouveau jeu qui tend à prendre son indépendance de l'ancien— ces autres connaissent ce même type de dynamique, et sont capables de se répondre ainsi mutuellement activement. Ceci me semble formidablement bien retranscrit par Roussillon :

« L'autre, celui sur qui s'exerce l'action, est aussi un autre sujet, il ne saurait être le réceptacle passif de ce qui s'externalise en lui. »¹

Il n'y a pas une pure rencontre d'un sujet à un autre, dans laquelle l'un serait acteur et l'autre une marionnette qui suivrait le scénario plus ou moins écrit à l'avance par le premier (l'idée d'un fantasme).² La rencontre (la condition du possible pour un travail subjectif et intersubjectif) de sujets crée certains résultats inattendus, il existe une sorte de métabolisme intersubjectif à travers l'investissement de l'autre. Et ce métabolisme, ce jeu du laboratoire humain, crée des résultats/effets également intersubjectifs.

Les zadistes sont confrontés à ce « problème du résultat » qui fait maintenant partie du jeu et avec lequel il faudra composer. Comme résultat, il y a, entre autres, l'émergence d'un sens commun, sorte de derme du groupe auquel on n'échappe pas. Je dis qu'on n'y échappe pas car il me semble

¹ Roussillon René, 2008, *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, Puf, 2008, p.33.

² Ceci reviendrait à perdre la subtilité d'un jeu dans lequel sont pris des je, il n'y aurait plus matière à parler d'acteur social.

que c'est véritablement à travers lui que le sujet peut s'estimer et surtout se sentir être acteur de la zad. Il y a un véritable impératif au sujet du sens commun, à acquérir (même si ce sens commun va l'encontre de ce qui a été appris socialement) pour être un véritable joueur sur la scène intersubjective et même au-delà. Car cette dynamique intersubjective engendrera avec elle d'autres effets sur les autres et sur le sujet lui-même. Un peu comme avec ces pendules bizarres, desquelles pendent des boules fixes qui connaissent un certain dynamisme une fois qu'une boule se lance. Il faut à la fois pouvoir supporter et engendrer ce mécanisme. C'est la dure intrication entre création et adaptation.

7.2.1 Un autre prénom, un autre personnage ?

Prenons un premier exemple au potentiel illustratif, à la fois au niveau de ce fameux sens commun, mais également sur cet **aspect perméable du jeu** que je mentionnais plus haut. **Un jeu dans lequel la réalité est toujours présente.** Il s'agit certainement d'un problème auquel sont confrontés en premier lieu les personnes débarquant sur une zad: celui des prénoms ou, pour être plus juste, de la façon dont les sujets s'appellent.

« Le premier pas que j'ai fait dans la forêt, quand je devais tout traverser avec mon gros sac de rando et que X m'a demandé quel blaze¹ je voulais prendre, j'étais pas préparée quoi. Je me suis dit "houla non, j'ai pas prévu ça, et puis si ils m'appellent autrement je vais pas me reconnaître". [...] Et comme mon pote avait déjà eu des ennuis avec la justice, ma grande inquiétude c'était de pas l'appeler par son prénom... Donc je l'appelais pas sinon ça allait ruiner toute une stratégie » (C)

Nous avons là un élément extrêmement intéressant et important, un nouveau rappel de l'évidence sociale à travers ce sens commun différent : les êtres humains se nomment (en tout cas dans nos sociétés modernes/post-modernes) et vous vous retrouvez ici à réaliser que vous êtes un sujet nommé, et que vous devez vous nommer différemment alors que, depuis le départ, on vous apprend à dire votre prénom et à le déposer sur la scène interactionnelle, en guise de prélude à toute expérience sociale. Il est impensable de ne pas donner son prénom quand on entre en relation avec quelqu'un. Il est possible de mentir sur son prénom ou son nom, si cela s'apprend, vous vous ferez sévèrement rabrouer par le groupe social.

La zad rappelle déjà comment le fait de nommer est la condition du jeu social ordinaire, usuel. Le prénom est probablement une création dichotomique étrange de l'homme, à la fois l'interface impersonnelle et personnelle de la communication.² D'un côté, n'importe qui peut vous appeler

¹ Le mot blaze signifie prénom, nom ou sobriquet. C'est une appellation choisie que quelqu'un se donne pour incarner un rôle. C'est par exemple le cas des taggeurs ou des rappeurs.

² À ce niveau, les japonais (et certainement d'autres) sont probablement plus précis que les occidentaux. Dans les relations sociales, ils emploient une série de suffixes qui donnent des indications sur le type de relation à travers laquelle le prénom ou le nom sont employés. Par exemple, si j'emploie le préfixe

par votre prénom, c'est vous un peu n'importe comment. Difficile en apparence d'y retrouver son « soi ». Personne ne vous appelle vraiment et vous ne vous sentez appelé qu'artificiellement ou pas du tout (à supposer que l'on prononce votre prénom correctement, pensons aux prénoms d'origine étrangère). Je peux passer un cycle entier d'étude dans une faculté ou une autre sans avoir jamais réellement, véritablement discuter avec un professeur et me retrouver à le voir m'appeler au moment de passer son examen oral. À côté de ça, il existe des personnes qui connaissent mon prénom et avec lesquelles je me sens lié lorsqu'ils font usages de ce prénom.

Il y a là quelque chose de dissonant, de faux ou d'artificiel que vient pointer du doigt la zad. Le sens commun utilise cette logique du social, appliquée à elle-même à travers ses sujets, mais d'une manière différente.

Ici, ce choix du prénom répond à deux grandes logiques. Il y a bien-sûr l'aspect stratégique. Ne pas employer le véritable prénom/nom c'est garantir une certaine sécurité. C'est s'assurer que si des policiers s'infiltreraient dans la zone, car la zone n'est pas imperméable, ils n'auront qu'à vous demander vos noms et prénoms pour vous identifier.¹ Ceci fonctionne aussi à l'inverse, si un zadiste se retrouve à devoir donner des informations au sujet des autres, il ne pourra donner que des éléments « fictifs ».² Il existe des traits panoptiques au sujet de cet usage du sobriquet et, plus globalement, une culture de la sécurité sur la zad (notamment aussi à travers le « voir ») :

*« Tu t'appelles pas par ton prénom. Si tu viens pour t'investir [...], tu ne donnes pas ces infos. [...] avec des gens c'est devenu des amis, ça fait genre un an qu'on se côtoie. J'ai appris leurs prénoms 7 mois après tu vois. Donc il y a vraiment **une culture de la sécurité importante**. » (J)*

Nous voyons ici la seconde logique intéressante du prénom : changer de prénom n'est pas un frein à la connaissance de l'autre, c'est même une opportunité. À la différence de la vie sociale où l'on peut vous appeler de manière impersonnelle, ici, si quelqu'un vous appelle, c'est qu'il vous connaît. Mais il y a aussi le choix du soi, le choix de pouvoir répondre à un prénom qu'on a choisi.³

« senpai » à la suite d'un prénom, je sais que je m'adresse à un supérieur dans la hiérarchie dans laquelle nous sommes acteurs ou membres. Même si cette hiérarchie est plus implicite et se situe du côté du savoir. On pourrait imaginer un assistant à l'université qui s'adresserait à son promoteur/directeur de thèse à l'aide du « senpai ». Il y a quelque chose de plus précis grâce à ces préfixes et, en même temps, de plus divisant puisque toutes les relations sociales peuvent fonctionner à travers ce langage ordinaire.

¹ « [...] si tu t'appelles, j'sais pas, Bulbizarre ou Pikachu tu vois, ça te protège un peu. » (M)

² « C'est par prudence par rapport à a des gens qui parfois ne sont pas prudents tu vois et qui peuvent lâcher des infos devant des micros. »

³ Un peu ce que l'on a connu à l'arrivée des forums (et plus tard des jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs) sur internet, sauf qu'ici il y a une dimension physique ou « face to face ». Et cet exemple des prénoms est un parmi d'autres avec lesquels il faut composer également.

Il y a déjà ici une logique de la connaissance « vraie » de l'autre, à travers le sobriquet que l'on choisit, et le fait de ne pas savoir le « vrai » prénom de l'autre. À travers la contrainte de devoir employer un autre prénom apparaît le choix du choix et la responsabilisation. Dans une certaine mesure, les zadistes sont libres d'être quelqu'un d'autre ou plutôt, de ne pas avoir le poids de l'histoire sociale au crépuscule de toute nouvelle relation, comme si les dés étaient déjà jetés sans avoir vu qui les avaient jetés. Il ne s'agit pas d'un retour à un état vierge. Disons plutôt qu'ils ne se retrouvent pas figés dans des rôles précédents auxquels se relient leurs prénoms. Ce qui a fait d'eux des sujets sociaux ne vient pas ternir la potentialité de l'expérience de la zad.

Une prémisse basique ou banale (choisir son prénom) qui, si elle génère de la tension sous son aspect stratégique, est également un terreau fertile pour rencontrer, connaître l'autre. Ceci montre aussi comment la logique sociale est une voie choisie, construite par laquelle les sujets entrent en relation et apprennent à se connaître et reconnaître. Mais ils ne sont pas obligés de passer par là pour construire des relations. Cette histoire des « anciens » prénoms n'est pas une référence obligatoire à laquelle on doit se soustraire pour connaître son prochain, même si cette logique semble être un « donné », un « naturel », une évidence.

Cet affrontement des logiques est une récurrence dans la zad, entre une certaine logique choisie ou apparue à travers l'espace et la logique sociale à travers laquelle chacun est devenu sujet social. Sur la zad, vous êtes donc **confronté à vous-même**. Votre nature sociale et votre étoffe subjective vous frappent déjà dès le premier pas déposé sur cet espace spécial.

7.2.2 « *C'est à toi de te saisir de ce que tu as envie de faire toi, et c'est vachement dur en vrai* » : la logique de l'activité et la logique des sens

Si ce sens commun « autre », sur lequel j'insiste, comprend la question sémantique (l'usage des sobriquets lié à la culture de la sécurité) et même celle de l'action, il comprend aussi, comme nous l'avions déjà évoqué avec Charlotte dans le précédent chapitre, la question littérale des sens à laquelle il faut s'attaquer. Le voir, le sentir deviennent des objets spéciaux. Il semble exister **un langage sensitif et perceptif** à acquérir pour pouvoir participer à la vie collective, une sorte de façon d'interpréter le monde, une façon d'y participer de manière congruente. Il s'agit de quelques exemples, au sujet des rapports de pouvoir entre les personnes et de la façon dont doit être actif un « membre »¹ du groupe. Et comme pour les prénoms/sobriquets, ce trait du sens commun, à apprendre, entrera justement en conflit avec le sens commun usuel ou macrosocial.

« Genre une zad, c'est quelque chose qui se vit. Y'a besoin d'aide, y'a besoin d'aller chercher de l'eau, y'a besoin de construction. Genre c'est pas le club med quoi. Donc

¹ Il est un peu difficile d'employer péremptoirement le mot membre dans le cadre d'une zad, car dans une certaine mesure, les personnes sur le lieu sont amenées à aller et venir. Ce ne sont pas toujours les mêmes, bien qu'il existe une sorte de noyau dur.

vraiment il faut travailler. Tout le monde sait faire quelque chose. Tu as beau n'avoir jamais travaillé de ta vie, tu peux quand même aller ramasser du bois, tu peux quand même aller chercher l'eau. Fin', y'a plein de trucs à faire. Et même, apprendre à faire d'autres quoi. Fin' franchement y'a toujours quelque chose à faire. Donc tu fais. » (J)

De manière flagrante, il existe une activité sur la zad. Nous avons déjà parlé d'habiter et d'habitat auxquels les sujets doivent tendre, tout en protégeant la zone. Et pour que le lieu soit un lieu de vie, il faut que les sujets participent, se montrent acteurs du lieu, même si cela n'est pas dit explicitement. Il y a là une logique à sentir ou à voir qui doit inclure la logique du faire, faire ce qui est possible à son échelle. Une dure logique, qui frappe et qui doit pourtant entrer dans le champs de la cognition et de l'incorporation par des voies oubliées :

« Moi ce qui m'a beaucoup perturbé quand je suis arrivée, tu arrives, tu te dis "à qui tu parles ? à qui tu te réfères ? Et qu'est-ce que tu veux savoir et qu'est-ce qu'il faut faire ?" Bha la réponse c'est ce que tu veux. Mais c'est tellement pas un truc qu'on t'habitue à faire dans le reste de la vie que ça peut être déroutant. Et ce qui m'a plus dérouté c'est que je me suis dit "ça te déroute toi Charlotte" alors que t'es quand même déjà un peu marginale dans ta façon d'être, j'ose pas imaginer des gens qui le sont pas du tout à quel point ils peuvent être déroutés. » (C)

Cette logique plus ou moins impérative de l'activité est doublement lourde et révèle déjà à quel point, dans les espaces sociaux habituels, les cadres de l'expérience ou de l'action sont déjà en partie réglés ou prescrits. Le fait d'envisager un « monde » de possibilité semble être facile, mais ça ne l'est qu'en apparence. Il y a un schème à réenvisager. D'une part, il faut se rendre utile dans l'espace par un moyen ou l'autre, dans un domaine ou l'autre, mais d'autre part, il faut (se) découvrir cette façon d'être utile et actif. La logique de l'action, incluse dans le sens commun avec lequel il faut négocier, porte aussi la condition de l'intégration au groupe :

[...] Je me disais "à quoi je peux servir vraiment ?" Même si y'a personne qui va te faire comprendre que tu sers à rien si tu ne fais rien du tout. Après peut-être que les gens vont moins te parler, que tu seras moins intégré, c'est la contrepartie du truc. Mais c'est pas pour autant qu'on va te pointer du doigt. [...] Tout peut être utile sur une zad. Même des gens qui vont pas être d'accord avec toi, même des gros débats, ... Mais limite y'a tellement tout d'utile, et le reste du temps dans nos vies, on nous force à faire des choses tellement précises... Fin' c'est des choses, des mécanismes qui sont ancrés chez nous, là d'un coup tu te dis tout est utile, je peux tout faire, mais donc au final, au début en tout cas, tu es face à un truc, tu te dis qu'il y a tellement de trucs que je sais pas quoi faire quoi. » (C)

« [...] [au sujet des rôles de chacun] *c'est assez **tacite**. Les gens qui connaissent rien **apprennent** au fur et à mesure. Après y'a pas un guide pour être le zadiste parfait. Comme je te disais, **tu donnes ce que tu sais donner à un certain moment**. [...] Et donc toujours tu pourras **trouver ta place** quelque part, et toujours tu seras **bon quelque part** quoi.» (J)*

Il y a bel et bien un apprentissage de soi et du rôle potentiel à adopter. Il faut se redécouvrir une utilité à travers le prisme de l'espace et de ses besoins. Et ces lignes directrices ne sont écrites nulle part. Sur aucune feuille, sur aucun parchemin. Là est la difficulté. La demande de l'espace est lourde. **La possibilité de prendre part au flux de l'expérience proposé par la zad dépend de la capacité du sujet à s'adapter et d'une certaine configuration des sens.** Tout repose sur les épaules du sujet et sur sa finesse sensitive, ses capacités à sentir, à voir ce qu'est la dynamique présente dans l'espace et à s'insérer dans ce torrent social. **Tout doit ainsi venir du sujet** auquel on (la logique de l'espace, celle de la confrontation à soi-même) attribue une responsabilité forte : il est capable et doit se montrer capable, au regard de lui-même comme au regard des autres. Il faut devenir acteur-joueur, sans que quiconque n'ait à prononcer ces mots.

« *À part si t'y connais bien dans un domaine précis et que tu as dit à quelqu'un "tiens on va faire un truc ensemble !", les gens vont pas te dire d'un coup "tiens, est-ce que tu pourrais m'aider ?" [...] C'est à toi de te saisir de ce que tu as vraiment envie de faire toi, et c'est vachement dur en vrai. Ça paraît bête. C'est facile à dire, mais c'est vachement dur en vrai.* » (C)

Nous nous retrouvons alors avec une franche résonnance de ce que certaines personnes avaient énoncé dans le chapitre précédent : si on ne voit pas le poids de l'action, et bien, la zad **propose de restaurer cette matérialité, à condition de s'adapter à ses contraintes et de jouer son jeu.** Un peu comme la tique perchée sur sa branche construit une sélection du monde (en étant sourde, aveugle et muette) selon un intérêt de survie et sait, grâce à cette sélection ou filtrage, qu'elle doit sauter lorsqu'elle sent le stimulus du sang chaud d'un être vivant en-dessous, le zadiste doit pouvoir sentir les éléments socio-spatiaux qui gravitent autour de lui et élaborer une réponse appropriée à ce que lui chuchotent ses sens.

Bien-sûr, la chose n'est pas aussi automatique qu'avec une tique, mais le codage a tout de même lieu, il est indispensable, inéluctable. Il faut (re)passer par l'animalité et donc les sens pour pouvoir s'adapter. Ceci fait partie du jeu et il faut en jouer la règle pour jouir d'autres effets « bénéfiques ».

Prenons encore quelques exemples pour « cadénasser » cette idée **d'un apprentissage utilitaire** et d'une reformulation des sens, tout autant utilitaire. Le cas des projets à mener sur la zad me semble montrer cette nouvelle économie du langage :

« Tant que j'avais pas **observé comment ça se passait**, je pouvais pas les premiers jours aller commencer à faire des trucs que j'aurais pu faire dans une autre vie.. Là tu vas pas aller interpellé quelqu'un... Si ça se trouve ce quelqu'un là il est là depuis 24 heures, tu en sais rien. » (C)

« [sur la façon d'être actif] *En fait c'est vraiment des initiatives personnelles donc... Par exemple, moi je vais dire ha bha j'ai envie de construire quelque chose genre j'sais pas moi, une toilette la bas, ha bha je vais demander à si il sait faire ça, un tel qui sait faire ça. Et on va s'organiser ensemble et ça va être notre projet à nous qu'on porte.. Mais y'a pas un grand tableau où tu notes « ok X construit une toilette avec un tel, un tel, un tel ». Non. C'est vraiment implicite. Et si on arrête les toilettes pendant 2 jours, bha c'est pas grave. Tu reprendras le projet plus tard. C'est pas organisé comme on organise dans notre société, mais ça aboutit quand même à quelque chose quoi. [...] Souvent tu pars sur un petit groupe et en fait tout le monde vient rajouter son grain de sel. C'est vraiment le collectif qui se met pour un projet quoi. » (J)*

Charlotte le disait plus haut, nous le retrouvons juste ici avec Julie : il faut se saisir soi-même, s'intuitionner soi-même et soi-même collectivement. Les projets naissent à travers les intuitions et les initiatives, quand les personnes se sentent appelées pour réaliser quelque chose dans l'espace.

Il n'y a pas un grand appel collectif capable de signifier à tout le monde qu'une poignée de personnes débute un projet, comme il n'y a pas en général un appel lancé à l'adresse de tout le monde pour trouver des personnes soucieuses de réaliser une construction ou l'autre. La dynamique s'établit à un niveau plus primitif. Un peu comme certaines tribus de fourmis dispensent des phéromones ici et là pour se situer mutuellement, il y a dans cet espace spécial quelque chose de l'ordre de la spirale engendrée par un ou quelques zadistes à laquelle viendra se rajouter d'autres zadistes, qui sentiront la dynamique et accentueront la spirale. Ceci fonctionne aussi pour les activités normales ou ordinaires :

« Y'a des soirs où y'a des gens qui font des concerts, y'a des soirs où y'a des « jam » littéraires. Donc oui, y'a des moments où les gens se retrouvent. Et **autour d'activités normales** au final. [...] Mais sinon c'est vrai que c'est beaucoup du bouche à oreille. Ou genre **tu vois** un gros groupe de monde. Puis après genre **si tu vois qu'il y a personne dans les cabanes**, tu te dis bien **qu'il se passe un truc** à l'abricommun quoi. » (J)

On voit encore ici toute la nécessité du voir et du sentir. Les modes de communications se font davantage du côté de l'implicite et moins du côté digital. Il y a là un mode de communication analogique subtil, qu'il faut pouvoir saisir et interpréter correctement pour amener une réponse adéquate. Mais ceci suppose, cette capacité à reprendre les sens et à agir mais aussi, entre les

lignes, une ouverture aux autres et même une affinité, une connexion intersubjective capable de faire tenir le tout ensemble. Autrement dit, **il n'y a pas d'adaptation au singulier pur**. Ceci n'est pas apparu dans mes entretiens, si les zadistes s'adaptent, il s'adaptent collectivement aux autres et à l'environnement. Par exemple, avec Charlotte, il est apparu dans l'entretien que la dureté de l'espace, en particulier du côté intersubjectif (ne pas être reconnu par les autres) lui avait fait songé à un départ de la zone, après une semaine. C'est à la suite d'une création de lien avec un autre zadiste qu'elle décida de rester. Il y a donc une adaptation, mais une adaptation qui doit connaître, à un moment ou un autre, une espèce de base portante intersubjective, une capacité à tenir, une fonction conteneur de l'espace qui doit trouver un soutien de la part des sujets (ce que les psychanalystes appellent le ou les cadres). L'espace seul ou les sujets seuls ne suffisent pas.

*« Donc **normalement** je suis pas quelqu'un qu'on doit prendre par la main du tout. Or la j'étais complètement déboussolée du "il me manque des repères", non pas des repères en "dur" avec de l'électricité, non. Mais je veux dire, personne n'allait te prendre par la main ou me dire "tu veux pas m'aider à faire telle activité ?" [...] et en fait le premier truc que j'ai fait c'était avec un gars avec qui on s'est retrouvé à faire un gâteau, quelque chose comme ça. C'est tout con mais ça m'a fait **énormément de bien**. Ça m'a fait un bien fou de me dire "ha tu fais quand même un truc et tu échanges" [...] parce que tu arrives sur un lieu collectif mais en fait tu te retrouves seul à te sentir inutile, avec aucun repères, et à te dire "j'ose même pas bouffer", "j'ose même pas aller me coucher" parce que je sais pas si j'ai le droit de prendre ce lit alors qu'en fait si tu dis "excuse moi je peux me coucher la-bas ?", les gens te regardent avec des yeux comme ça [elles écarquillaient les yeux] en mode "mais comment ça tu as le droit ?" »*

[...] Mais en fait on est dans une zone de droit personnel, droit de s'épanouir et de s'auto-gérer qui fait que c'est ahurissant de demander si j'ai le droit de prendre un paquet de pâtes. [...] Disons que c'est pas du tout les mêmes règles, qu'il y a pas de hiérarchie, qu'on te dit pas de faire ci ou ça, on te dit pas de te lever à telle heure, on te dit pas de trouver une activité, on te dit pas de trouver un boulot, on te dit pas de ramener de la thune.... Mais en même temps, à rien te dire, ça peut être très déboussolant pour quelqu'un qui n'est pas habitué quoi. » (C)

Si le nouveau sujet zadiste entre dans cet espace, mais ne fait que subir les tensions que nous avons déjà énoncées jusqu'ici en voyant que tout le monde s'en sort bien sauf lui, il y a fort à parier qu'il ressente une force de répulsion, qu'il ne se sente pas en résonance avec le lieu. Un peu comme quand vous entrez dans une pièce dans laquelle un groupe exerce une activité à laquelle vous êtes étranger, tout autant que vous êtes étranger du groupe. Vous aurez beau essayer de vous adapter, vous sentirez sur vous la pression du groupe et de son ambiance. Vous devrez

composer avec le malaise. Il faut parvenir à se réapproprier le sens, faire en sorte de retrouver un potentiel intersubjectif à partir de l'activité, cette activité soit-elle plus ou moins simple (approvisionner en eau, faire un gâteau) ou plus ou moins complexe (construire une cabane).

Il y a donc une adaptation jumelée à un terreau collectif, dans lequel une connaissance de l'autre (et de soi) doit s'activer pour que « la magie » prenne, pour que le flux de l'expérience se stabilise.

7.3 REPENSER LA CONNAISSANCE DE SOI ET LA CONNAISSANCE AUX AUTRES, SUR FOND DE CERTITUDES SOCIALES

Ainsi, est en jeu dans la zad, non seulement la dimension adaptative (recomposer avec les sens et situer, incorporer le sens commun), mais foncièrement la dimension subjective et intersubjective. Ceci sur fond de dramatique et assujettissements sociaux, puisque, comme nous l'avons vu et allons le voir plus profondément, cette question de l'histoire sociale de chacun est toujours présente, c'est même probablement elle qui permet ce travail de clair-obscur, de confrontation de soi à soi-même. De manière très complexe, tout ceci s'entremêle dans ce grand jeu socio-spatial de la zad. Il y a le soi, le soi social, le soi aux autres. Et la façon de faire vivre ces soi(s) est différente de ce qui est connu « naturellement » par les sujets. Il y a, encore une fois, une prise de conscience à adopter pour que l'expérience puisse porter du changement. Comme pour l'intuition et l'apprentissage du sens commun, c'est au sujet de se saisir-lui-même, de mettre à l'établi son histoire, son forgeage social. Les autres ne le feront pas pour lui, même si ils peuvent l'aider et fournir une base portante. La préoccupation est donc toujours sociale, toujours subjective à travers le jeu de la zad.

7.3.1 « Je repars à zéro. En fait pour les autres, je suis rien. » : la mise à l'établi du soi

Penchons-nous d'abord sur le soi ou le je¹, toujours en lien avec le nous. Comme nous le voyons jusqu'ici, la confrontation avec cette histoire et ce soi social doit avoir lieu pour pouvoir « activer » l'expérience de la zad. Ce soi doit être mis à l'établi pour être observé, analysé, décortiqué, travaillé et retravaillé. Mettre à l'établi sous-entend plusieurs choses : avoir un espace porteur pour effectuer un travail spécial qui demande un certain art d'agir ; un espace qui d'ailleurs remplit cette fonction du travail de quelque chose, un travail déjà effectué par le passé et qui est repli ; l'établi sous-entend aussi d'avoir des outils pour parvenir à travailler cette chose, il n'y a pas un travail du seul placement d'un élément sur l'établi ; ce déplacement doit se jumeler à une action.

Ainsi, il y a un travail et même une quête à poursuivre. Mais il y a toutefois un problème de taille. Bien-sûr, il y a cette différence de sens commun avec laquelle il faut négocier et parvenir à faire émerger une manière toute utile et intuitive d'être au monde et au groupe (ceci serait le premier

¹ Il va sans dire que cette façon de développer les choses est « scolaire ». J'insiste pour dire que tout ceci est lié, enchevêtré, ce qui rend probablement l'écriture plus complexe, au même titre que la pensée.

temps de l'adaptation), mais il y a aussi le fait que, très simplement, cette confrontation avec soi fait émerger le problème de la reconnaissance de soi-même. Nous pourrions aussi parler de problème de la conscience, savoir que l'on est quelqu'un en particulier et pas un autre.

Cette mise à l'établi génère incontestablement de la tension. De la tension de voir son soi/je être contester selon deux grands angles d'attaque : la forme et le contenu. Le contenu renvoie à la matérialité du soi, les éléments plastiques qui permettent de dire que je suis ce que je suis et pas un autre, tandis que la forme renvoie à la construction, aux règles, à l'assujettissement.

Il y a d'un côté cet héritage de la socialisation ou de l'assujettissement, mais aussi, une façon pour les sujets de se reconnaître dans ces « acquis », ces fonds de certitudes, ou « évidences » normatives. Il y a donc une sorte de soi subjectif et soi social qui se confondent à travers une identité narrative. Nous nous reconnaissons ainsi. Et il s'agira ici, non pas de se méconnaître ou « déconnaître », mais de connaître cette reconnaissance, de faire l'apprentissage de soi-même. Il existe une sorte de logique pré-réflexive à envisager dans cet espace spécial.

*« J'ai mes bandes de potes différentes, j'ai plein de milieux différents qui sont représentés dans mes amis. J'ai pas l'impression de devoir prouver qui je suis parce qu'on me connaît déjà, que je suis normalement la petite rigolote de service qui fait rire tout le monde mais qui a des idées et la tête sur les épaules. Et là en fait tu arrives dans un milieu où **personne te connaît et où il faut tout prouver**, où il faut montrer qu'en fait t'es débrouillarde mais pas seule dans son coin [...] » (C)*

Ce que nous dit Charlotte est déjà important et peut se résumer ainsi : quelle est la valeur de ce que je suis, de ce que je me sens être à l'heure actuelle ? Ici, est mis frontalement en branle l'identité, le sentiment d'être soi, dont nous parlions au-dessus. L'histoire qui participe à ce que je suis, les péripéties et les joies de la vie qui m'ont permis de m'accomplir comme sujet n'ont ici plus de valeur. Ce qui a de la valeur se trouve lié à une série d'espaces sociaux (« *plein de milieux différents* ») à travers lesquels on peut se faire connaître et reconnaître.

L'apprentissage de l'interactionnisme trouve ici une sorte de saccade. Habituellement, les êtres humains entrent en interactions et sortent changés de cette interaction, le contact plus ou moins proche ou distant génèrent des effets, et les sujets peuvent rendre compte de ces effets. Par exemple, je peux rendre compte d'un échange ou l'autre avec un professeur sur un sujet, et cette discussion, ou interaction, aura modifié l'appareil herméneutique que je suis. Et, dans un temps suivant, je pourrais rendre compte de cette interaction au regard de moi-même et dire que ceci me permet de dire cela. Il y aura quelque chose qui s'intégrera à l'histoire de mes expériences.

Dans le cas de Charlotte, la construction précédente de diverses amitiés avec des personnes de différents milieux a généré une sorte de capital de sens que peut mobiliser son pôle interprétant,

au service d'une sorte de logique impérative : celle du besoin de cohérence et d'authenticité du je. C'est cette logique du sens qui permet de guider l'interprétation du monde et d'amorcer certaines actions « réfléchies ». Cette connaissance plus ou moins explicite aux yeux du sujet est en quelque sorte acquise et on imagine pouvoir s'appuyer dessus dans les rapports futurs aux autres et l'image que l'on entretient de nous-mêmes. Un peu comme un C.V. construit une sorte de cohérence de l'histoire professionnelle et intellectuelle, nous avons une sorte de schéma ou tableau de nous-mêmes auquel on doit pouvoir se référer. C'est là, de manière simplifiée, ce que De Greeff appelait le « je veille »¹ ou dans une autre mesure, ce que Canguilhem envisage comme étant une norme², une sorte de norme de soi à laquelle on peut se référer dans l'espace-temps.

Ici, il y a comme un saut vers autre chose, une scène dans laquelle les expériences qui ont construit ce que je suis peinent à entrer dans l'espace de la zad, comme si elles restaient à l'entrée ou en suspens. C'est là la saccade interactionniste dont je parlais : le sujet zadiste doit sauter dans un nouvel espace d'interaction sans pouvoir rendre compte des interactions passées, qui ont pourtant participé le construire. Ces séries d'interactions qui ont construit le soi peinent à pouvoir être valorisées. L'image que Charlotte pense avoir aux yeux des autres (et qui portent l'assurance d'une identité) se trouve ici malmenée.

« Quand je te dis ma première claque, ça a plutôt été ça, de me dire “je repars à zéro, en fait pour les autres, je suis rien. » J'ai même pas de nom, j'ai pas de blaze. Pour les autres, j'ai pas de potes. Pour les autres, j'ai pas d'autre vie. Pour les autres, j'ai pas de passé. Et je suis juste là, moi tout de suite, y'a que ça qui importe. je suis rien. » (C)

Les mots sont forts et m'ont viscéralement interpellé. Je ne suis pas clinicien ou psy, mais j'ai rarement entendu des personnes employer le mot « rien » comme adjectif à leur propre sujet. C'est là une des forces incroyables et mystérieuses de la zad : la force du doute. Douter de soi, douter des autres, douter du monde. C'est encore plus flagrant ici avec la convocation des « traits » identitaires de tout un chacun : avoir un nom, avoir des amis, avoir une histoire (plus elle est spéciale ou marquante, plus elle forge, mieux c'est dans un certain régime social³), etc.

Mais pour qu'il y ait du doute — ou de la critique —, il faut un certain objet. Le doute ne fonctionne que s'il se rattache à quelque chose, et il fonctionne d'autant plus si il produit quelque

¹ De Greeff, Etienne, 1950, Criminogénèse. *Rapport des Actes du IIe Congrès international de criminologie*, Paris: Martel, Givors, pp. 267-306.

² « Un trait humain ne serait pas normal parce que fréquent, mais fréquent parce que normal, c'est-à-dire normatif dans un genre de vie donné. » Dans Canguilhem, Georges, 1966, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, p.102.

³ Par exemple, on peut tout à fait imaginer des personnes parler de leurs parcours scolaires pour légitimer la position qu'ils occupent actuellement et l'identité qu'ils revendiquent. Si quelqu'un se revendique comme « universitaire », il sous-entend que ce trait d'identité doit avoir une certaine valeur, à mobiliser dans un certain jeu social.

chose, si il transforme. Les expériences, ce qui a fait de vous ce que vous êtes, ne sont donc pas arbitrairement laissées à l'entrée de la zad comme je le disais avec provocation au-dessus : vous êtes une forme qui rend compte de ces expériences, vous êtes un corps, vous êtes quelqu'un ici et maintenant, et pas ailleurs à un autre moment.

Maintenant, il faut relancer le processus et (oser) remettre sur la table sa propre subjectivité, comme si on repartait à zéro dans la construction de soi, et en même temps, pas tout à fait. Il faut pouvoir supporter cette « phénoménologie » zadiste :

*« j'arrive **sans identité** [...] à leurs yeux je suis une fille, qui se reconnaît en tant que fille, qui a l'air d'avoir entre 20 et 30 piges, et qui est brune. Voila. C'était ça mon identité en fait en arrivant. Et c'est vachement dur, parce que tout ce côté "j'ai plus rien à prouver parce que" j'ai suffisamment de potes, que j'ai fait plein de trucs dans ma vie, en fait ça, ils ne le savent pas, ils n'ont pas à le savoir, donc il faut trouver **un autre moyen de trouver son identité, sur d'autres bases..** [...] Tu te sens vite **dépossédé de tout ce que t'as fait**. Et puis t'es là à attendre de te coucher en te disant que demain ce sera moins pire, parce que t'arriveras peut-être à parler à des gens. » (C)*

Cette citation prolonge la précédente, et rappelle même cette question du sens sensitif : l'importance du voir dans nos relations ordinaires. Sur la zad, l'importance du voir est cruciale, mais agit différemment par rapport à la vie normale. Il y a bien sûr les aspects adaptatifs dont nous avons déjà parlé, mais il y a surtout ce voir, dans sa fonction la plus intersubjectif qui se voit reconfiguré. Dans la vie hors-zad, le voir est importante : les autres doivent pouvoir, dans une mesure importante ou légère, voir ce que je suis. C'est ainsi que fonctionnent certains espaces sociaux. Les parents doivent voir ce que les enfants ont fait à l'école pendant la journée quand ils rentrent à la maison, le chef d'un rayon d'un centre-commercial doit pouvoir voir les compétences des employés, le mari doit pouvoir voir que sa femme l'aime et inversement. Il semble exister une mise en scène à travers laquelle doit pouvoir s'exercer le voir. Le voir incarne la connaissance, la reconnaissance et la confirmation d'un certain ordre.¹ Pour « faire social », nous devons céder de/sur soi à travers le voir. La mère veut voir son enfant dès ses premiers instants.²

Sauf qu'ici on ne voit plus, ou plus tout à fait comme ça en tout cas. Si Charlotte est tant déboussolée, **c'est parce que l'espace de la zad ne permet pas de faire circuler le contenu du soi. La logique de l'espace court-circuite cette éventualité de voir, dans un certain circuit court (demander des informations « déjà-là ») pour privilégier un circuit long (se prendre son soi en pleine face, devoir l'observer, le travailler et repasser par les autres pour se**

¹ Voir Goffman Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit, Le sens commun.

² L'inverse reviendrait à une sorte de négation du lien.

construire). Le voir de la zad dépouille, dévisage, dévêtit toute étoffe socio-subjective à prétention granitique. Si ce voir, jumelé aux autres sens, fonctionnait comme dans la vie normale, **alors il n'y aurait pas lieu de remanier le soi.** Ici, il faut passer par cette étape de cette expérience de la fracture. Quand il reçoit pour la première fois la force de la zad, le sujet est renvoyé à ses propres ressources pour se tenir dans ce torrent contestataire. C'est ce phénomène qu'on nomme habituellement emphatiquement une crise.

7.3.2 « [...] ça reprend un apprentissage de parler avec l'autre » : la recherche d'un autre mode de connaissance à l'autre

Toutefois, si c'est à cause de la logique de l'espace que les sujets se sentent bouleversés ou en crise, c'est également à partir d'elle qu'ils vont pouvoir se construire, à partir de leurs « anciens » sois. C'est à partir d'un travail sur ce qu'est prendre connaissance de l'autre et créer du lien, que les sujets vont pouvoir vivre pleinement l'expérience de la zad et ne pas juste stagner dans cette tornade phénoménologique. L'adaptation et les étapes successives à traverser pour vivre cette expérience spatio-subjective apparaissent comme « le prix à payer » pour retrouver une matérialité de l'action sur soi, sur les autres, et peut-être bien sur le monde. Il y a ici une sorte de distorsion temporelle et spatiale dans laquelle le sujet est à la fois l'acteur et la cible. Paradoxalement, les éléments de **l'histoire sociale ne peuvent être mobiliser directement sur cet espace**, mais c'est justement grâce à ce manque que l'on va pouvoir mettre en marche une recherche d'un autre mode de connaissance à l'autre, d'un autre mode de création du lien. Et **cette expérience de la créativité est la condition du changement.**

Cette façon de connaître l'autre pré-zad, ils la connaissent bien, puisqu'ils en sont eux-mêmes les porteurs. Ils incarnent les jeux de vérité et les formes d'assujettissement qu'ils ont traversé.

« La déconstruction.... et la reconstruction de soi aussi derrière. Parce que déconstruire ça prend du temps, mais se reconstruire ça prend énormément de temps. [...] La déconstruction de ce qu'on t'a inculqué... Et je rejette pas tout hein, y'a des choses de mon éducation et de ma classe ouvrière que je suis très fière et que je revendiquerai toujours. Mais ça m'a appris à me reconstruire différemment. » (M)

Cette dernière citation l'indique parfaitement, c'est ici que la critique se fera, encore du côté du sujet, mais encore plus du côté du jeu social dont la zad incarne la critique. Mais critique ne rime pas avec destruction. La dynamique de la zad se dessine davantage dans la récupération, dans la composition et la construction, plutôt que dans une pure rupture, ou une simple velléité d'arrachement de la page sociale. Ce n'est pas tout à fait un désapprentissage ou une

déconstruction (même si ce mot a son importance) puisque **les zadistes font d’eux-mêmes leur objet critique, à partir desquels ils évolueront.**¹

Et cette critique des rouages sociaux sera vectorisée par l’activité (un impératif comme nous l’avons aussi vu au sujet du sens commun). **La réunion d’une activité « primaire » (liée à une activité de construction ou des besoins de survie de base) ou activité d’un vécu primitif² mêlée à la critique permettra de faire émerger cette « autre » façon de prendre connaissance, une façon vécue comme « vraie ».**

« [...] tu te retrouves dans une vie où n’importe qui que tu sois, et n’importe quel âge que tu aies, tu fais avec les autres. [...] tu te retrouves sur un chantier avec des gens de 40 ans et des gens de 16 ans. Toi t’en as 20 ans. En fait on s’en fout puis qu’on fait la même chose. Donc en fait l’âge, ça ne sert pas vraiment quoi. » (J)

Voilà un aspect important qui fait avancer la manière dont cette connaissance de l’autre, et cette connaissance de soi, peut se développer. La critique ne s’établit pas seulement sur la façon dont le sujet porte le social ou sur le sens commun « hors » zad, **elle s’établit aussi au niveau de la façon dont le sujet prend connaissance de l’autre selon des prescriptions ou des voies sociales intéressées, partiales, délimitées.**

Tel est le cas de l’âge énoncé ici, certainement davantage que le prénom. L’âge permet de nous situer dans l’espace social. Il permet de définir l’espace de la rencontre.

« Pourquoi tu veux savoir mon âge en fait ? Pour te dire “ha il est mature pour son âge, ou justement il l’est pas trop.” On a pas besoin de ça pour apprécier quelqu’un tu vois. Tu m’apprécies comme je suis, pas par rapport à mon âge. [...] tu passes toutes ces barrières. » (M)

« C’est bizarre de pas savoir l’âge des gens, de pas savoir se comparer socialement. Mais en même temps tu es dans une autre société, donc ces données elles te servent en rien en fait. Et les gens ont quand même des noms. » (J)

Voilà donc un des grands traits de la dynamique sur zad : l’estompage des critères sociaux. Il y a une véritable volonté d’estomper les frontières sociales. Autant ce que Foucault a appelé les pratiques divisantes (nous l’avons vu en début de mémoire : les différences construites entre les

¹ Nous ne parlons pas ici d’un oubli du passé. Et même, rappelons que les zadistes retournent à la vie « normale » pendant et à la fin de la zad.

² C’est « Dans le vécu que notre vie trouve son sens ». Dans Minkowski, Eugène, 1966, Traité de psychopathologie, Paris, Puf, p. 253. Aussi : « Par rapport à la vie, le vécu — et ce terme l’indique déjà clairement — est plus “primitif”, plus fondamental que le conscient », Dans Minkowski, Eugène, 1965, « approches phénoménologiques de l’existence », Cahier du groupe français MINKOWSKA, 1965, p. 156. Cités dans Digneffe, Françoise, 1989, *op.cit.*, p 140.

sujets), que ce qui relève de la signature, de l'héritage social. Un peu comme si l'espace lui-même portait un pouvoir critique, le pouvoir de dérégler les situations réglées, écrites d'avance. Ce que Françoise Digneffe appelle le monde moral. Ces ingrédients, ces critères sociaux, dont les fonctions sont critiqués, perdent de leur valeur dans cet espace. Ils s'évaporent.

Comment alors prendre connaissance de l'autre, faire groupe dans ce contexte d'estompement des frontières, de dissolution des modes de connaissance sociaux ? Connaître l'autre, en composant sans les ingrédients connus jusqu'alors, sur fond de contexte de « sécurité » ?

*« Je sais qu'il y a beaucoup de personnes qui arrivent pas à s'adapter à ça. Moi aussi j'ai mis du temps à entrer en communication avec les gens. [...] en fait ça reprend **un apprentissage de parler** avec l'autre. Oui tu vas donner ton blase, mais tu vas jamais donner ton âge, tu vas jamais dire d'où tu viens. Tu vas pas parler de ton passé ou très vaguement. Tu restes flou. Et après, au fil du temps, tu vas créer des affinités avec des gens et après c'est à toi de voir si tu prends le risque d'en raconter plus tu vois. »*

Cet apprentissage du parler prend vie dans une certaine horizontalité des rapports, notamment à travers l'activité. C'est dans cette horizontalité et cette activation du corps que la réinvention du rapport à l'autre peut apparaître. Une connaissance plus « naturelle », moins complexifiée : une simplification du parler.

Et à travers ce remaniement, une autre façon de donner de la valeur aux autres et aux relations. Il y a là une reconstruction de l'autre, une autre façon de le découvrir.

Quand le sujet réalise qu'il est possible, et même peut être plus facile, de connaître l'autre sans tout cet héritage social, alors cette expérience prend pleinement vie.

*« Genre **tu vois, tu sens** que il faut vraiment une relation de confiance, avant de creuser les infos. » [...] Et c'est pas non plus malsain en mode « tu sais rien de personne ». faut s'imaginer, que t'as des discussions hyper profondes avec des gens sur des trucs, sans savoir ce que dans notre société habituelle, tu demandes en premier. »*

La boucle se boucle alors ici, avec l'ensemble des éléments que nous avons abordés jusque maintenant. L'acquisition du sens commun, le remaniement des sens, le fait de partager des logiques communes, des règles implicites et explicites, le fait d'accepter d'être confronté à soi-même, mettre de côté le social (les prescriptions, les codages, etc.) vont permettre d'engendrer une communauté d'expérience, de faire en sorte que l'on joue au même jeu. Les expériences, en la forme d'une histoire, viendront lier les sujets entre eux et regorger le soi. Dans cette dynamique spatiale et subjective, l'action retrouve de la texture et du sens.

Enfin, une simplicité de l'existence : des êtres humains réunis, jouant sur un territoire selon certains buts relativement implicites, capables de se connaître et se reconnaître, capables de changement.

7.4 BILAN : L'ALCHIMIE DE LA ZAD, ENTRE CRÉATIVITÉ ET ADAPTABILITÉ

À la suite de cette esquisse que nous avons dessinée — celle du jeu de la zad, sa forme et son contenu — je propose, comme nous l'avons fait pour le chapitre précédent, de revenir sur quelques points, et d'y apporter quelques éclairages et nuances théoriques, notamment avec Debuyst et Winnicott.

7.4.1 La valeur adaptative : un retour du passé vers le présent et le futur ?

De manière flagrante, ici et là, j'ai fait référence à la vie primitive de l'être humain. J'ai souligné l'animalité présente, harassante même dans cette dynamique de la zad. Il me paraît important de revenir sur cette question pour remettre en lumière la valeur adaptative des sujets, en interaction avec l'espace singulier de la zad.

Pour ce faire, repenchons-nous incisivement en particulier sur le travail de Debuyst (et quelques autres) sur l'éthologie. Le travail de Debuyst sur l'éthologie, entendu comme un modèle de connaissance de la réalité. Une perspective qui « réfère au monde animal et plus particulièrement à cette **manière de connaître le monde et les partenaires** à partir des **indications utiles à la survie**. »¹ (le gras des mots est ajouté) Il existe des théories implicites qui nous guident et nous orientent dans nos rapports au monde et aux autres. Nous employons tous des grilles de lecture, sans nous rendre compte de cet usage et même de ses effets.²

Le projet engagé de Debuyst est épistémologique et anthropologique.³ L'ambition est de **(re)concevoir l'animalité de l'homme**. Cet homme soit-il un chercheur ou un homme de rue. Et, dans un contexte criminologique, ceci signifie penser le rapport de chacun à la délinquance. Délinquance qui oriente la façon dont on prend connaissance d'elle, dans la mesure où elle génère des réactions passionnelles et affectives⁴, elle met en alerte le groupe social, l'« invitant » à réagir

¹ Debuyst, Christian, (1986), *op.cit*, p.309.

² La lecture se fait du côté de l'instinct pour Debuyst dans son intérêt pour l'éthologie. Dans une autre tonalité, je me suis déjà penché sur l'aspect utopique de ces grilles de lecture. Je renvoie aux annexes pour en lire davantage sur cet aspect.

³ Projet anthropologique pour deux raisons : Debuyst est à la recherche d'un modèle qui rend compte à la fois du mode d'être au monde et mode de connaissance, qui soit celui du délinquant ou celui de l'homme non-délinquant. D'autre part, si ce modèle peut aider la criminologie et ses objets, il l'aide en tant qu'il prend vie au-delà du moment où la délinquance se constitue comme telle (on rejoint la dimension processuelle déjà évoquée).

⁴ Ces réactions émotionnelles déforment la façon dont on prend connaissance de la délinquance et la manière dont la réaction sociale va s'activer. Pensons aux faits de mœurs.

sur le mode de la défense.¹ Ceci permet d'envisager la valeur de la connaissance comme située, partielle et partielle et de rappeler la pré-construction, la prélecture que chacun opère. C'est de ce côté que mon intérêt se porte. Si la réaction sociale tend à effacer la complexité de la délinquance à toutes sortes de grilles de lecture, mon intention est ici de restituer la valeur qu'ont les événements, les tensions, les transformations, du point de vue des sujets. Sujets qui eux aussi connaissent cette toile de fond innée à partir de laquelle s'établit la connaissance.

C'est cette toile, et son lien avec nos constructions du monde, qui intéresse Debuyst. C'est l'importance de ces instincts (codage pré-établi). Il existe un monde instinctif auquel chacun doit faire face, animal ou homme. Nous sommes traversés par des processus de tri et de sélection. Nous filtrons la réalité et réagissons à certains stimuli plutôt que d'autres. C'est dans cet esprit que Debuyst s'intéresse à l'éthologie, pour envisager la lecture utilitaire du réel, qui n'est donc pas un « donné pur » que l'être humain viendrait cueillir.²

Pour éclaircir ceci, Debuyst donne l'exemple de la tique que j'ai mentionné précédemment. Un exemple très certainement trop simple. Certes, la tique connaît un monde propre dans lequel des sensibilités préexistantes vibrent et l'invitent à agir d'une certaine manière quand elle sent une proie à portée. Elle répond à ce stimulus, selon un impératif de survie.

Dans certaines situations, des éléments prennent une importance et possèdent une signification à considérer, alors que d'autres sont à écarter ou à ajourner. C'est dans cette dynamique que je reprenais l'exemple de la tique, il existe un mode de connaissance sur la zad, un découpage intéressé de la complexité du monde, qui doit s'apprendre et engendrer une série d'actions ou d'attitudes.³ Ce mode de connaissance, si l'on veut, participe à « la survie » du sujet.

C'est ici que nous devons nous demander : qu'est-ce que la survie pour l'être humain ? À la lumière de notre objet, nous pouvons formuler une petite réponse. La survie va au-delà du cas de la tique appliquée à l'être humain.

La survie comme je l'ai entendue dans ce chapitre renvoie à ce besoin qu'a l'être humain de se sentir exister, et exister au regard de l'autre. C'est plus franchement se sentir tenu dans un monde, un monde dans lequel on est créateur avec les autres. C'est ainsi que l'être humain peut être

¹ Il s'agit d'une réponse à une attaque qu'est la délinquance. Ceci est très clair avec l'exemple connu en Belgique de la marche blanche. Le groupe social est attaqué et doit se défendre face à une hostilité qui met à mal son existence, sa pérennité. Nous sommes très proche de ce que Durkheim a formulé comme étant la conscience collective, qui doit être préservée par le corps social si quelqu'un ou quelque chose venait à s'en prendre à son énergie, à sa vivacité. Il y aurait matière à critiquer ceci, notamment à travers des délinquances qui génèrent peu de réactions telles que le trafic de drogues. Ou de la délinquance qui, à l'inverse, fascine, comme celle en col blanc.

² Et nos théories rendent compte de cette utilité de la lecture. Le sens commun ou les théories « scientifiques » supposent une maîtrise, une prise sur la réalité. Et cette prise, nécessaire engendre une certaine sécurité : celle de comprendre l'environnement. Voir : Debuyst, Christian, 1985, *op.cit.* p.42.

³ Il y a un choix dans l'univers d'éléments/stimuli qui peuvent mériter notre attention.

humain : grâce à quelqu'un d'autre, dans une intersubjectivité (comme a pu largement le développer la psychanalyse).¹

Aussi, un être humain en proie à une « déconnexion » (vis-à-vis de lui et du social) se sent forcément menacé et se voit obligé de trouver des solutions de survie pour maintenir une continuité de l'existence

Et, comme je l'ai largement développé, ces solutions devront passer par le sujet lui-même. L'espace de la zad est un espace du travail du soi, avec l'effort que coûte ce travail :

« *C'est un lieu où les gens viennent s'accueillir eux-mêmes et créer.* » (C)

Ceci nous permet de nuancer l'apport de l'éthologie animale par rapport à l'éthologie humaine. L'être humain a la possibilité d'effectuer un retour, de (comme j'ai proposé de l'envisager ici) mettre à l'établi sa propre subjectivité, son propre rapport au monde et à lui-même. Revenir, à la fois sur ses sensibilités préétablies mais également sur ses apprentissages. Il peut s'attaquer à ces « déjà-là », à ce que la phénoménologie appelle le pré-réflexif. L'être humain peut faire résonner/raisonner son animalité. Si sa lecture du réel ne lui permet plus de s'en sortir, alors il faut retravailler cette lecture.

Ce qui ne signifie pas revenir à une pureté subjective, sociale ou ontologique, mais amorcer un travail de construction dialectique, de bricolage processuel (« *déconstruire ça prend du temps, mais se reconstruire ça prend énormément de temps* » (M)). Cela signifie retravailler une lecture à l'abord acquise. Ceci ne signifie pas se débarrasser de ses sens et de ce filtrage de la réalité. C'est une lecture pour une autre, c'est l'ouverture à la multiplication des perspectives.

Quand il s'attaque à sa lecture du monde et à ses sens, le sujet s'attaque, non seulement à la façon dont il prend connaissance de la réalité (son Umwelt, son monde propre²), mais aussi à la lecture utilitaire du groupe social, ce qui, en lui, est le fruit du social ou d'une série d'assujettissements, et l'ont amené à percevoir les situations (lui-même étant inclus dans ces situations) d'une certaine manière.³ Il réalise alors le poids de cette lecture utilitaire évidente, naturelle qu'acquièrent les sujets sociaux.⁴

¹ Avec Freud, la « réussite » ou l'accomplissement du complexe d'œdipe a pour visée d'amorcer une vie dans laquelle le sujet agit en concert avec les autres. Avec Mélanie Klein, le passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive a aussi de telles prétentions : accepter l'autre dans sa complexité, faire la différence entre soi et l'autre pour envisager des projets communs. Ceci se passe bien-sûr au niveau de la famille, mais est amené à se prolonger dans la vie sociale au sens large.

² Von Uexküll, Jakob, 1956, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Edit. Gonthier, pp.16-26. Cité dans Debuyst, Christian, 1985, *op.cit.* p.20.

³ L'habitus pour Bourdieu, les vérités pour Foucault.

⁴ Les sujets sont les porteurs de cette lecture, de cet héritage. Efficacité de la réaction à ce qui fait problème doit profiter au groupe social auquel cette lecture est la condition de survie. C'est un peu la conscience idéologique que nous avons vue dans le chapitre précédent. À travers les situations, les idées

À ce niveau, l'être humain n'est donc pas spécialement supérieur par rapport à l'animal. L'animal connaît un sens « déjà » là, qui règle les situations et sur lequel il se « repose » pour vivre une vie « sereine ». L'être humain possède ces codages pré-réflexif, auxquelles viennent se greffer des « complexifications sociales » qui versent dans l'univers d'évidence, univers invisible pour le plus grand nombre.

Et c'est là le grand tour de force de l'expérience de la zad : le retour, du passé vers le présent. Il est peut-être un peu téméraire de le formuler ainsi, mais l'idée est de dire qu'on revient à cette lecture du monde que l'on ne conteste plus, en vue d'une meilleure lecture pour le présent, pour s'en sortir maintenant et pas demain. Une autre lecture qui prendra appui sur l'ancienne : on ne construit pas à partir de rien.

Le sujet doit s'adapter à l'espace et incorporer sa logique — et même sa structure —, pour, à la fois participer à l'expérience de la zad et être un membre du groupe social.

Ceci ne peut fonctionner qu'à travers une mise en acte du sujet. Une convocation de sa capacité à donner de la signification au monde¹ (« *moteur d'initiatives, moteur d'idées* » disait Charlotte), et de mettre en marche un processus, capable de faire « acte » de ce changement, c'est-à-dire une « modification de la vie intérieure du sujet liée aux interrelations et aux expériences qu'il vit »². La modification induit la reconstruction, celle à laquelle les zadistes font si souvent référence.³

Mais là où De Greeff pouvait penser cette dynamique processuelle comme un possible désengagement, la zad formule, à l'inverse, un potentiel d'engagement ou du moins, une recherche de neutralité dans les modes de connaissance à l'autre, capable d'aboutir à un « engagement » vécu, considéré comme « vrai ». Ici, on engage, on renoue, on crée.

De manière résumée, nous pourrions dire, comme nous l'avons vu jusqu'ici, que les zadistes veulent se détacher de toutes relations qui seraient déjà colorées à l'avance. Il y a une prise de

doivent faire acte d'un recouvrement sur le réel, de façon à le maintenir tel qu'il est et de conserver le groupe social qui a besoin que ce réel demeure ainsi. Les idées, les actions ont alors pour prétention de lire les situations en vue d'une sauvegarde.

¹ « Ce qui différencie l'animal de l'homme est que le premier se trouve dans un monde dont le sens n'est pas à découvrir, mais lui est en quelque sorte automatiquement donné, alors que l'homme, au contraire, est celui qui doit donner à sa vie une signification, ou si nous le voulons, qui doit construire un destin propre. » Dans Collectif, 1968, *La criminologie clinique : orientations actuelles*, Bruxelles, Dessart, Dossiers de psychologie et des sciences humaines, p.27

² Debuyst, Christian. « La notion d'acteur social considérée comme structure « légère » face aux structures sociales « lourdes » », Dan Kaminski éd., *Sociologie pénale : système et expérience*. Érés, 2004, pp. 76-77.

³ C'est à partir de ce genre de processus que De Greeff envisageait l'homicide, comme une transformation progressive de soi qui va amener, petit à petit, à passer d'une idée passagère d'un meurtre, à une justification solide de cet acte pour aboutir finalement, à la suite d'une série d'interrelations, à ce meurtre. Ce processus nous concerne tous, dans la mesure où on a tous à un moment l'envie de voir disparaître quelqu'un. Mais pour la plupart des personnes (heureusement), cette dynamique sera inhibée et demeurera à l'étape de l'idée. Même si cette idée pourra être en ébullition. C'est ce que De Greeff appellera la criminalité imaginaire (l'idée d'un processus demeurant dans l'imagination), Ibid.

distance par rapport à ce qu'est l'instinct humain en la forme de ce que De Greeff a appelé les modes de connaissance, repris par Debuyst pour construire son modèle d'une connaissance partielle et partielle.¹

L'instinct auquel se réfère De Greeff est une fonction incorruptible de l'existence.² C'est-à-dire que, dans certaines situations, nous n'y échappons pas. Comme le petit bébé serre la main quand on pose le doigt dans le creux de celle-ci, l'être humain est amené à connaître la sympathie et la défense. La sympathie renvoie à l'idée d'un partage. Reconnaître, s'intéresser à l'autre. Là où la défense renvoie à une attitude de distanciation, de rejet, de différenciation de soi par rapport à l'autre.³ L'un comme l'autre donne une direction à la façon dont le sujet s'oriente en relation avec d'autres et son environnement. Et là se situe le problème qu'énoncent les zadistes : si la défense et la sympathie orientent la connaissance et s'activent « naturellement » dans certaines situations, traçant le chemin de ce qu'est le lien, l'espace de la zad doit pouvoir court-circuiter cette logique.

La logique de l'espace s'arrange pour que le sujet ne puisse plus se reposer sur ses instincts pour définir « la relation au milieu ou [...] la manière dont le milieu est (doit être) "vu" ou est "connu". »⁴ (la parenthèse est ajoutée) Cet estompage, le fait d'enlever la base sur laquelle on se tient, force le sujet qui découvre la zad à devoir retrouver un équilibre. C'est en étant « victime » de cette expérience que le sujet réalise que sa vision est déformée ou partielle. Ce « choc » et cette remise au travail de la manière de connaître l'autre est, en quelque sorte, scientifique. C'est là ce que Debuyst appelle **une prise de distance**.⁵

Et ici se situe la dureté sur laquelle j'ai longuement insisté. Cette demande de l'espace à l'adresse du sujet est lourde.⁶ D'autant plus que ça ne peut venir que du sujet. L'autre ne peut pas prendre de distance pour vous, vous êtes le seul à connaître votre point de vue et à pouvoir revenir dessus. Les autres peuvent aider, contribuer et agir comme soutien à l'adaptation, c'est un travail « privé », du subjectif au subjectif.⁷

¹ En quelque sorte, l'*umwelt* de l'être humain. Debuyst, Christian, 1985, *op.cit.* pp 27-33.

² De Greeff, Etienne, 1947, *Les instincts de défense et de sympathie*, Paris, PUF.

³ Debuyst retiendra particulièrement la défense qui, en matière de délinquance, est de nature à définir la relation plus facilement que la sympathie. Je m'intéresse davantage ici à la recherche de neutralité, qui doit pouvoir faire émerger une relation « vraie ».

⁴ Debuyst, Christian, 1985, *op.cit.* p.28.

⁵ Cette prise de distance n'est pas une distance ou une prise de vue aérienne des choses. La prise de distance ne peut s'établir qu'à partir de soi-même au sein de cette situation. Ce n'est pas une annulation de son implication dans la situation. Ibid, pp. 41-42.

⁶ « *Certains ont du mal à s'adapter* » (M).

⁷ On pourrait critiquer ceci et dire que la culture de la sécurité présente sur le lieu devrait empêcher cette neutralité et cette prise de distance évoquée ici, puisque cet aspect sécuritaire orienterait d'emblée la connaissance de l'autre vers la défense : savoir qu'il peut y avoir un policier parmi nous devrait amener à se méfier de l'autre, en particulier de celui qui est totalement inconnu. Mais cette idée ne tient pas. Comme nous l'avons vu avec Maxime (le « *réapprentissage du parler* »), la prise de distance et la

Ce travail, ce processus, permettront une modification intérieure, et avec elle, une autre lecture de l'espace, mais également un autre mode d'être au monde. Le sujet réalisera ainsi qu'il existe un autre registre d'expérience, que l'impossible peut revêtir quelques traits possibles. Il sera, en quelque sorte, l'incarnation du changement.

7.4.2 La valeur créative : dire « je suis »

Comme je le mentionnais précédemment, si l'espace génère certaines tensions, c'est en partie également grâce à lui que les choses vont pouvoir aller mieux. Mais ceci ne peut fonctionner que si le sujet accepte de faire du soi ou du je un objet de préoccupation. Si j'ai choisi d'envisager la zad comme jeu, c'est en raison de son fil profondément créatif capable de mettre ce soi au travail, de le découvrir ou le redécouvrir mais aussi de voir que le monde est le monde du possible, que, là où les sujets avaient connus la désillusion, ils pouvaient à tout moment recourir à l'illusion, au pouvoir de créer. C'est là un créneau pour sentir un soi « plein », physique. Ce créneau passe par le jeu.

Si la créativité envisagée par Winnicott n'apparaît pas de prime abord comme relevant de l'éthologie, il me semble qu'elle a tout de même une dimension profondément ontologique.¹ Ce qui est en jeu avec la créativité se rapporte à l'agir, à l'être, à la substance de l'existence davantage qu'à une création précisément circonscrite.²

Le jeu de la zad met en lumière cette manière d'être et d'agir, qui suppose un rapport spécial avec la réalité extérieure. Elle propose de remettre du circuit, d'aborder et de supporter la réalité.³ L'espace du jeu est l'espace par lequel le sujet peut à la fois se déployer et s'épanouir. Le jeu prolonge les phénomènes transitionnels.⁴ Jouer revient à mettre en branle des actions, aborder, toucher le dehors en même temps que l'on s'aborde soi-même.⁵ Cette réalité qui pose avec laquelle les zadistes sont en désaccord, le jeu permet de recréer une possibilité d'action, une

reconstruction d'un langage permet de contourner ce problème sécuritaire, de connaître l'autre autrement, de telle sorte que cette tension peut être mise à l'arrière-plan.

¹ Bien que ceci est à nuancer. Dans une note concernant le jeu, on peut lire : « La caractéristique du jeu est le plaisir. Observations de jeunes animaux dont le jeune humain. » Winnicott, Donald Woods. « Notes sur le jeu [1] », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 5, no. 2, 2015, p.37.

² « La créativité qui m'intéresse ici est quelque chose d'universel. Elle est inhérente au fait de vivre. Vraisemblablement, elle est propre à la vie de certains animaux comme à celle des êtres humains, mais sa signification est moins frappante chez des animaux ou chez des êtres humains dont la capacité intellectuelle est faible. » Dans Winnicott, Donald Woods, 2020 (1975), op.cit., p.132.

³ « La créativité [...] permet à l'individu l'approche de la réalité extérieure. » On voit à quel point, pour Winnicott, la créativité ne peut exister que s'il y a toujours un contact avec la réalité extérieure. Ibid.

⁴ « e) Il existe un développement direct qui va des phénomènes transitionnels au jeu, du jeu au jeu partagé, et de là, aux expériences culturelles. » Ibid. p.105.

⁵ « Pour contrôler ce qui est au dehors, on doit faire des choses, et non simplement penser ou désirer faire des choses, cela prend du temps. Jouer, c'est faire. » On retrouve là deux fils de ce travail : l'activité et le processus. Ibid, pp. 89-90.

possibilité de matérialité. J'ai plusieurs fois employé les mots « sentir le poids de l'action ». Le jeu permet ceci.

Transitionnalité à l'épreuve dans le jeu : capacité cruciale à supporter le monde comme Atlas, et, concomitamment, à avoir une certaine prétention à le toucher, le modifier comme Dieu, en même temps que l'on se touche, que l'on se modifie ou que l'on se (re)découvre. En se rappelant toutefois que l'on n'est ni Atlas ni Dieu.

Le jeu, relevant ni totalement du dedans, ni totalement du dehors, mais un peu des deux, va permettre de trouver la bonne distance pour faire un travail du soi. Mais il existe une complexification, et une de taille. Il y a sur la zad un tohu-bohu, un concours entre la matérialité du « soi subjectif » et « soi social », les deux se retrouvent ensemble, et on ne peut pas s'attaquer à l'un sans s'attaquer à l'autre. La quête du soi est ici socialement complexifiée, embourbée. Mais c'est dans cette configuration que l'espace du jeu se rend utile.

Sans vouloir faire un vulgaire collage ou un recouvrement téméraire, il me semble que la dynamique de déconstruction que nous avons développée dans ce chapitre (en tout cas au niveau du poids social interférant dans la construction subjective) n'est pas éloignée de ce que la psychanalyse a appelé l'association libre, et va même au-delà.

Winnicott avance que le sujet en quête de lui-même a besoin d'une expérience « d'un état qui ne se donne pas de but »¹ Ceci suppose une configuration de l'expérience spatiale portée par une idée de la détente (*relaxation*) ou relâchement, et une idée d'une absence de forme (*formless*).² Pour rencontrer ces deux idées, le sujet doit pouvoir laisser les idées venir à lui, sans que ces idées soient écrites par un autre.³ Sans que l'autre vienne expliciter ce que doit être le fil conducteur de cette expérience spatiale. C'est dans cet esprit qu'il y a une sorte d'association libre ou, en tout cas, une sorte de toile qui ne se donne pas immédiatement à voir. Dans la grille de lecture psychanalytique, c'est par ce travail que le sujet pourra mettre au travail la matière psychique, laisser l'inconscient s'exprimer en affaiblissant le préconscient. Cet état est propice à la créativité.

Pour la zad, la dynamique se joue davantage du côté d'une « déliaison » ou d'un estompage du monde social : le sujet ne peut plus construire ses idées à partir de ces références, il doit découvrir

¹ Winnicott indique bien qu'il doit s'agir d'une « nouvelle expérience dans une situation particulière ». Il y a l'idée qu'il faut que cette séquence vienne « marquer le coup ». Ou du moins, ponctuer lourdement l'histoire du sujet. Ibid. p.111.

² J'ai fait référence à ceci relativement tôt dans le chapitre, en insistant sur la caractéristique d'un jeu qui n'est pas réglé d'avance. Ibid, pp.111-112.

³ « [...] à rien te dire, ça peut être très déboussolant. » (C)

en lui la possibilité de créer autrement.¹ Plus simplement, disons que le sujet doit connaître l'existence d'une liberté de l'action.²

Ceci rapproche de la situation du rêve dans lequel « tout peut venir ». C'est là le point transversal. Du côté psychanalytique, ou du côté de l'expérience du jeu de la zad, il y a un estompage des chaînes, un adoucissement de la division, une temporisation de l'assujettissement et de ses sources.

L'espace de la zad soutient cette dynamique. La zad déplume, révèle tout autant qu'elle soutient. L'espace permet de déposer ce poids du social, ces morceaux incorporés (les modes de subjectivations, les façons de se conduire, de vivre les expériences comme sujet du social, etc.) qui font problème et de les mettre au travail. Et ceci fonctionnera dans la mesure où le jeu est partagé. La mise au travail est amorcée par le sujet, mais avec l'aide indispensable des autres. L'autre permettra à l'établi de ne pas céder sous les poids du travail du sujet sur sa propre matière subjectivo-sociale.

C'est là ce que Winnicott appelle la confiance et le réfléchissement de l'activité créatrices.³ les autres portent la confiance du sujet et réfléchissent la dynamique, ils confirment implicitement que la créativité du sujet est « vraie ».⁴

Il faut donc un « nous », capable de faire tenir ce travail d'hétéro-subjectivation.⁵ Nous avons vu dans les entretiens que c'est à partir du moment où ce « nous » prend sa matérialité que les choses s'emboîtent, que ça commence à fonctionner, que le flux de l'expérience bat son plein.⁶

Dans cette configuration, l'espace devient un laboratoire, le lieu d'une expérimentation, de soi et de la relation à l'autre. Émergera l'intersubjectivité à partir de ce synopsis commun (se retrouver

¹ C'est à partir de ce genre de présupposé que le sujet redécouvre que le possible est possible, et qu'il l'a toujours été. « **et le reste du temps dans nos vies, on nous force à faire des choses tellement précises...[...] là d'un coup tu te dis tout est utile, je peux tout faire, mais donc au final, au début en tout cas, tu es face à un truc, tu te dis qu'il y a tellement de trucs que **je sais pas quoi faire quoi.** » (C)**

² « Pas de jeu sans ce niveau de liberté, pas d'engagement ni de transfert d'investissement sans l'éprouvé subjectif d'une certaine forme de liberté, d'une liberté par rapport aux exigences externes, aux « pressions externes ». Dans Roussillon, René, « Le jeu et le potentiel », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, no. 1, 2004, p. 88.

³ Comme la mère doit pouvoir répondre au bébé, lui faire comprendre qu'il peut avoir confiance en son environnement. Ce qui lui permettra de supporter la rupture, et d'élaborer un « vrai self ».

⁴ C'est ce que j'évoquais dans le chapitre précédent comme la « réverbération » de l'action, laquelle doit pouvoir se jouer dans l'espace de telle manière que le sujet puisse voir, sentir à la fois sa capacité de créer, mais aussi les effets d'une telle compétence.

⁵ Je l'ai dit au sujet de la prise de distance dans le point précédent, la dynamique est la même ici : l'autre, même s'il agit vers le sujet et que le sujet agit vers lui, ne peut pas découvrir le soi du sujet à sa place. S'il le faisait, nous serions davantage du côté de ce que Winnicott appelle le faux self. Il ne peut pas être le réceptacle passif de la dynamique spatiale.

⁶ Avant d'arriver à ce stade, il n'y pas de nous mais un eux : « *Alors certes, j'attendais pas qu'on me fasse à manger non plus, mais en fait j'étais en train de me dire que j'aurais dû prendre des provisions, parce que j'ai l'impression de prendre un truc à eux et que **je me sens pas encore "eux"** [...] » (C)*

sur une zad).¹ Il y aura un nous dans lequel le sujet pourra se reconnaître et à travers lequel il pourra déployer « sereinement » tout son travail subjectivo-social.²

Tout ceci permet de construire une atmosphère et une attitude créatives et d'aboutir à des transformations. Mais nous pourrions opposer à cette idée d'une créativité à partir du jeu, une critique : comment un jeu peut-il être créatif, s'il est si lourd en termes de stress, de tensions et possiblement de souffrances ?³

La critique est légitime. Il est vrai : la recherche, l'écriture de soi est ici très mouvementée. Winnicott s'est penché sur cette question de la capacité à rester créatif, à amorcer le jeu là où il semble ne pas pouvoir y en avoir, ou encore là où une série de contraintes semble interdire ontologiquement le jeu.

« [Dans l'hypothèse d'un environnement amenuisant la créativité] Il est probablement erroné [...] de penser que la créativité puisse être complètement détruite. Mais, quand on lit des témoignages d'individus qui ont été réellement dominés dans leur foyer, ou qui ont passé toute leur existence dans les camps de concentration ou encore qui ont subi, leur vie durant, des persécutions politiques, on comprend très vite que seules quelques-unes de ces victimes parviennent à rester créatives et, bien entendu, **ce sont celles qui souffrent.** »⁴ (les crochets et le gras des mots sont ajoutés)

Ceci est alors très intéressant. Winnicott nous dit, non pas que ceux qui souffrent sont les porteurs de la créativité, mais que la créativité sous-entend une activité potentiellement conflictuelle et même afflictive. La créativité peut entrer en tension avec l'environnement. Dans une situation spatio-temporelle dans laquelle les règles et les manières d'être sont prescrites, la créativité revient à accepter les tensions, accepter la dureté et la porter en son sein.

¹ Les zadistes ont comme point commun de vivre approximativement une même situation initiale, de faire l'expérience d'une élaboration subjective à partir d'un présupposé commun. Dans ces conditions, « L'espace du groupe devient un espace transitionnel, [...] un espace qui se fait le lieu d'une expérimentation du lien à l'autre, de la possibilité même d'un lien à l'autre. » Dans Coopman, Anne-Laurence, et Christophe Janssen. « La narration de soi en groupe : le récit comme tissage du lien social », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 34, no. 1, 2010, p. 131.

² Le nous permet d'étendre une sorte de filet de sécurité pour porter ce travail impérieux développé tout au long du chapitre. « Le "nous" permet d'éviter soigneusement de distinguer ce qui vient du dedans et ce qui surgit du dehors, ce qui nous appartient et ce qui provient de l'autre. » Dans Bastien, Danielle, et Janssen Christophe, « L'audacieuse clinique du couple », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 40, no. 1, 2013, p.189.

³ Il peut y avoir de la souffrance à se voir dire : « ce que tu es ou étais n'a pas de valeur ici ». Imaginez-vous voir votre vie subjective contestée, vos capitaux sociaux dépossédés.

⁴ Winnicott, Donald Woods, 2020 (1975), *op.cit.* p. 132.

Il y a une lutte implicite à travers l'activité créatrice, porter l'étendard de la vie ne se fait sans frais.¹ Tant qu'il y a possibilité de contact avec la réalité (se saisir d'elle, savoir que « c'est possible »), la créativité peut advenir², mais ce n'est pas pour autant qu'elle agit comme une simple couverture de la réalité.³

« Tout se passe comme si tous les autres, ceux qui continuent d'exister (mais ne vivent pas) dans de telles communautés pathologiques, avaient si totalement renoncé à tout espoir qu'ils ne souffrent plus ; sans doute ont-ils perdu ce qui faisait d'eux des êtres humains : ils ne peuvent plus voir le monde de manière créative. »⁴

C'est maintenant plus clair : la créativité est la coloration du point de vue du sujet, le prisme à travers il trouve, crée, sent la réalité, et à travers lequel il comprend que la vie a un intérêt, malgré ses péripéties et souffrances intrinsèques. Le contact n'est pas une voie directe pour toucher la réalité. Ce contact n'est pas écrit d'avance. Il faut parfois louvoyer pour le sentir.

C'est, pourrions-nous dire, **le circuit long de la créativité**.⁵ Les zadistes réalisent fort bien que l'expérience de la zad est coûteuse. Elle ne se dispense pas en un claquement de doigts. Mais les obstacles pour jouir pleinement de cette expérience sont nécessaires. Foucault a peut-être été plus clair en employant la métaphore de la navigation, comme recherche du soi.⁶ Porter la créativité, c'est aussi tenir bon. Un travail de pilotage. Tenir la barre au sein même de la tempête. S'adapter aux vents et marées, développer son propre art de la navigation, sentir une extension de soi. Et enfin, arriver à bon port. Pouvoir dire : « j'ai pris la mer et traversé la tempête. Je suis maintenant ici. »

¹ Dans ce que Winnicott appelle une « communauté pathologique », apparaîtra forcément comme bizarre, anormal, inadapté l'attitude créative. C'est là ce que Demaret appellera une adaptation : un comportement dont les conséquences sont favorables puisqu'il entretient l'espoir, l'intérêt de la vie. Demaret Albert, 2014 (1979), *Éthologie et psychiatrie*, Bruxelles, Mardaga, p.30.

² C'est ici que Debuyst, Foucault et Winnicott se rejoignent : il est possible de faire face aux obstacles, ces obstacles soient-ils des montagnes. À la question que posait Foucault (dans la partie désobéissance civile) de « savoir où s'établira la résistance », Winnicott répondrait certainement qu'elle s'établira là où la créativité osera colorer la vie elle-même.

³ Mais il faut que ce contact soit possible pour que la créativité s'enrichisse, qu'elle rencontre la réalité et se voit modifier. Un peu comme quand on mélange une couleur à une autre ou quand elle touche une matière et change de texture : quelque chose peut/doit prendre. Winnicott ira jusqu'à dire que si la créativité ne prend pas, si elle n'a plus aucune possibilité d'épanouissement, alors la vie elle-même n'a plus de sens. C'est tout l'inverse de ce que semble produire la zad. Ibid. pp. 133-132.

⁴ Ibid.

⁵ Ce que nous avons vu précédemment comme étant une utopie réelle ou relative.

⁶ Foucault opposera la navigation à la toupie. La toupie étant le fait d'être pris dans la dynamique d'un autre (ou quelque chose), subir la motion externe sans marges de réaction. Foucault, Michel, 2001, *L'herméneutique du sujet. Cours au collège de France. 1981-1982*. Hautes Études, Galimard, Seuil, pp. 238-239.

8 L'EXPRESSION CRITIQUE DU LIEN

Nous voici maintenant au dernier chapitre, là où la boucle se boucle.

Aux termes du chapitre précédent, nous pourrions dire péremptoirement, à peu près ceci : nous nous retrouvons donc avec des gens en quelque sorte sur-adaptés, des personnes qui ont retravaillé leur connaissance et leur rapport au monde, se sont confrontés à elles-mêmes tout en faisant l'expérience de vivre créativement, l'expérience d'écrire sur soi-même et, dans une certaine mesure, d'écrire sur le monde. À partir de ces dynamiques critiques, ces personnes sentent maintenant la matérialité de leurs je, en même temps que la matérialité de l'action.

Tout ceci, bien que résumé, est juste au regard de notre analyse. Mais pouvons-juste nous dire « *Ils ont mené cette expérience mais la zad a été détruite. L'histoire s'arrête là, aussi romantique aie-t-elle été.* » ? Non. Je ne souscris pas à ce scénario.

Car il reste deux-trois points à rapatrier. Si nous poursuivons le choix épistémologique pris pour réaliser ce travail, alors nous devons garder à l'esprit l'idée d'un processus : un phénomène complexe qui n'est pas ceint par le début et la fin de la définition infractionnelle.

Puisque la délinquance, comme nous l'avons envisagée, apparaît comme l'expression d'un lien singulier. Il nous faut nous pencher sur ce lien. Si l'acteur est social, selon les caractéristiques que nous avons développées et nuancées grâce à la zad, alors il détient un certain pouvoir sur ce lien. J'ai souvent insisté pour dire que l'expérience de la zad visait pas à isoler les sujets du monde, qu'elle était foncièrement sociale. Le social accompagne le phénomène de la zad, avant, pendant et après.

À travers l'expérience spatiale, ce lien, à travers les sujets, est fameusement touché, malmené, critiqué. Il y a ici, une intention, un message et une action à l'adresse du lien. Espace et lien se retrouvent saisis, interrogés sur la zad. Sans parler de révolution, ce créneau, porteur de changement, ne semble pas se limiter au sujet singulier.¹

Nous verrons ici comment la zad se propose de se faire, à la fois le relais du lien, et à la fois son détracteur. Aussi, il nous reste à rapatrier (même si elle ne nous a jamais quitté) une parenthèse que nous avons laissé derrière nous, il y a de cela deux chapitres : la conscience utopique. Le jeu de la zad donne forme à cette conscience. C'est, si l'on veut, la force centipède de la conscience. Nous devons maintenant nous pencher brièvement sur l'inertie inverse centrifuge. Il y a un aspect

¹ Jean-François l'a peut-être mieux formulé : « L'acte ne produit pas seulement des résultats pour l'individu, il produit socialement quelque chose. L'activité d'un sujet singulier est par essence un rapport social (même si elle est aussi, du point de vue du sujet singulier, accomplissement ou non accomplissement individuel).[...] l'individu n'est pas produit par la société mais il se produit parce qu'il produit dans la société, par son activité même. » Dans François, Jean, 1990, Structures sociales, structures psychiques et activité du sujet, dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 446-447.

de cette incarnation de la conscience, apparu discrètement entre les lignes du chapitre précédent, sur lequel nous devons aussi nous pencher. C'est ici que je m'engage plus fermement, à supposer que j'eus été déjà désengagé/non-engagé dans l'écriture jusqu'ici.

8.1 L'ESPACE COMME CRITIQUE DE L'ESPACE

Il y a d'abord l'élément transversal à l'humanité, élément qui nous a accompagné tout au long de ce travail : l'espace.

Nous l'avons vu, la zad est un espace spécial. Elle répond à des dynamiques différentes de ce que nous connaissons habituellement. Elle fait vivre à ses sujets une expérience « autre ».

Les personnes rencontrées sont les premières à énoncer la dimension hors-norme de cette expérience de l'espace. Les références à la vie normale ou normative sont constantes et montrent comment deux régimes normatifs semblent être en discussion, et le sujet, inopinément le médiateur chargé de trouver une solution, le liant de cette discussion plus ou moins houleuse dont le thème serait l'espace.

La zad me semble (re)mettre sur la table la question : « qu'est-ce qu'un espace ? » C'est d'abord l'endroit où nous marchons, l'endroit où il doit y avoir un corps, une vie. L'espace n'est pas vide, c'est en son sein qu'apparaît l'expérience. Cette expérience, bien qu'en apparence vierge, est finalement colorée spatialement. Peut-être est-ce là le premier grand message de la zad, en deux temps : il existe un pouvoir de l'espace, comme il existe un pouvoir du sujet sur l'espace.

Le pouvoir du sujet sur l'espace est assez simple à énoncer maintenant. La zad, une forêt, n'a normalement pas de prétentions à dispenser les effets que nous avons largement développés ici. Ce n'est pas les spécificités topographiques de la sablière qui confrontent les sujets à une critique et une confrontation d'eux-mêmes, c'est là le pouvoir de l'espace investi subjectivement. Une forêt, un désert. À partir du moment où des sujets investissent l'un ou l'autre, il y a expressivité des rythmes, le pouvoir circule dans l'air et dispense une série d'effets, presque comme s'il avait pris vie par lui-même.¹ Peut-être est-ce là le moment où l'espace est le plus humain.

«Moi je sais que y'a des fois où quand je suis sur des zad, par rapport à ma vie au jour le jour, je vais peut-être être plus ouvert à certaines choses ou à certaines personnes. Par exemple quand je suis en camion, il y a des fois où y'a des gens qui passent, qui viennent me parler... et y'a des fois où j'ai pas envie de parler. Et du coup y'a des questions classiques que des citoyens vont me poser tu vois, de la vie en camion... Bha en fait je vais pas trop m'attarder, je vais leur faire comprendre que j'ai envie d'être tranquille

¹ Ma tournure de phrase fait explicitement référence à la perspective de Deleuze et Guattari, mais je ne m'inscris pas tout à fait dedans. Ceci sera plus clair à la fin du chapitre. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, 1980, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*, Collection Critique.

aussi. Tandis que quand je suis sur une zone, je passe cette barrière, de me dire “bon ok il y a des citoyens qui passent, je vais prendre l’effort de parler, de me répéter” ce que j’ai déjà répété des centaines de fois et ainsi de suite. Ça me booste plus là, parce que je me dis que les gens qui vont passer là, ça va beaucoup plus apporter dans le concret. Du changement de vision, de l’alternatif. Tandis que je suis dans mon camion, que je suis un jour à un spot et que je sais que je vais bouger, j’ai moins envie de faire d’efforts. » (M)

En chaque lieu, il existe des logiques de l’espace¹, même si ces logiques ne sont pas (comme elles semblent l’être implicitement pour la zad²) forcément revendiqués par les architectes.³ Il y a comme le sentiment que quelque chose circule dans l’espace, comme une fragrance du possible, de l’intérêt.

« Tu vois, c’est fou, mais je me dis que quand je construis des choses sur une zad, je sais qu’à un moment ou un autre, ça va être détruit. Je sais que ça va être éphémère. » (M)

Maxime est ici parfaitement clair. Il y a quelque chose sur du sentir sur la zad (au-delà de ce que nous avons déjà vu). L’espace pénètre les sujets et leurs chuchotent quelque chose. Nous nous rapprochons de ce qu’Étienne Dessoï a appelé l’ambiance.⁴ Ici, Maxime sent parfaitement la potentialité émanant de la zad. Ici, l’action a de la valeur. Le sens redevient sens. Le réel apparaît réalisable.

Et cette logique de la zad, que l’on construit, que l’on sent, s’attaque à ce que sont les espaces usuels.⁵ C’est très simple : la zad incarne en tant que telle une critique de tous les autres espaces dont on a oublié qu’ils sont espace. Ceci m’a particulièrement interpellé dans cette recherche : chaque personne rencontrée a formulé fermement à la fois la critique franche d’un lieu en

¹ Je garde cette appellation que j’ai employé ici pour sa grande simplicité. Nous pourrions aussi parler de micro-subjectivation située.

² Souvenons-nous des « *c’est logique* » à répétition de Julie.

³ Par exemple, si nous prenons Louvain-La-Neuve, nous pouvons constater un grand phénomène récurrent, presque éthologiques. Je songe à ces moments, souvent à la rentrée, quand les étudiants décident d’investir les grandes places et de s’y asseoir, souvent à plusieurs et en forme discontinue. La chose doit être relativement impressionnante vue du ciel, comme une sorte de comportement animal saisonnier. Ceci est largement permis par l’espace, mais également les corps. À un certain moment, les sujets se disent « nous pourrions faire ceci ici, et ceci serait bien ». Cette action est une des actions possibles. On pourrait imaginer d’autres investissements. Mais l’idée est de dire que l’espace permet quelque chose, selon le corps qui l’investit. Si nous prenons la ville de Charleroi, personne n’aurait un tel comportement, même les étudiants. Et si quelqu’un avait un tel comportement, il y a fort à parier que, à partir d’une sorte de microsubjectivation, une personne ou l’autre interviendrait pour signifier à la personne assise son incongruence vis-à-vis de la partition spatiale.

⁴ Dessoï Etienne, 1991, *Ambiance, éthique et croyances : les trois foyers organisateurs d’un milieu humain. Une approche psycho-sociogénétique préparatoire à l’abord de l’autisme*, édit. la “Ferme du Soleil”.

⁵ Je garde le mot usuel pour sa double potentialité : il renvoie à la fois à quelque chose d’ordinaire, d’évident, mais aussi d’employer sans que l’on se rende compte de cet usage, usage socialement ou idéologiquement réglé.

particulier (espace scolaire, professionnel, etc.), et à la fois, à partir de l'expérience de la zad, la critique de ce que les espaces usuels ne permettent pas.

« En fait, là-bas, t'as le temps. T'as pas vraiment les impératifs du temps. Tu t'appropries le temps. Et du coup, tu peux prendre le temps de comprendre les gens. Tu peux prendre le temps... Là où dans la rue, tu comprendrais pas ce que la personne veut te dire. Bha en fait là tu as le temps de t'asseoir et de dire « ok mec, j'ai pas compris, tu me dis quoi là ? » genre... Ou soit « han attends je comprends rien, je vais demander à un tel de m'expliquer ». [...] Tu as le temps, et du coup tu as le temps de découvrir les gens. Et en même temps, tu connais beaucoup mieux les gens avec qui tu as vécu sur zad que certaines personnes que tu côtoies seulement en cours par exemple, avec qui tu as pas vraiment le temps de parler au final. Tu passes beaucoup de temps avec eux mais heu... mais tu sais pas vraiment ce qu'ils pensent. » (J)

Les mots de Julie mettent parfaitement en lumière le pouvoir de l'espace sur les sujets : ce qu'ils font et ne font pas. L'expérience de la zad permet d'énoncer ce genre de critique hétérotopique.¹

Deux lieux sont ici critiqués. La rue, en premier, est l'espace de passage, l'espace du trajet.² C'est une sorte de non-lieu, nous le traversons tous, nous le connaissons tous, mais il est impensable de s'y arrêter sans une bonne raison. Si vous traversez la rue, c'est en général car vous vous rendez quelque part. Si quelqu'un vous interpelle, c'est comme s'il s'interposait implicitement entre vous et votre objectif (aller au travail, aller boire un verre, etc.). Il vous demande implicitement de rompre la partition de l'espace. Chose impossible, et donc : la connaissance est friable en rue.

L'école, en deuxième lieu, est probablement plus forte. C'est là une des institutions classiques de la vie sociale, structure lourde à laquelle aucun échappe, ou seulement au risque d'en payer le prix.³ L'école fait partie de ces espaces auxquels tout sujet social est amené à passer du temps. Mais il s'agit d'un espace traversé par des logiques qui ne sont pas en premier lieu la connaissance de l'autre. Nous l'avions déjà mentionné dans le chapitre précédent avec l'exemple de l'auditoire :

¹ Je fais référence à ce que Foucault a appelé des hétérotopies, ces « espaces singuliers que l'on trouve dans certains espaces sociaux dont les fonctions sont différentes de celles des autres, voire carrément opposées. » Foucault, Michel, 2001, Espace, pouvoir et savoir, *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°310, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.

² Au sujet de la rue, Julie fait en particulier référence à une personne sur zad qui s'exprimait difficilement en français mais avec laquelle il pouvait y avoir des échanges grâce, entre autre, au temps.

³ Je fais référence au concept de Claude Faugeron. Les structures lourdes sont ces structures sociales qui définissent, écrivent à l'avance les interrelations entre les sujets et qui seraient particulièrement réticente à toute entreprise de mobilité, vectorisé par les sujets les investissant. Ce sont ces structures qui semblent traverser la société, l'histoire, et qui, peu importe combien de fois on se tape la tête dessus, ne semblent pas pouvoir montrer quelque changement. Faugeron, Claude, 1990, *op.cit.*

la logique est d'abord normative avant d'être autre chose. C'est, si l'on veut, la « fonction manifeste ». L'espace de l'école peine à se montrer un espace de connaissance.¹

En vis-à-vis de l'école, la zad propose un espace de connaissance et de reconnaissance, et pose la grande question de savoir quels autres espaces peuvent porter de tels pouvoirs. Elle s'attaque au lien, à l'espace, et montre comment il est possible de faire autrement.

Ceci est maintenant plus clair : l'espace est ce dans quoi le sujet est situé, mais c'est aussi un espace de relation. L'espace traversé par le lien est un espace d'expérience, mais une expérience d'un humain à un autre. Mais doit s'ajouter, la possibilité d'une contre-rhythmique (ce que permet d'envisager l'acteur social). Il est possible de jouer de ce qu'est ce « sentir » et cette logique de l'espace. L'ambiance et le scénario peuvent être transcendés, malgré leurs apparences granitiques.²

Si, comme je le développe ici, l'espace pénètre le sujet et le sujet pénètre l'espace, penser l'acteur social c'est avant tout penser un acteur spatial, qui peut connaître cette dynamique et avoir son mot à dire dessus (souvenons-nous : le choix du choix, ligne transversale de ce travail). L'acteur peut même appliquer à l'espace sa propre recette.³ Foucault avait déjà, trop discrètement, développé cette possibilité.⁴ Foucault porte des mots cruciaux, en prenant pour référence le familistère de Guise⁵ :

¹ Ceci, également incroyablement au niveau épistémologique. Il y a des situations spatiales dans lesquelles la connaissance peut être refusée aux sujets. Prenons l'exemple connu du cours magistral dans un auditoire de 100 personnes, dans lequel nous aurons un élève de type « proactif ». Cet élève posera une question, puis une autre, et encore une autre jusqu'à ce que le professeur lui rappelle ce qu'est la partition à suivre : il faut avancer dans le cours. Attention à ne pas prendre ou exporter cette logique à n'importe quel créneau scolaire. Dans cette scène, on pourrait imaginer un professeur qui proposerait une séance supplémentaire pour répondre aux questions, même s'il n'y a qu'un élève pour poser des questions. Ou bien, plus transgressif encore, le professeur pourrait proposer un rendez-vous à l'étudier pour qu'il puisse s'exprimer.

² C'est en particulier vrai pour l'école, mais ça l'est d'autant plus pour la prison. Difficile de rompre le scénario, de se dissocier du concerto. Plus on accentue l'assujettissement, plus l'éventualité d'une contre-rhythmique se montre compliquée. Et la dynamique spatiale est toujours assez subtile. Deleuze dira : « [...] en faisant des autoroutes, vous multipliez des moyens de contrôle. Je ne dis pas que ce soit ça le but unique d'une autoroute, mais des gens peuvent tourner à l'infini sans être du tout enfermés, tout en étant parfaitement contrôlés. » Deleuze, Gilles, 17 Mars 1987, conférence donnée dans le cadre des « mardis de la fondation », disponible en ligne <https://www.lepeuplequimanque.org/acte-de-creation-gilles-deleuze.html>, consultée le 12 août 2021.

³ L'expression anglophone « *a taste of your own medicine* » fonctionne bien.

⁴ Fort paradoxalement, Foucault a développé une théorie de l'espace grâce au panoptique, mais il semble avoir « signé » cette dynamique comme quelque chose dont on peine à rompre. Les effets du pouvoir panoptique sont maintenant bien connus, les façons pour les dévoyer ou les rompre le sont moins.

⁵ Le familistère de Guise est une sorte de mini-ville, un lieu de vie construit pour héberger les ouvriers. Le familistère était lui-même divisé en plusieurs espaces telles que des écoles, des bains, etc. L'intention manifeste était de donner un cadre de vie aux ouvriers, en même temps de leur permettre de travailler dans de bonnes conditions. Travail et vie se trouvaient donc intriqués. L'architecture du lieu est fort proche du panoptique, d'où l'interpellation de Foucault. Le site internet du lieu le décrit d'ailleurs comme une utopie

« C'est là un aspect de l'architecture qui pouvait être oppressant (le fait de voir son prochain sortir de chez lui dans un familistère). Mais cela ne pouvait être oppressant que si les gens étaient prêts à **utiliser leur présence** pour surveiller **celle des autres**. Imaginons que l'on y installe une communauté qui s'adonnerait à des pratiques sexuelles illimitées : il redeviendrait un lieu de liberté. Je pense qu'il est un peu arbitraire de dissocier la pratique effective de la liberté, la pratique des rapports sociaux et les distributions spatiales. [...] Les hommes ont rêvé de machines libératrices. Mais il n'y a pas, par définition, de machines de liberté. Ce qui ne veut pas dire que l'exercice de la liberté soit totalement insensible à la distribution spatiale, mais cela ne peut fonctionner que là où il y a **une certaine convergence** ; lorsqu'il y a divergence ou distorsion, l'effet produit est immédiatement contraire à l'effet recherché. Avec ses propriétés panoptiques, Guise aurait bien pu être utilisé comme prison. Rien n'était plus simple. »¹ (la parenthèse et le gras des mots sont ajoutés)

Foucault nous dit ici : l'espace, aussi dur soit-il, est aussi l'espace du possible. Il rappelle le pouvoir du corps. Si le regard (ou l'idée d'un regard) génère chez l'autre le sentiment (l'ambiance) que quelqu'un peut l'observer à n'importe quel moment, alors faisons de ce regard l'objet de notre travail. Transmuons-le pour en faire autre chose. Si le corps et l'intention changent, si le regard devient un acte d'excitation, alors la logique que chuchotait initialement l'espace est court-circuitée : le regard génère maintenant du plaisir.

Travailler le corps, travailler les sens, veut dire travailler l'espace. Ce que la zad semble démontrer, une coloration de l'espace, et à travers, un saisissement du lien. Espace, corps-sujet (intention, vectorisation, etc.), lien. Des mots déjà sous-entendus par Foucault.²

8.2 UNE CONSCIENCE UTOPIQUE... DIRIGÉE VERS SOI ?

Ceci étant dit, repenchons-nous sur cette conscience utopique, et prolongeons la pensée.

réalisée : <https://www.familistere.com/fr/decouvrir/collections-ressources/les-expositions-temporaires/une-journee-en-utopie>, consulté le 12 août 2021.

¹ Foucault, Michel, 2001, *Espace, pouvoir et savoir*, op.cit,

² Et par Debuyst. Dans un article dans lequel il s'intéresse au rapport entre la norme, la pathologie et les sujets, il trahit une pensée spatiale comme celle que nous avons vu avec Foucault, et que nous allons voir avec Mannheim : « Ce n'est pas tellement l'individu qui présente des caractéristiques « anormales » dont sa personnalité serait affectée et qui font de lui un « porteur de trouble » ou un « porteur d'insuffisance » c'est beaucoup plus largement ce **lien** que le **sujet** a pu **établir** avec ce **lieu** qui est pathologique ». (le gras des mots est ajouté) Ce n'est donc pas, ni le topos tout seul, ni le sujet tout seul, mais la dialectique entre les deux, à l'amorce du lien, qui génère une certaine dynamique. Ici, la pathologie. Debuyst sous entend que, si le sujet s'est construit d'une manière (s'est lié), en relation avec l'espace, il peut fort bien se (re)construire autrement. Ceci est inclus dans le processus, voyez le point suivant. Dans, Debuyst, Christian, (1973), De la relativité au caractère impératif de la norme. La perspective que nous donne la pathologie sociale, Dans Debuyst, Christian, *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe)*, Bruxelles, Larcier.

Nous avons précédemment développé le désaccord que les sujets ressentait vis-à-vis de la réalité et de ses engrenages, et nous avons constaté l'existence d'une imagination incandescente. Nous nous étions alors engagés en indiquant que la zad n'était pas la fiction parfaitement réalisée, mais la mise en branle de cette imagination. Le mot « recherche » était alors apparu, une recherche d'« éléments que la situation ne contient pas ».¹ Était alors apparu la forme que prenait cette recherche : si les zadistes ont fait l'expérience du vide spatiale, la recherche d'une autre expérience, d'un autre espace, devrait, elle, manifester un « plein », un « vrai ». C'est alors qu'est apparu la question du jeu, comme une véritable matérialisation de l'imagination, ce qui nous permet de garder ce concept de conscience utopique, qui, par la porte ou la fenêtre, doit connaître un potentiel de réalisation.²

Les mots obscurs de Mannheim sont maintenant beaucoup plus clairs à la lumière du jeu, il y a eu vraisemblablement cette matérialisation, cette conscience qui s'oriente sur « des facteurs que cet "être" ne contient pas ».³ La configuration et la dynamique du jeu ont montré que la zad permettait de solutionner ce problème du vide, ce problème de la non-contenance énoncé par Mannheim. Le soi trouve ce qui lui manquait et plus encore.

En cela, cette dévastation partielle du « régime ontique » (le flux de l'expérience existant/prescrit dans un horizon social donné) dont parlait Mannheim est accomplie. Les zadistes ont employé des moyens « hors-norme » pour participer à une expérience différente, particulière et porteuse d'effets tout aussi particuliers.

Mais il y a autre chose qui me tracasse et que vous avez certainement relevé jusqu'ici. La zad n'existe plus, l'utopie est-elle finie ? Peut-être l'est-elle dans cette configuration spécifique, mais quelque chose se prolonge.

La dynamique de la conscience utopique ne s'arrête pas à la création d'un régime d'expériences spéciales permis par la zad. L'espace de la zad ne colore pas simplement l'expérience et le soi du sujet qui la traverse, la dynamique semble se situer au-delà ailleurs.

Précédemment, lors du cursus criminologique, J'ai été amené à réaliser une petite réflexion sur la schizophrénie en appliquant cette grille de lecture utopique.⁴ Au fil de l'analyse (du film *Spider*), j'avais été amené à formuler la même conclusion que pour la zad, à savoir l'existence d'une imagination incandescente. Le sujet en question montrait une recherche considérable d'une recherche d'un autre monde, à travers un travail de lui-même. Sujet-monde, sujet-tableau : la dynamique subjective montrait une ambition ontologique considérable. Mais cela ne prenait pas.

¹ Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et utopie*, op.cit, p.130.

² L'enrichissement de la créativité à partir du contact avec la réalité dont parlait Winnicott.

³ Ibid., p.159.

⁴ J'épargne ici les problèmes épistémologiques entre les dialogues interdisciplinaires.

Jamais il n'y avait de réalisation « réelle » ou « objective ». Le schizophrène était le porteur d'un *topos* que personne ne pouvait connaître. Et, le « u » ne pouvait se réaliser. Quelque chose manquait.

Sans ambages : cet élément, c'est le social. Nulle utopie ne peut prendre vie si elle ne verse pas, même dans une faible mesure, dans le social :

« Au sens où nous l'avons définie, une utopie efficiente ne saurait à la longue être la performance d'un individu, pour la raison déjà que l'individu isolé, de lui-même, ne peut torpiller un statut ontique socio-historique. C'est à la condition seulement que la conscience utopique de l'individu intercepte des tendances déjà présentes dans l'espace social et les traduise, à la condition qu'elle reflue sous cette forme dans le champ de conscience de couches entières chez qui elle se convertit en agir, c'est à ces conditions seulement que, à rebours d'un régime ontique établi, peut s'instaurer une réalité ontique réactive. »¹

Ce que nous dit Mannheim, dans son habituel ésotérisme, est que la réalisation d'un autre régime d'expérience ne peut pas se faire à partir du sujet singulier (coupé du social, « isolé de lui-même »). Il y a une dimension plurielle, collective à connaître pour que la recette prenne. Mais aussi, il y a quelque chose à sentir dans l'espace social, comme un air de possibilité, un créneau à saisir pour proposer autre chose (« refluer », « rebours »). Ce n'est donc pas tout à fait un hasard, quelque chose se sent et doit être fait ici et maintenant.

Ceci est assez clair avec la zad, mais cela va largement plus loin. Mannheim dit explicitement que ce régime d'expérience créé doit advenir en réponse à un autre régime d'expérience (avec lequel les sujets sont en désaccord). Aussi, il faut avoir connu l'un pour faire naître l'autre.

Qu'est-ce que les zadistes ont fait et s'est avéré difficile à faire ? La réponse est : mettre au travail leur propre matérialité, leurs subjectivité et en faire autre chose. Nous parlons ici de forme, autant que de contenu/vécu. Si les zadistes formulent la critique de tous ces lieux qui dispensent une série d'expériences, ces lieux qui marquent, qui plient, c'est parce qu'ils en sont les dépositaires, ils en sont les corps.

Ils ont été colorés, formés par ces expériences de l'espace, et la zad est le lieu où l'on peut, non pas se libérer de ces marques, mais composer avec elles. Il ne s'agit pas de claquer des doigts et de supprimer, à la fois ces espaces et les expériences de ces espaces. On ne peut remplacer le corps. Mais plutôt de faire quelque chose de ce qui, en nous, est la marque de l'espace.

¹ Ibid. p.170.

Nous aurions pu penser que la conscience utopique se dirigerait uniquement vers l'extérieur, de telle manière à pouvoir recréer « objectivement » une situation fructueuse d'expériences différentes. Ceci existe, mais va de pair avec le travail de soi. Soit social, soit spatial. Ici se situe alors le cœur de la zad : se reconstruire soi-même, c'est tenter de reconstruire l'espace et le social. Et ceci dépasse l'épisode de la zad. C'est là la particularité utopique de la zad. Ils se sont attaqués à leurs expériences de l'espace, à partir d'une expérience de l'espace, et le résultat de cette dynamique a prétention à sortir de la zad, à circuler au-dehors : circuler (à un moment ou l'autre) vers d'autres espaces. C'est à la fois l'espace contre l'espace, le soi contre le soi, à visée sociale. La zad ne s'arrête donc pas au contenu qu'elle proposait, ni à sa déforestation, elle se prolonge à travers le corps : incorporation.

8.3 CONSCIENCE ET PROCESSUS D'INCORPORATION

L'expérience de la zad ne vient pas inventer ce qu'est l'incorporation : elle vient le rappeler. Quelque chose s'intègre. Subjectivité et corps jouent ensemble avec l'espace. Dans la mise en branle de la conscience utopique, est incluse l'idée d'un prolongement. Ce n'est pas seulement élaborer une nouvelle situation et de nouvelles expériences, c'est élaborer une nouvelle forme de soi. Reprenons ceci avec des mots plus clairs.

La zad a contesté un régime d'expériences, et une série d'espaces dispensant de tels régimes. Elle en a fait son objet, sa recherche. C'est là, ce que Mannheim reprend comme **le topos**. C'est le monde auquel le sujet participe et à partir duquel il se développe :

« Si un instant, dans le langage de Landauer¹ — et par opposition préméditée au langage courant — on appelle “topie” tout régime s'appliquant et dispensant ses effets, ces chimères, là où leur échoit une fonction révolutionnaire, deviennent utopie. Voilà qui est bien clair : un concept déterminé de l'être (topos/topie, un sujet expérimentant un lieu, un espace) et un concept concomitant de transcendance (le « u ») à l'être sont au fondement d'une telle distinction [...] »² (les parenthèses sont ajoutées)

Il y a donc un topos et un « u », avec lesquels compose le sujet, avec l'un d'abord, puis l'autre ensuite, le sujet est un « être », c'est-à-dire une créature vivant obligatoirement un régime d'expériences. C'est ce que devient l'être humain aux contacts des espaces et du social.³

¹ Mannheim cite : Landauer, Gustave, 1974 (1923), *La révolution, traduction anonyme*, Champ Libre.

² Cette façon de faire référence à l'« être » comme un régime d'expérience trahit sa conception d'un être vivant des expériences dans un espace. Mannheim Karl, 2006, *op.cit*, p.160.

³ C'est la fiction de Mannheim. « L'homme étant primordialement une créature dans l'histoire et en société, cet « être » qui le circonscrit n'est jamais « un être en général », mais constamment une figure historique concrète de l'être social. Pour le sociologue, l'« être » n'est jamais saisissable que comme régime de vie “s'appliquant concrètement”, autrement dit, comme un ordre qui dispense ses effets, et en ce sens réellement déterminable. » Ibid.

« Tout “régime de vie” concret “dispensant ses effets”, on peut d’abord l’appréhender et le caractériser de la manière la plus claire, de par le genre particulier d’ajointements économiques et politiques qui le fondent ; mais il embrasse aussi toutes **les formes de la convivialité humaine** (formes spécifiques de l’amour, de la sociabilité, de la lutte, etc.) que ces ajointements rendent possibles ou indispensables ; et finalement tous genres et **modes de l’expérience du vécu** et de la **pensée corrélés** à ce régime vital et qui, en ce sens, **coïncident avec lui**. »¹ (j’accentue en gras)

Le topos donne donc une forme à l’être, à travers laquelle, il expérimente et nourrit le topos.² Sujets, espaces et expériences sont donc enchevêtrés, ou en tout cas très proches (« ajointements »). La façon dont le vocabulaire du corps s’accorde et se prononce est composée socialement. Il existe une sorte de partition selon laquelle nous agissons. Individuellement comme musicien. Collectivement comme orchestre ou concerto. La zad rappelle et frappe ce lyrisme du quotidien, avec une petite lettre, un « u ».

Le « u » de utopie, renvoie alors à la contestation de ce régime (topos) à partir duquel le sujet s’est formé. C’est le « u » qui vient dire (nous l’avons largement vu) : « je ne veux pas que ça se passe comme ça ici. » Mais ce sans lieu ou non-lieu, refus du lieu, s’intègre au sujet : il porte à la fois le lieu contesté, et l’intention d’un autre lieu. Le « u » existe grâce au topos. C’est en même temps construction et déconstruction, à condition d’avoir un « moteur ».

La conscience est alors ce qui vectorise l’utopie (double espace), elle matérialise la critique du topos, l’avènement du « u ». Elle permet de changer le rapport au monde, le rapport au soi. Ce par quoi le sujet lit, investit le monde et les autres. L’utopie ne doit donc pas seulement proposer un contenu passager de l’expérience, elle doit ancrer quelque chose chez le sujet. C’est ce que Mannheim appelle une structuration de la conscience, dont la voie de modification fut la conscience utopique (nous allons reprendre ceci avec des mots plus simples) :

« D’une conscience utopique on ne peut parler à bon droit que si la figure telle ou telle de l’utopie n’est pas seulement un « contenu » vivant de la conscience concernée, mais qu’en tendance du moins elle investit la conscience (le soi) dans toute son envergure. [...] Quand nous parlons de formes et de seuils déterminés de la conscience utopique, nous avons à l’esprit des structures de conscience concrètement repérables, telles qu’elles ont été « vivantes » dans l’individu.»³ (La parenthèse est ajoutée)

¹ Ibid.

² Pensons aux topiques freudiens. C’est à la fois un espace, mais un espace qui connaît une certaine dynamique.

³ On comprend ici pourquoi les anciennes traductions privilégiaient les termes « état d’esprit utopique », « mentalité utopique ». C’est l’idée d’une réaction dans la conscience qui doit venir tapisser la forme du sujet. Ibid, pp. 171-172.

Mannheim, abscons, dit quelque chose de crucial pour penser l'échec de la zad : le contenu du désaccord, de la recherche de transformation et de transformation effective de l'espace, doit pouvoir se matérialiser dans le sujet, au-delà du vécu, il faut qu'elle crée une forme dans le sujet, un schème à partir duquel il pourra investir le monde à nouveau : le u et le topos permettent alors de recréer une relation à l'espace. Subjectivité spatiale.

Ainsi il y a deux dynamiques, la conscience utopique qui amorce la recherche, la création, la transformation de la situation, mais aussi, ce mouvement, cette production, cet espace qui, en retour, produit des effets sur le sujet. C'est là qu'il y a matière à l'incorporation. Apparaît une modification de la subjectivité. Intérieurement, quelque chose a changé. Nous retombons alors sur le mot processus avec l'idée d'un changement apparu en nous :

« Qui dit « modification de la vie intérieure » signifie parallèlement « **reconstruction du milieu et des sujets** qui le composent en fonction des expériences vécues et de l'orientation dans laquelle, plus ou moins consciemment ou inconsciemment, le sujet s'engage. [...] de tels processus s'accompagnent d'une modification des représentations du monde extérieur, des exigences que celui-ci pose, **des possibilités** qu'il donne ; et que ce sera à l'intérieur de cette reconstruction du monde extérieur que certains comportements paraissent devenir justifiés ou même requis. »¹ (le gras des mots est ajouté)

Nous pouvons le dire encore plus simplement : l'incorporation de l'expérience a modifié le point de vue. L'espace n'est plus coloré de la même façon. En se modifiant soi-même, on modifie le codage du monde, c'est là l'effet auquel doit aboutir l'utopie : mettre au travail, à la fois l'espace du sujet et l'espace extérieur pour forger un « style ».² Et ceci n'a rien de méta-spatial ou méta-subjectif, c'est très concret :

*« Ce que j'ai remarqué, de casser tous ces codes en fait, ces banalités de questions quand tu rencontres des gens, et ben en fait, je me rends compte que même **en dehors** de ma vie [la vie sur zad], **je le fais encore** ce truc. [Je lui demande un exemple :] Bha en fait parfois je rencontre quelqu'un, je suis en camion posé quelque part tu vois, hop y'a quelqu'un qui va passer, je peux parler une heure avec... Je vais rentrer dans des sujets politiques ou personnels avec les gens... Quelque chose de beaucoup plus sincère tu vois. Et en fait*

¹ Debuyst Christian, 2004, *op.cit*, p.77.

² C'est là ce que Mannheim tentera d'explicitier comme une « "structure solidaire-de-l'être ou – inféodé à un locus" ». C'est quelque chose de directement lié à la façon de vivre les expériences, élément qui dépend de l'expérience du corps (« solidaire de l'être »... ou encore le mot locus, renvoyant à quelque chose de situé presque biologiquement). Mannheim Karl, 2006, *op.cit*, p.217.

au bout d'une heure, tu te dis : ha bha merde en fait, comment tu t'appelles ? Et en fait c'est inversé tu vois » (M)

*« Du coup je pense que ça m'a apporté une vision sur le monde que j'imaginais pas. On peut un peu assimilé ça à quand t'es un enfant et tu comprends pas ce qui se passe, ben maintenant j'ai l'impression d'avoir plus de cartes pour comprendre ce qui se passe. Je pense que ça m'a aussi apporté dans ma manière de lutter [...]. Moi **je ferai plus que les marches pour le climat parce que je trouve ça insuffisant.** [...] **Donc nouveau rapport à moi, nouveau rapport à la politique** je dirais. » (J)*

Nous retombons alors sur ce que Françoise Digneffe disait précédemment : le sujet se découvre d'autres solutions, d'autres orientations pour s'accomplir. Il existe maintenant un autre style. Les zadistes ont plié le pli, topographié le topos avec le « u », à travers un jeu, pour générer une autre relation au monde. Deleuze le résume peut-être mieux :

« La subjectivation n'a jamais été [...] un retour théorique au sujet, mais la recherche pratique d'un autre mode de vie, d'un nouveau style. Cela ne se fait pas dans la tête : mais où, aujourd'hui, apparaissent les germes d'un nouveau mode d'existence, communautaire ou individuel, et en moi, y a-t-il de tels germes ? »¹

¹ Deleuze, Gilles, 1991, Pourparlers, Paris, Éditions de Minuit, p.145. Cité dans Englebert, Jérôme, 2020, *La spatialité carcérale*, p. 5, disponible en ligne : https://www.researchgate.net/publication/343674542_La_spatialite_de_la_peine_carcerales, consulté le 12 août 2021.

9 CONCLUSION

Nous voilà à la fin. Le tempo décroît, les mots s'affaiblissent, la rythmique s'estompe. La musique, si elle a commencé, s'arrête. C'est bientôt l'heure où tout se tait. Et cette fin résonne désormais dans l'espace comme un écho. Difficulté colossale, si l'en est, d'écrire ces dernières lignes, celles de la fin, celles de l'achèvement. Capter les échos, cruelle étape : retenir des idées, en écarter d'autres. Quelles sont ces idées ? Qu'est-ce qui résonne ? Tendons, encore une fois, l'oreille et penchons-nous là-dessus.

En premier lieu, nous avons d'abord désamorcé le lien d'évidence que peut instaurer le concept de désobéissance civile avec la zad. Nous avons vu que la dynamique du mot, et la dynamique des sculpteurs du mot va au-delà de ce que semble prôner le concept (dichotomie obéir-désobéir, le désobéir comme un acte civil, éventuellement délinquant, etc.). Est inclus dans le mot « désobéir » le souci de soi et la préoccupation pour les autres. Il existe un enjeu éthique et critique (un rapport de soi à soi qui code l'action, que l'on entretient, que l'on nourrit à travers les situations que nous rencontrons). Était déjà mis en lumière la question des sens, en particulier de l'écoute au cœur du mot désobéir (l'écoute au-devant, au-dehors, et l'éventuel « dé » de cette écoute).

Nous avons ensuite brièvement survolé quelques caractéristiques du « phénomène » des zad. Nous avons vu qu'il existait entre les différentes matérialisations de ces trois lettres, ce que Wittgenstein appelle un air de famille. Quelque chose semble commun, et en même temps très différent, subtil, comme le visage humain ou l'expression artistique.

Est enfin apparu la première pierre d'édifice de l'analyse, à travers le phénomène de l'appel. Nous avons pu constater l'importance de la pluralité de sens au cœur de l'apparition de la zad dans l'histoire des sujets. La zad ne vient pas de nulle part, mais en même temps, elle semble apparaître au moment où les sujets en ont le plus besoin, comme un appel du destin. Nous l'avons vu, les personnes ont vécu une série d'expériences désubjectivantes, ils n'ont pu sentir le poids de leurs propres existences, ils se sont sentis sapés, blousés par le jeu social. Ils se sont montrés diligents mais n'ont rien reçu en retour de leurs investissements. Si ce n'est une marque, la marque du vide. Le poids de l'action et le poids du soi s'amenuisaient, et la zad apparaît comme une façon de contrecarrer cet amenuisement. C'est la volonté de rechercher, la volonté de connaître, sans savoir exactement quoi chercher ou ce qu'il faut connaître. Imagination incandescente : fiction à la recherche d'un tableau, fiction à travers laquelle corps doit s'activer. Ce n'est pas une vue d'esprit, c'est un travail de l'être dans sa totalité. Un travail déjà d'adaptation : se sortir des situations, des interrelations avec lesquelles on est en conflits. Cela demande déjà de la créativité. Imaginer le possible, en réponse à l'impossible. Il y a des marges envisageables de « sauvegarde ».

Nous avons alors repris le concept de conscience utopique à la lumière de ces motions zadistes. Effectivement, les sujets connaissent un désaccord avec la réalité, réalité qu'ils essaient de

transformer, même dans une certaine mesure. Mais la réalité à laquelle ils se sont attaqués, en première instance, n'apparaît pas comme une fiction précise qui se serait réalisée. La zad n'est pas le monde que veulent voir les sujets. La zad est davantage le prisme à travers lequel l'utopie, le désaccord peut se matérialiser. Ce qu'il en sortira, les sujets ne le savent pas d'avance.

Il y a donc une forme spéciale que prend cette fameuse conscience en conflit (ou état d'esprit). Une forme à laquelle nous ne nous attendions pas : un jeu. Nous parlons alors d'une nouvelle situation, une situation à travers laquelle l'expérience sera différente. Et elle le sera fameusement. La solution sera donc trouvée à partir de l'élaboration d'une forme et d'un contenu et sera la réponse adaptative des sujets... Mais cette réponse quémamera, sans ajournement possible, elle-même d'autres adaptations. Un peu comme un thermostat : on touche à un élément, la suite doit s'adapter.

Les éléments auxquels doivent s'adapter les sujets, investissant la zad, en particulier en première instance, sont pléthoriques. Le sujet se trouve aux prises avec un monde polarisé, entre le *play* et le *game*. Et il doit pouvoir porter ceci. Le sujet doit assumer le fait de se saisir-lui-même, de s'auto-activer, se confronter sans cesse à lui sous toutes ses coutures. Il devra négocier, à la fois avec les difficultés inhérentes à la zone, mais aussi les règles implicites du jeu : saisir le sens commun, reconfigurer les sens et les employer différemment. Subjectif et social, deux versant créateurs du sujet, se trouvent alors franchement attaqués, et il ne pourra s'en sortir que s'il assume cette attaque.

S'il porte cette dynamique, s'il l'incorpore, s'il « *s'accueille lui-même* » (C), alors il participera pleinement au flux de l'expérience, au flux du topos. Si l'espace est ce qui pose problème, alors c'est par ce même espace, cette même logique que les choses pourront aller « mieux », ou en tout cas différemment que ce que le sujet a connu jusqu'alors. Il pourra sentir la matérialité du soi, la matérialité de son action. Le monde retrouve un sens tangible. La critique, à la fois de sa forme et de son contenu, aura « débloqué » quelque chose. Il connaîtra alors, le circuit-long de la créativité. Il aura fait l'expérience d'avoir appris ses apprentissages, il aura investigué, à travers la tempête, la façon dont il a été construit, il connaîtra, dans une certaine mesure, la forme que lui ont donné les expériences de la vie, et dans une autre la forme qu'il tend à prendre. Il y aura un autre soi « rempli », « physique ». Il sera à même de (re)dire « je ». Un « je » investit par l'envie de vivre, l'envie d'accepter la vie elle-même.

En réalité, je pense l'avoir discrètement appuyé : c'est là toute la bizarrerie de la zad, entre créativité et adaptabilité. Les deux ne font que s'appeler, peut-être est-ce là même un trait humain. Il y a là une complexité difficile à saisir que je ne pense n'avoir fait qu'effleurer. À dire vrai, je crois qu'elle m'impressionne autant qu'elle m'écrase.

Enfin, nous sommes arrivés au dernier chapitre au sujet du lien, la façon dont les zadistes viennent dire quelque chose sur ce lien, dont il sont à la fois les porteurs et les critiques. L'expérience des zadistes viennent rappeler le poids des espaces. Un espace ce n'est pas rien, ce n'est pas le vide, c'est ce que nous traversons tous, ce qui nous touche tous dans une intensité inégale. Mais si les espaces se lient aux sujets, les sujets se lient aux espaces. Il existe un pouvoir potentiel que nous pouvons tous connaître : s'attaquer à l'espace, en changer les règles, les partitions. La zad incarne subjectivement ceci : c'est une forêt, et pourtant, nous avons pu aborder tous les effets qu'elle dispensait. L'action d'un humain sur un autre, de plusieurs humains dans un espace est à considérer. L'être humain est celui qui peut habiter un désert, jouer une mélodie, une rythmique là où il n'y a aucun instrument.

Espace contre espace donc. Mais un espace différent. L'espace de la zad montre une dynamique qui semble difficilement retrouvable dans les espaces usuels : celle de la reconnaissance. Quels sont les espaces capables de tels reconnaissances, vécues comme « vraies » ? La zad convoque la nécessité de penser une telle possibilité du lien : entre des sujets et des espaces. Le lien est ce « à partir de quoi se construit une relation dans laquelle chacun se sent reconnu comme ayant une valeur propre, ou un point de vue propre, ou une histoire propre, et qui, de fait, devient capable de reconnaître le point de vue, l'histoire propre de l'autre, de se lier dans une certaine mesure à lui [...] »¹ Est en jeu la reconnaissance. Et plus largement, une triade à ne pas négliger : entre espace(s), sujet(s) et lien(s). Ceci est sous-entendu par les grands auteurs que nous avons convoqués dans notre analyse.

Enfin, nous nous sommes repenchés sur la question utopique. L'expérience de la zad a montré cette particularité : à travers le jeu, on conteste un régime d'expérience, mais on se conteste soi-même comme fruit de ce régime. Il y a comme une intention de s'attaquer à soi, effectivement pour aboutir à une « autre » subjectivité, mais il y a quelque chose de l'ordre de l'incorporation de l'expérience. Cette autre subjectivité ne s'arrête pas à la séquence de la zad, elle permet de forger un nouveau style à partir duquel on traverse d'autres lieux, d'autres régimes d'expériences. Se reconstruire soi-même, c'est alors à la fois modifier le lien et l'espace. C'est rebattre les cartes. Le « topos » et le « u » se sont retrouvés au sein même de la vie subjective et ont dû trouver une entente. Le sujet, médiateur malheureux ou bienheureux, tapissera sa conscience, son point de vue, son rapport au monde et aux autres à partir de cette dialectique. L'espace est reconfiguré, la façon dont on vit le flux de l'expérience l'est alors tout autant, au-delà de la zad.

Je ne voudrais pas finir sur des mots aux abords obscurs. Mon ambition a toujours été celle de la clarté, de la simplicité. Mais il est vrai que nous nous sommes penchés sur un objet complexe, camouflé par son appareil écologique, et en même temps, nous avons puisés dans des auteurs

¹ Debuyst, Christian, 1985, op.cit, p 173.

connus pour leur ésotérisme (Mannheim surtout, Foucault aussi, Debuyst incontestablement, mais aussi Winnicott, moins évident que ce que l'on croit).¹

Encore quelques éléments à ajouter. D'abord, il y a encore énormément d'éléments que nous aurions pu aborder. Je pense en particulier aux concepts de territorialisation et d'habitus mais aussi celui de jeu de langage. Ceci aurait été possible, mais mon intention était de laisser s'exprimer l'objet le plus possible et ne pas le noircir d'une dizaine de concepts théoriques.

En cela, peut-être ai-je été pris à mon propre jeu. Il me semble avoir été plus phénoménologue par moment que ce que j'imaginai être. Ceci n'était pas mon intention. J'ai voulu absolument restituer la pluralité de sens aux phénomènes rencontrés. Peut-être ai-je été de trop dans l'« ouïr » et le « voir »² : vous m'en ferez la critique raisonnée que je recevrai avec plaisir.

Si nous parlons de phénoménologie (phénoménologie dont s'écarte Debuyst), redemandons-nous aussi : qu'avons-nous donc fait de l'acteur social, fiction complexe autant qu'ambigüe ?

Avec le recul, je remarque que j'ai employé l'acteur social pour voir comment les choses « se norment », comment à partir du conflit, avec les autres d'abord, avec soi ensuite, peut survenir une sorte de stabilité. Pour parvenir à ceci, nous l'avons vu, j'ai disséqué l'acteur social en deux morceaux qui le traversaient dès le départ : l'adaptabilité d'un côté, la créativité de l'autre. Ceci était présent d'emblée, mais il me semble que la zad a coloré ces deux pans de l'expérience d'une manière que Debuyst ne sous-entend pas dans ses quatre grands textes sur l'acteur social. J'entends par là la question de l'être, qui doit pouvoir se renvoyer ses propres actions, s'attaquer lui-même pour attaquer le jeu social. L'idée d'une contre-subjectivation (ou une créativité critique m'a semblé plus présente chez Winnicott.

Il y aurait encore des choses à dire, des hypothèses à formuler. Il serait très intéressant de retrouver les sujets enquêtés dans quelques temps pour voir si l'incorporation dont nous parlons aura fait son effet, au-delà de ce que le laisse déjà croire leurs expériences récentes post-zad. Il serait aussi intéressant de voir comment, pour des sujets qui ont fait l'expérience de la créativité, l'expérience d'un autre, le retour à une vie « normale » s'effectue. Il me semble difficile de croire que la créativité s'érodera.

Enfin voilà : les lignes de la fin. Il me semble plus clairement maintenant avoir voulu montrer le besoin foncièrement humain de connaître une plasticité de l'existence, de soi et du monde, même si la réalisation de ce désir inconscient ou conscient se fait parcimonieusement.

¹ Il semble exister une sorte de topique spatiale tantôt implicite, tantôt explicite, chez ces auteurs.

² Il me semble avoir entretenu la fiction ou l'utopie d'un sujet métamorphique postulé par les professeurs Adam et Englebert : Adam, Christophe et Englebert, Jérôme, 2016, *Éthologie et criminologie clinique* : Debuyst avec Demaret pour une éthique de l'adaptation, *Cahiers de psychologie clinique*, 47, p. 35.

Je réalise aussi avoir trahi mon intérêt pour la subjectivité et la métaphore artistique tout au long de ce travail. Quelque part, ces deux morceaux sont à l'œuvre dans un travail de ce style. Ce n'est pas seulement la fin d'un travail en vue d'une réalisation valorisée dans un jeu scolaire, c'est probablement la fin d'un parcours, ou d'une ère subjective. Il y a, dans un mémoire, une logique de l'ordre de la confusion des subjectivités. L'étudiant laisse une part de lui-même dans le mémoire qu'il ne reverra peut-être jamais, le mémoire laisse sa marque en l'étudiant. Quelque chose a changé. Deux espaces communiquent. Ceci s'appelle l'écriture de soi.

10 BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Christophe et Englebert, Jérôme, 2016, Éthologie et criminologie clinique : Debuyst avec Demaret pour une éthique de l'adaptation, *Cahiers de psychologie clinique*, 47, 9-38.
- August Aichhorn, « Chapitre IV. L'éducation des enfants sociaux », Florian Houssier éd., *August Aichhorn. Cliniques de la délinquance*. Champ social, 2007, pp. 159-181.
- Bastien, Danielle, et Janssen Christophe. « L'audacieuse clinique du couple », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 40, no. 1, 2013, pp. 181-203.
- « Une barricade de mots pour défendre la ZAD », *Mouvements*, vol. 89, no. 1, 2017, pp. 149-154.
- Bearez, Annie. « Désobéir, et si le mot n'existait pas ? », *Actualités en analyse transactionnelle*, vol. 155, no. 3, 2016, pp. 72-73.
- Berger, Peter et Luckmann, Thomas. 1986. *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Brion, Fabienne, 2003, Le monde judiciaire selon Garfinkel. *Criminologie*, 36 (2) pp. 9-26.
- Bulle, Sylvaine. « Formes de vie, milieux de vie. La forme-occupation », *Multitudes*, vol. 71, no. 2, 2018, pp. 168-175.
- Canguilhem, Georges, 1966, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF.
- Collectif, 1968, *La criminologie clinique : orientations actuelles*, 1968, Bruxelles, Dessart, Dossiers de psychologie et des sciences humaines.
- Collectif, 1995, *Histoire des savoirs sur le crime et la peine, tome 1. Des savoirs diffus à la notion de criminel-né*, Bruxelles, Larcier, Crimen.
- Coopman, Anne-Laurence et Janssen, Christophe « La narration de soi en groupe : le récit comme tissage du lien social », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 34, no. 1, 2010, pp. 119-134.
- Debuyst, Christian, 1972, Relations animales et relations humaines, *Esprit*, Nouvelle série, No. 411 (2), pp. 266-279.
- Debuyst, Christian, 1985, *Modèle éthologique et criminologie*, Bruxelles, Mardaga.
- Debuyst Christian, 1986, *Note introductive aux travaux du séminaire sur le terrorisme (1ère partie)*. Département de criminologie et de droit pénal ; 10, 24 pages.
- Debuyst, Christian, 1990 (a), « Présentation et justification du thème », dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 21-33.
- Debuyst Christian, 1990 (b), Acteur social et délinquance, dans Debuyst Christian., 2009, *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale (Textes choisis et présentés par Christophe Adam et Françoise Digneffe)*, Bruxelles, Larcier.
- Debuyst, Christian, 1990 (c). « Remarques conclusives » dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp 461-471.
- Debuyst, Christian, « Qui récupère qui? » Dans *Déviance et société*. 1995 - Vol. 19 - N°3. pp. 257-265.
- Debuyst, Christian, « La délinquance comme interaction », Dans Mucchielli Laurent ; Robert Ph. (sous la direction de), 2002, *Crime et sécurité, l'état des savoirs*, Paris, La découverte, pp. 139-147.

Debuyst, Christian. « La notion d'acteur social considérée comme structure « légère » face aux structures sociales « lourdes » », Dan Kaminski éd., *Sociologie pénale : système et expérience*. Érès, 2004, pp. 67-82.

Debuyst, Christian, (1973), De la relativité au caractère impératif de la norme. La perspective que nous donne la pathologie sociale, Dans Debuyst, Christian, *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale* (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe), Bruxelles, Larcier.

Debuyst, Christian, (1986), Questions d'épistémologie : l'étude du comportement délinquant et ses implicites, dans Debuyst, Christian, 2009. *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale* (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe), Bruxelles, Larcier.

Debuyst, Christian, (1991), Perspectives cliniques en criminologie. Le choix d'une orientation, dans Debuyst, Christian, 2009. *Essais de criminologie clinique. Entre psychologie et justice pénale* (textes choisis par Christophe Adam et Françoise Digneffe), Bruxelles, Larcier.

De Greeff, Etienne, 1947, *Les instincts de défense et de sympathie*, Paris, PUF.

De Greeff, Etienne, 1950, Criminogénèse. *Rapport des Actes du IIe Congrès international de criminologie*, Paris: Martel, Givors, pp. 267-306.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, 1980, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*, Collection Critique.

Deleuze, Gilles, 17 Mars 1987, conférence donnée dans le cadre des « mardis de la fondation », disponible en ligne <https://www.lepeuplequimanque.org/acte-de-creation-gilles-deleuze.html>, consultée le 12 août 2021.

Deleuze, Gilles, 1991, *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit.

Demaret Albert, 2014 (1979), *Éthologie et psychiatrie*, Bruxelles, Mardaga.

Dessoy Etienne, 1991, *Ambiance, éthique et croyances : les trois foyers organisateurs d'un milieu humain. Une approche psycho-sociogénétique préparatoire à l'abord de l'autisme*, édit. la "Ferme du Soleil".

Digneffe Françoise, 1985, *Présentation de l'ouvrage de Christian Debuyst « Modèle éthologique et criminologie »*, Département de criminologie et de droit pénal ; 3, 22 pages.

Digneffe Françoise, 1989, Conduites déviantes, identité et valeurs. La perspective de E. De Greeff. Dans *Déviance et société*. -Vol. 13 - N°3. pp. 181-198.

Digneffe, Françoise, 1989, Éthique et délinquance. La délinquance comme gestion de sa vie, Ed. Médecine et Hygiène, *Déviance et Société*, Genève.

Digneffe, Françoise, 1991, Quelques modèles d'analyse du processus d'élaboration des solutions morales chez les jeunes. *Service social*, 40(1).

Digneffe, Françoise et Adam, Christophe, 2004, Le développement de la criminologie clinique à l'École de Louvain : une clinique interdisciplinaire de l'humain. *Criminologie*, 37(1), 43-70.

Englebert, Jérôme et Follet, Valérie, 2016, *Adaptation*, Paris, MJW Edition.

Englebert, Jérôme, et Adam, Christophe, « La « personnalité antisociale », antithèse de la psychopathologie », *Déviance et Société*, vol. 41, no. 1, 2017, pp. 3-28.

Englebert, Jérôme, 2020, *La spatialité carcérale*, disponible en ligne : https://www.researchgate.net/publication/343674542_La_spatialite_de_la_peine_carcerale, consulté le 12 août 2021.

- Faugeron, Claude, 1990, « L'acteur entre l'individuel et le social. Une réflexion sur les problématiques de l'acteur social », dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 451-459.
- Foucault, Michel, 1966, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon.
- Foucault, Michel 1966, *Les Mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, Avril-Juin 1990, « Qu'est-ce que la critique ? Critique et Aufklärung », *Bulletin de la société française de philosophie*, 84ème année, n°2.
- Foucault, Michel, 1997, « Il faut défendre la société ». Cours au Collège de France 1976, Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes études, p. 22.
- Foucault, Michel, 2001, À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours, *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°344, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, 2001, Des espaces autres, *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°360, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, 2001, Espace, pouvoir et savoir, *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°310, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, 2001, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°356 Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, 2001, *L'herméneutique du sujet. Cours au collège de France. 1981-1982*. Hautes Études, Galimard, Seuil, pp. 238-239.
- Foucault, Michel, 2001, « Qu'est-ce que les Lumières ? », *Dits Ecrits tome IV, 1980-1988*, texte n°339, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault, Michel, 2009, *Le corps utopique suivi de Les Hétérotopies*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes.
- Foucault, Michel, 2012 « Considérations sur le marxisme, la phénoménologie et le pouvoir », entretien avec Colin Gordon et Paul Patton, *Cité*, vol. 52, no. 4, 2012, pp. 101-126.
- Foucault, Michel, 2012, *Du gouvernement des vivants : cours au Collège de France 1979-1980*, Paris : École des hautes études en sciences sociales, hautes études.
- François, Jean, 1990, Structures sociales, structures psychiques et activité du sujet, dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 433-447.
- Garfinkel, Harold, 2001, « Le programme de l'ethnométhodologie », *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*. Michel de Fornel éd., La Découverte, pp. 31-56.
- Goffman Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit, Le sens commun.
- Glock, Hans-Johan, 2003, *Dictionnaire Wittgenstein*, Paris, Gallimard.
- Kinable, Jean, 1990, Le sens de la délinquance. Dans Collectif, *Acteur social et délinquance : une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, pp. 375-395.
- Landauer, Gustave, 1974 (1923), *La révolution*, traduction anonyme, Champ Libre.

- Laplanche Jean, et Pontalis Jean-Bertrand, 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Löwy, Michael. « Mannheim et le marxisme : idéologie et utopie », *Actuel Marx*, vol. 43, no. 1, 2008, pp. 42-49.
- Mannheim Karl, 1956, *Idéologie et utopie*, Paris, édition M. Rivière.
- Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et Utopie*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Michel, Johann. « Le paradoxe de l'idéologie revisité par Paul Ricœur », *Raisons politiques*, vol. no 11, no. 3, 2003, pp. 149-172.
- Minkowski, Eugène, 1966, *Traité de psychopathologie*, Paris, PUF.
- Minkowski, Eugène, 1965, « approches phénoménologiques de l'existence », Cahier du groupe français MINKOWSKA. Paru dans *L'évolution psychiatrique*, 1962.
- Morel, Kevin, et Catherine Darrot. « Changer de monde ? La contribution de la ZAD », *Pour*, vol. 234-235, no. 2-3, 2018, pp. 287-295.
- Remacle, Annie, 2003, *Note sur l'intérêt biologique actuel de l'ancienne sablière de Schoppach à Arlon (avis sur site)*, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux, 4 pp.
- Remacle, Annie, 2007, *État de la biodiversité de la biodiversité dans les anciennes carrières de Wallonie dans les anciennes carrières de Wallonie*, Convention « Carrières », Direction de la Nature, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux. Disponible en ligne : <http://environnement.wallonie.be/exposes/250408/remacle.pdf>, consulté le 28 juin 2021.
- Pires, Alvaro et Digneffe, Françoise, 1992, Vers un paradigme des inter-relations sociales ? Pour une reconstruction du champ criminologique. *Criminologie*, 25(2), 13-47.
- Revel, Judith, 2002, *Le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipses.
- Rey Alain, 2018, Dictionnaire Le Robert, Paris.
- Ricœur Paul. 1984, L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social, Dans *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*. N°2, pp. 53-64.
- Ricœur, Paul, 1997, *L'idéologie et l'utopie*. Paris, Points Essais, Seuil.
- Roussillon, René, « Le jeu et le potentiel », *Revue française de psychanalyse*, vol. 68, no. 1, 2004, pp. 79-94.
- Roussillon René, 2008, *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, PUF.
- Thoreau, Henry David, 2021, *Désobéissance civile*, trad. et notes de Etienne Marcoux, Montréal, le bleu du ciel.
- Triclot, Mathieu, 2001, *Philosophie des jeux vidéo*, Éditions La découverte, Paris, Zones.
- Sommier, Isabelle, 2008, *La violence révolutionnaire*, Presses de Sciences Po, « Contester ».
- Verchère, Françoise. « Notre Dame des Landes : La plus vieille et longue lutte foncière de France ? », *Pour*, vol. 220, no. 4, 2013, pp. 297-303.
- Von Uexküll, Jakob, 1956, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Edit. Gonthier, pp.16-26.
- Watzlawick, Paul et Beavin Janet Helmick, 2014, *Une logique de la communication*, Points, points essai.

Winnicott, Donald Woods. « Notes sur le jeu », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 5, no. 2, 2015, pp. 37-42.

Winnicott, Donald Woods, 2020 (1975), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Folio essais, Galimard, France.

10.1 SITOGRAFIE ET MATÉRIAUX JOURNALISTIQUES

Blandine, Le Cain, *Comment le mot «zadiste» s'est intégré dans le langage courant*, <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/02/07/01016-20150207ARTFIG00061-comment-le-mot-zadiste-s-est-integre-dans-le-langage-courant.php>, 7 février 2015, consulté le 25 juin 2021.

<http://biodiversite.wallonie.be/fr/756-sabliere-de-schoppach.html?IDD=251659671&IDC=1881>, consulté le 28 juin 2021.

Bodeux, Jean-Luc, 6 avril 2021, *Le soir*, *Arlon : la zablière mise à nu suscite un nouveau débat*, <https://plus.lesoir.be/364885/article/2021-04-06/arlou-la-zabliere-mise-nu-suscite-un-nouveau-debat>, consulté le 30 juin 2021.

Caillat, Sophie, 17 novembre 2012, *Notre-Dame-des-Landes n'est pas le Larzac (même si ça y ressemble)*, <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-planete/20121117.RUE3889/notre-dame-des-landes-n-est-pas-le-larzac-meme-si-ca-y-ressemble.html>, consulté le 25 juin 2021.

Canal C, 3 mai 2021, *Projet de construction d'immeubles à Eghezée : réaction ZAD, bourgmestre et riverains*, <https://www.canalc.be/projet-de-construction-dimmeubles-a-eghezee-reaction-zad-bourgmestre-et-riverains/>, consulté le 30 juin 2021.

<https://www.change.org/p/le-coll%C3%A8ge-communal-d-arlon-contre-la-destruction-de-la-sabli%C3%A8re-d-arlon-sa-faune-et-sa-flore>, consulté le 30 juin 2021.

<https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/ob%C3%A9ir>, consulté le 6 juin 2021.

<https://www.cnrtl.fr/etymologie/discriminer>, consulté le 25 juin 2021.

<https://www.dicolatin.com/Dico/LatinFrancais>, consulté le 6 juin 2021.

Denis, Tom, 30 septembre 2020, *Le village pénitentiaire de Haren sort de terre : "Il sera prêt pour 2022"*, https://www.rtb.be/info/regions/detail_le-village-penitentiaire-de-haren-sort-de-terre-il-sera-pret-pour-2022?id=10597062, consulté le 25 juin 2021.

Dh, 5 mai 2021, *Les Zadistes ont quitté le camping d'Eghezée qu'ils squattaient depuis plusieurs jours*, <https://www.dhnet.be/regions/namur/les-zadistes-ont-quitte-le-camping-d-eghezee-qu-ils-squattaient-depuis-plusieurs-jours-60929f0c9978e2169864b353>, consulté le 30 juin 2021.

<https://www.facebook.com/ZAD-du-LIEN-103515591966581/>, consulté le 30 juin 2021.

<https://www.familistere.com/fr/decouvrir/collections-ressources/les-expositions-temporaires/une-journee-en-utopie>, consulté le 12 août 2021.

Guillebaud, Jean-Claude, 20 mars 1975, *Une croisade antinucléaire franco-allemande ? I. - La garde au Rhin*, https://www.lemonde.fr/archives/article/1975/03/20/une-croisade-antinucleaire-franco-allemande-i-la-garde-au-rhin_3101119_1819218.html, consulté le 25 juin 2021.

<http://www.harenobservatory.net/le-keelbeek-premiere-zad-de-belgique>, consulté le 25 juin 2021.

<http://www.harenobservatory.net/megaprison-criminalisation-a-1-million-jan-jambon>, consulté le 25 juin 2021.

Idelux, <https://www.idelux.be/fr/degradations-au-siege-social-d-idelux.html?IDC=2513&IDD=53022>, consulté le 30 juin 2021.

Idelux, 26 juin 2019, *procès-verbal de l'assemblée générale ordinaire*, notamment pp. 7,66, 154. Disponible en ligne :

https://www.idelux.be/servlet/Repository/Textes_de_travail_AG_26/06/2019_IDELUX?ID=77628, consulté le 10 juillet 2021.

Laxmi Lota, 28 octobre 2019, Occupation citoyenne à Arlon pour empêcher la destruction de l'ancienne sablière, <https://www.rtl.be/info/regions/luxembourg/occupation-citoyenne-a-arlon-pour-empêcher-la-destruction-de-l-ancienne-sabliere-1169248.aspx>, consulté le 30 juin 2021.

<https://www.littre.org/definition/ob>, consulté le 6 juin 2021.

Magnus, Vincent, Mars 2020, Bulletin communal d'information n°95, Vivre à Arlon, éditorial. Disponible en ligne <https://www.arlon.be/ma-commune/services-communaux/communication/publications/periodiques-vivre-a-arlon/2020/bulletin-communal-95-72dpi.pdf>, consulté le 10 juillet 2021.

<https://occuponsleterrain.be/2019/10/10/non-a-la-destruction-de-la-sabliere-darlon-occupation-le-26-et-27-octobre/>, consulté le 30 juin 2021.

RTBF, 15 mars 2021, *La ZAD, "Zone à Défendre", d'Arlon a été évacuée dans la nuit: aucun blessé n'est à déplorer*, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_la-zad-d-arlon-en-cours-d-evacuation?id=10718888, consulté le 30 juin 2021.

RTBF, 5 mai 2021, *Arlon : un déboisement trop rapide de la Sablière, au mépris de l'environnement ?*, https://www.rtbf.be/info/regions/luxembourg/detail_arlon-un-deboisement-trop-rapide-de-la-sabliere?id=10755477, consulté le 30 juin 2021.

Tvlux, 1^{er} juin 2018, *Arlon. Un nouveau zoning pour les PME verra le jour sur la Sablière*, https://www.tvlux.be/video/info/economie/arlon-un-nouveau-zoning-pour-les-pme-verra-le-jour-sur-la-sabliere-29292_344.html?fbclid=IwAR2FvafcpRhPiymwnQW16UNCerP2dvP6hhkKfk0ijzdm1_CxTa_qRpawSY, consulté le 28 juin 2021.

TVlux, 15 mars 2021, *ZAD d'Arlon. Retour sur une occupation inédite en Belgique*, https://www.tvlux.be/video/info/zad-d-arlon-retour-sur-une-occupation-inedite-en-belgique_37103.html, consulté le 25 juin 2021.

TVLux, 15 mars 2021, *Arlon. "La ZAD en tant que mouvement continuera d'exister"*, https://www.tvlux.be/video/info/arlon-quot-la-zad-en-tant-que-mouvement-continuera-d-exister-quot_37114.html, consulté le 30 juin 2021.

Yahiaoui, Karim, et Walsh, Jonathan, *Notre-Dame-des-Landes : que reste-t-il des idéaux de la ZAD ?*, <https://www.youtube.com/watch?v=cOZLGNLZdBg&t=330s>, consulté le 26 juin 2021.

<https://zabliere.noblogs.org/pourquoi-nous-luttons/>, consulté le 30 juin 2021.

<http://zdzislawbeksinski.blogspot.com/2012/02/zdzislaw-beksinski-interview.html>, consulté le 12 août 2021.

10.2 ŒUVRES ARTISTIQUES

Beksinski Zdzislaw, *sans nom*, 1983, 98 X 132, huile sur isorel.

-, *sans nom*, 1985, 98X 132 cm, Huile sur isorel.

Toutes les photographies situées en annexes ont été reproduites à partir du site suivant : <https://anthony-dehez.be/zad-arlon>, consulté le 12 août 2021.

Ces emprunts sont effectués avec l'autorisation du photographe : Anthony Dehez

11 ANNEXES

Plagiat et erreur méthodologique grave

Le plagiat, fût-il de texte non soumis à droit d'auteur, entraîne l'application de la section 7 des articles 87 à 90 du règlement général des études et des examens.

Le plagiat consiste à utiliser des idées, un texte ou une œuvre, même partiellement, sans en mentionner précisément le nom de l'auteur et la source au moment et à l'endroit exact de chaque utilisation*.

En outre, la reproduction littérale de passages d'une œuvre sans les placer entre guillemets, quand bien même l'auteur et la source de cette œuvre seraient mentionnés, constitue une erreur méthodologique grave pouvant entraîner l'échec.

* A ce sujet, voy. notamment **<http://www.uclouvain.be/plagiat>**.

11.1 QUELQUES PHOTOS DE LA ZAD D'ARLON









11.3 FICTION, RÉALITÉ, UTOPIE ET SUBJECTIVITÉ¹

L'ambition assurément personnelle et, quelque part, téméraire, de développer une réflexion sur l'acteur social et d'en dresser le tableau nécessite de penser un certain ancrage épistémologique critique.

L'imaginaire et la fiction apparaissent comme les niveaux épistémologiques les plus élevés, les plus larges, ceux à partir desquels tout est encore possible. Poser un ancrage avec ces mots semble fort romantique. J'en conviens. Mais il n'est pas moins nécessaire et crucial de le poser dans toute entreprise intellectuelle.

Convoquer les mots « imaginaire » et « fiction » revient d'abord à céder sur l'existence d'un sujet rêveur, créateur. Ce sujet soit-il un chercheur ou un artiste. Selon moi, Christian Debuyst formule des mots et des idées dans cette direction.

Le criminologue pose le premier pigment de théorie de l'acteur social à travers la question de la fiction, considérée comme le premier plan d'une démarche théorique². Une théorie est d'abord une création subjective de l'imaginaire, mais cette création détient un pouvoir de réalité ou plutôt un pouvoir de réalisation. Autrement dit, elle se donne à voir dans la réalité.

Mais la réalité et l'imaginaire est source inextinguible de conflits entre les penseurs. Par le passé, certains auteurs ont opposé imaginaire et réalité, comme si les deux étaient régis par des règles fort différentes, ou bien comme s'ils n'avaient rien à voir, que tout les opposait. Pour certains, la fiction, la création d'esprit, est un projet situé hors d'eux, indépendant d'eux-mêmes. Il existe une herméticité entre les deux registres. Cette approche a été fabuleusement illustrée à travers le néoclassicisme de Jean-Auguste-Dominique Ingres.

L'artiste disait ceci entre autre ceci: « *L'art n'est jamais à un aussi haut degré de perfection que lorsqu'il ressemble si fort à la nature qu'on peut le prendre pour la nature elle-même.*³ » À partir de ce point de vue, nous constatons à quel point la fiction est difficilement envisageable comme



Figure 1 Ingres, Jean-Auguste-Dominique, *La baigneuse à mi-corps*, 1807, 51x42cm, huile sur toile, Bayonne, musée Bonnat-Helleu

¹ Ce travail est le fruit d'une réflexion qui précède le mémoire. Là où le mémoire propose une vision pratique, cette partie m'a permis de construire une structure plus théorique des concepts, relatifs à l'imaginaire, employés tout du long.

² Citer le texte sur l'as plus long

³ Dans : Delaborde Henri, *Ingres : sa vie, ses travaux, sa doctrine, d'après les notes manuscrites et les lettres du maître*, Paris, Henri Plon, 1870, p.116.

une production de l'imaginaire. Si l'art n'a de sens qu'à partir du moment où sa finalité se situe dans la reproduction la plus fidèle de la nature, existe-t-il encore une fiction ? Existe-t-il encore un artiste ? Dans une certaine mesure, plus vraiment.

Pour Ingres, l'artiste n'est pas dépositaire d'une fiction, il n'est que le simple passeur. Il n'est pas l'acteur, il est le nocher : un instrument intermédiaire entre la réalité, telle qu'elle se manifeste dans sa pureté, et la création artistique, objet censé rendre compte le plus fidèlement possible de cette richesse du réel.

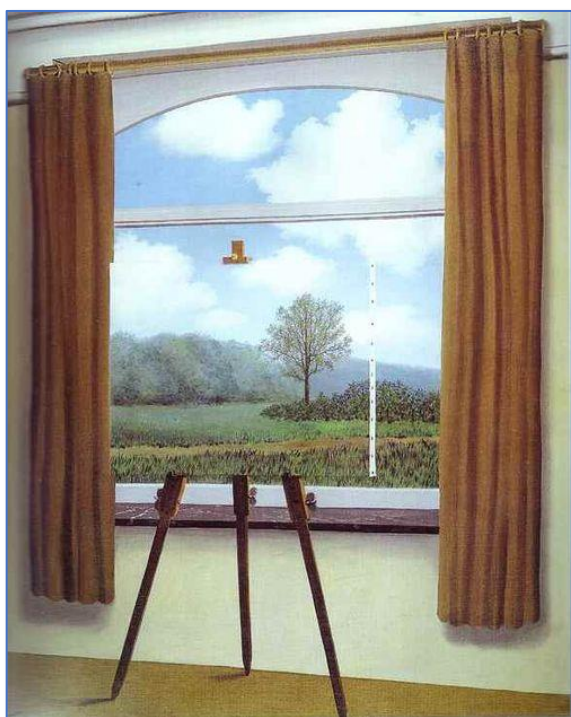


Figure 2 *La condition humaine*, 1933, 100 X 81 cm, National Gallery of Art

À la vérité, je ne fais pas partie de cette « école » classique. Je crois même, comme nous le verrons, qu'Ingres se trompe, et même, s'illusionne. Selon moi, la fiction émane des acteurs, même si à certains moments, ces fictions peuvent sembler les transcender, en particulier quand elles versent intensément dans la culture et dessine une sorte d'imaginaire collectif (tout un chacun possède une certaine idée de ce qu'est ou ce que doit être l'inconscient, comme si le concept existait avant nous).

Mais dans quel registre devons-nous ou pouvons-nous penser la fiction ? Selon moi, et à partir de la lecture de Debuyst, il serait fort embarrassant de cadenciser la fiction au domaine de l'imaginaire,

internaliste, ou au domaine de la réalité indépendante de nous. Je propose d'envisager la fiction comme un voyage, à la croisée des chemins, ponctuée par les allées et venues de la subjectivité, entre l'imaginaire et la réalité. Éclaircissons tout ceci.

En criminologie, Debuyst entrelace les mots fictions et grilles d'analyse¹. Les deux sont réunis de manière complexe et portent une série de significations spécifiques.

¹ La distinction est relativement complexe et n'est pas clairement dessinée par l'auteur dans les deux grands textes sur l'acteur social. Disons que la fiction se rapporte à des manières de définir et de voir la réalité, l'Homme compris dedans, tandis que la grille d'analyse ou d'interprétation sous-tend une certaine reconstruction de cette réalité. Voir : Debuyst Christian, Présentation et justification du thème, pp 21-33. dans : Collectif, *Acteur social et délinquance*. Hommage à Christian Debuyst, 1990 (a), Liège-Bruxelles, Mardaga.

La fiction est une manière singulière de percevoir et de traiter le réel (plutôt du côté du ou des sujets). Elle porte en elle une double prétention : celle d'atteindre une certaine réalité recherchée (imaginée et projetée pourrions-nous dire) et de gérer, administrer ce pan de la réalité. Nous voyons déjà comment l'idée d'une herméticité entre imaginaire-réalité-sujet perd de sa consistance.

Sur ou autour de ces fictions s'articulent des systèmes (scientifiques ou non) qui permettent de donner des significations à des comportements et de gérer ces mêmes comportements grâce et à partir de ces mêmes significations (la boucle se boucle ainsi).

Ce monde fictionnel (pourtant initié par un ou des acteurs) est mouvant et porte en son sein toutes sortes de techniques, **de manières de définir** — parler de morceaux ou de rouages de fiction serait peut-être pertinent — **l'Homme, la règle, la norme et la réaction sociale**. D'une part, ces définitions, à l'intérieur même des fictions, sont porteuses d'**une force contraignante** : « *Il existe, entre les définitions données à ces différents termes, une logique qui s'installe et qui même s'impose.*¹ » Mais d'autre part, il existe dans ces définitions et à travers la façon d'en user **une force ambiguë**².

Pour le reformuler autrement, les grilles d'analyse sont assurément vectrices de formes de pouvoir : elles traduisent, interprètent et reconstruisent le réel selon une certaine cohérence. Ainsi, les grilles de lecture et nos définitions portent déjà en elles la problématisation et la solution d'une situation donnée : « *elle contient déjà en elle-même le système mental entier du Locus (un système de pensée situé) du penseur tel ou tel, et tout particulièrement la décision politique, en aval de ce système mental. La manière même dont on définit une notion et dont on y exploite une de ses nuances sémantiques, voilà qui préjuge pour partie de l'issue du raisonnement bâti sur elle.*³ ».

Plus encore, Debuyst, lecteur de Karl Mannheim⁴, affirme que nos manières de définir la réalité et ses stratifications « *traduisent une certaine **vue utopique** des choses au sens où la définition*

¹ Ibid, p 22.

² C'est d'ailleurs littéralement inclus dans l'énoncé du premier sous titre d'un des articles sur l'acteur social : « fiction ou grille d'analyse. L'ambiguïté de toute définition ». Debuyst rappellera que « quelles que soient les positions prises, les définitions sont toujours équivoques. »

³ La parenthèse est ajoutée : Mannheim Karl, *Idéologie et Utopie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2006, p 163.

⁴ Mannheim est un sociologue-philosophe hongrois, essentiellement connu comme le pionnier de la sociologie de la connaissance à travers l'ouvrage cité. Dans les deux grands textes sur l'acteur social, Debuyst ne dit pas clairement comment l'auteur l'influence, mais son inspiration nous apparaît clairement dans ses écrits.

que l'on en donne **tend à faire pression sur la réalité pour que la perspective proposée transforme celle-ci** et lui impose « un certain mode de fonctionnement. »¹ »

De cette manière, Debuyst, à l'aide de Mannheim, dépouille l'acception du sens commun du mot « utopique » (« *est utopique ce qui est irréalisable*² ») pour lui donner une finalité tout à fait concrète, « *c'est-à-dire comme fiction directrice que l'on cherche à transcrire dans la réalité*³ ». Dès lors, comme nous le disions, la fiction n'appartient plus strictement au monde de l'imaginaire, mais tend à verser dans la réalité. Nos grilles d'analyse, nos fictions se mêlent aux utopies, véritables voies de transformation et efforts de réalisations sociales.

Prenons un exemple fort naïf mais probablement juste. Un artiste tient en son âme une vision singulière du monde. Dès qu'il se saisit d'un pinceau et installe son chevalet, il est investi par une prétention fort téméraire : donner vie, rendre compte, le plus fidèlement possible à cette fiction qui traverse son âme. Le mélange de couleur se faisant, le cadre parfait s'illustrant, l'enchantement prend et à travers lui la magie aussi. Alors, le corps, la main, à travers l'esprit peint le tableau, la toile. Sauf que le tableau n'est pas vraiment le tableau. Le tableau, c'est le monde.

Néanmoins, une dialectique importante est à souligner au sujet de l'utopie et à sa naissance dans la réalité sociale. Pour Mannheim, un état d'esprit est utopique lorsqu'il est en désaccord avec l'état de la réalité dans lequel il se trouve, et qu'il cherche à modifier cet état conflictuel, à travers la réalisation, même relative, de son utopie.

À l'écriture de ces lignes, je m'interroge à nouveau, et peut-être vous aussi vous direz-vous : n'est-ce pas là toute la conflictualité présente dans le domaine de la pensée, et en particulier le domaine artistique ? Notamment dans l'histoire de l'art, chaque courant artistique a tenté de retranscrire leurs utopies dans la réalité, et faire de la réalité leurs utopies. Exemple paradigmatique que celui-ci : pour les artistes, le réel a toujours été pris sous la coupe de leur prisme utopique, fictionnel.

J'évoquais plus haut la pensée d'Ingres et affirmait avec quelque hardiesse que l'artiste faisait fausse route. La pensée néoclassique est en réalité l'illustration parfaite de l'ambiguïté de nos fictions et nos définitions.

¹ Mannheim Karl, *idéologie et utopie*, 1956, Paris, édition M. Rivière. Cité dans : Ibid, p 24.

² Ibid, p 24.

³ Ibid.

Ingres était croyait en la beauté parfaite de la nature et en la petitesse de l'artiste, relais ou reproducteur fidèle de cette beauté sans pareil. Le réel est sacralisé, déifié et l'intervention de l'artiste est secondaire. Il s'efface au profit de la représentation.

Cependant, il existe une erreur. Ingres se fourvoie et même, se trahit. Cette fiction de croire en une réalité parfaite murmurant à l'artiste ce que doit être l'art ou le régime esthétique va être mise à mal par la mise en pratique.

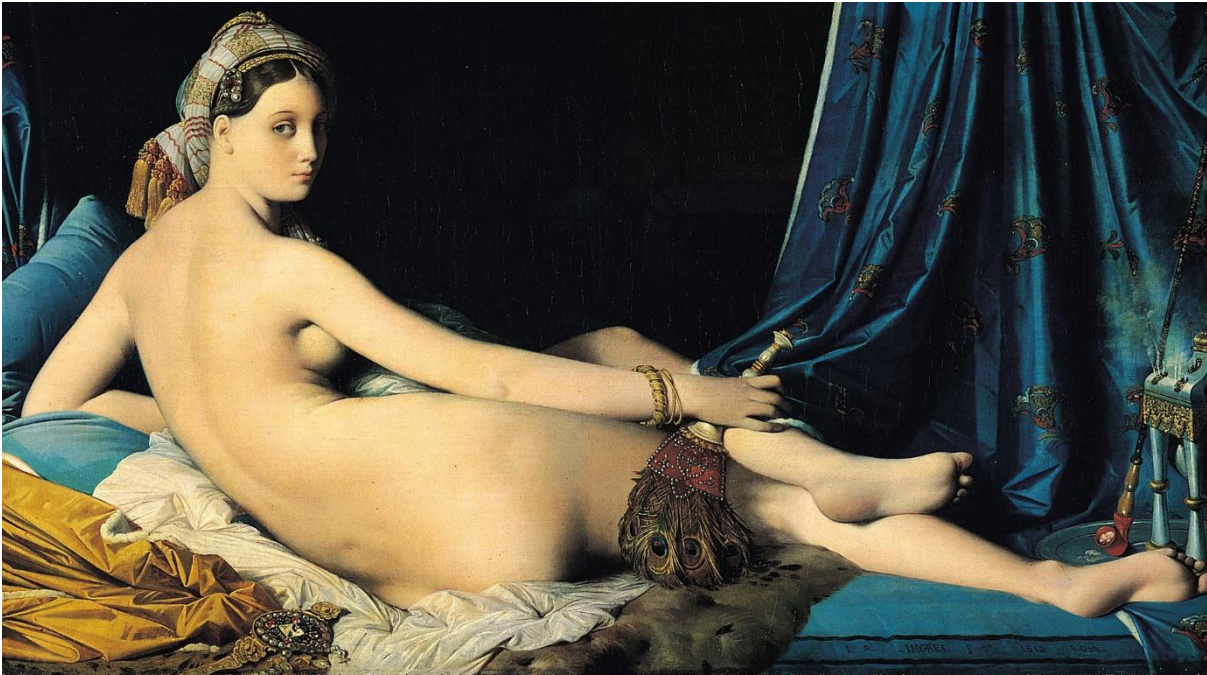


Figure 3 Ingres, Jean Auguste Dominique, *La grande odalisque*, 1814, 91 x 162 cm, huile sur toile, Paris, Musée du Louvre

Jetons un œil à une des plus célèbres œuvres d'Ingres. À savoir *La grande odalisque*. De prime abord, la peinture est rigoureusement bien composée. Le sujet est fortement mis en avant à travers une silhouette imposant une ligne sinueuse à l'ensemble du cadre. La verticalité du rideau bleu, tenu d'une main par l'odalisque dirige notre attention vers elle. Le clair-obscur aidant, la couleur chair exhorte l'œil à regarder la femme et ses courbes quasi-divines.

Divine, c'est le mot. Car, vous l'aurez peut-être remarqué, cette jeune femme n'est désormais plus humaine. Ici a lieu la trahison. La nature et sa beauté totale n'est plus respectée. En effet, cette femme se voit affublée de plusieurs vertèbres supplémentaires. Les règles d'anatomie artistique n'existent plus. Ingres s'est pris à son propre jeu. Son amour pour la ligne et la courbe l'ont conduit à une amplification de la réalité et étiré les formes de son sujet. Les proportions ne sont plus respectées, le corps est étiré, donnant ainsi une allure quasi-serpentine à l'odalisque. Autrement dit, Ingres s'est permis d'interpréter la réalité de façon à l'accentuer, voire la corriger.

Autrement dit, Ingres a nettement versé de la subjectivité dans son travail, allant au-delà d'une définition trop stricte qu'il transcende lui-même, probablement sans se l'avouer¹.

Cet exemple — appelons-le le paradoxe d'Ingres — nous montre comment les définitions peuvent nous mettre dans l'embarras, voire dans des impasses² et couper court à la complexité des phénomènes.

Dans un tout autre registre, rappelons notamment ce que l'histoire a retenu comme « la querelle du coloris », c'est-à-dire un débat houleux entre deux utopies : celle de la couleur et celle de la ligne, avec d'un côté les partisans de Rubens et de l'autre, ceux de Poussin³. De façon fort résumée, le débat visait à savoir quelle définition artistique devait prévaloir : le dessin signe-t-il la spécificité de la peinture, ou bien la couleur remplit-elle cet effet ?

Grâce à ces débats, à partir de ces luttes définitionnelles, qu'elles soient entre les rubénistes et les poussinistes ou l'école classique du droit pénal (incarné notamment par Beccaria) et l'école positiviste italienne, nous voyons là toute la vivacité et la conflictualité présentes dans nos définitions et nos fictions, avec l'enjeu dramatique de créer un certain monde plus ou moins cohérent vis-à-vis de la subjectivité de son ou ses créateurs.

Et quand le sujet se retrouve à vouloir saisir le monde comme quelque chose de tout à fait tangible, le contraindre et en faire l'objet de sa création subjective, nous nous rapprochons probablement de ce que Winnicott a appelé l'illusion.

¹ Nous voyons alors facilement le lien entre positivisme dans les sciences sociales et un certain classicisme dans l'histoire de l'art. Il existe cette croyance commune d'être extérieur à l'objet d'intérêt et à ne pas verser dans la subjectivité à travers un travail, celui-ci soit-il de recherche ou artistique.

² Un élément me semble intéressant à rappeler ici. Lors du 2^{ème} congrès international de criminologie, l'objectif donné de cette grande réunion d'intellectuel était de définir ce qu'est le crime. Face à l'embarras dans lequel cette tâche met De Greef, l'auteur conclura son intervention comme ceci : « Les organisateurs du Congrès — peut-être moins les congressistes — attendent un essai de définition du crime. Je ne la tenterai pas ; nous ne faisons que commencer l'étude de ces problèmes et chaque fois qu'on croit se rapprocher d'une solution, surgissent tant de nouvelles inconnues, qu'on doit surseoir à toute définition rigoureuse. Il est assez évident que ce Congrès, [...] s'est servi, sans l'exprimer, de la définition juridique. [...] Le système est loin d'être recommandable. [...] Ainsi donc, je renonce à définir le crime. [...] Sans doute les multiples définitions que nous avons entendues au cours de ces rapports sont-elles excellentes et, pour ma part, je n'oserais en risquer aucune qui me parût meilleure que celle de mes distinguées collègues. Mais faisons toujours la criminologie, car vraiment, ce ne sont pas les définitions qui nous manquent le plus. » Dans : De Greef Étienne, *Criminogénèse, Actes du 2^{ème} Congrès international de criminologie*, Paris, 1950, pp. 301-302. Il est probable que l'acteur social soit une autre grille de lecture capable de réduire ce cloisonnement présent dans les jeux définitionnels.

³ Pour resituer ce débat, voir : Le Rider Jacques, « Ligne et couleur : histoire d'un différend », *Revue germanique internationale*, 10, 1998, mis en ligne le 14 janvier 2011, <http://rgi.revues.org/694> (consulté le 17 mars 2021).

Quelque part, nous pourrions dire que nous sommes des appareils à croire, des appareils fictionnels, des sujets utopiques. Nous portons en nous des fictions et utopie en lesquelles nous croyons, préalablement à leur existence tangible (au sens d'une matérialité physique). Par ailleurs, le mot utopie, provient du latin *utopia*, et est construit à partir du grec « u » (le non, la négation) et « topos » (lieu)¹. Soit : le non-lieu, aucun lieu ou négation du lieu. L'utopie n'est donc pas ici, pas encore là : elle est à venir.

Winnicott nous a remarquablement éclairé sur cette question de la création d'un objet « pas encore la », « pas encore perception » avec les concepts d'objet subjectif et d'aperception chez l'enfant.

Selon Winnicott l'objet subjectif est un objet premier, construit par l'enfant avant la réussite d'une épreuve de réalité dans laquelle cet objet viendrait effectivement à se distinguer du moi et deviendrait « objectif² ». L'enfant construit cet objet à l'aide de sa mère. Elle le soigne et le berce dans l'illusion. Elle amorce l'expérience de l'omnipotence, l'expérience d'être Dieu. Cette croyance de l'enfant est en œuvre à travers l'objet subjectif. Mais l'enfant ne pourra créer et donc voir le monde à travers cette compétence créative, que s'il a pu se voir lui-même à travers la mère (le regard de la mère permet à l'enfant de se sentir exister et de créer son monde).

Dans cette perspective, avec le concept d'aperception (précédant la perception), nous discernons l'idée d'une création subjective préalable à la perception réelle, objective d'un objet (avant l'accomplissement de l'épreuve de réalité) : « *Le fait est que **ce que nous créons est déjà là**, mais la créativité réside dans la manière dont nous **parvenons à la perception par l'intermédiaire de la conception et de l'aperception**. Ainsi, quand je regarde l'horloge – et je dois le faire maintenant –, je la crée mais je prends soin de ne voir des horloges que là où je sais qu'il y en a.* »³

Dès lors, l'adage célèbre de Saint Thomas « je ne crois que ce que je vois » se voit suppléer par « je vois ce que je crois », ma croyance en une fiction va permettre de la rendre réel.

Enfin, nous devrions compléter Debuyst et ajouter ceci : nos fictions, lorsqu'elles versent dans la réalité, tendent à atteindre les subjectivités. Elles sont toujours porteuses d'une prétention intersubjective, celle d'énoncer, décrire, illustrer, voire prescrire les subjectivités, les modalités

¹ <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/utopie/100497>, consulté le 17 mars 2021.

² Aubourg, Frédérick. « Winnicott et la créativité », *Le Coq-héron*, vol. no 173, no. 2, 2003, pp. 21-30.

³ Winnicott Donald, « Vivre créativement », dans *Conversations ordinaires*, 1986, Paris, Gallimard, p. 57. Cité dans : Ibid, p 28.

du « Je » (les techniques de soi¹). Elles sont capables d'allers-retours, entre le créateur et la création. Aussi, la fiction est pouvoir. Elle donne forme et colore le monde et les autres² ; elle est foncièrement intersubjective, elle ne trouve à voir que dans une réalisation avec les autres sujets-acteurs sociaux à travers une certaine dramatique.

Ainsi, la célèbre réplique d'Oscar Wilde « la nature imite l'art³ » devient « l'art contraint la nature à l'imiter ».

11.4 QUELQUES ILLUSTRATIONS DE LA DIALECTIQUE ENTRE L'IDÉOLOGIE ET L'UTOPIE,

NOTAMMENT À TRAVERS LA COMMUNICATION DU BOURGMESTRE VINCENT MAGNUS

J'aimerais revenir sur cette interaction curieuse que peuvent montrer l'idéologie et l'utopie, au sens de Mannheim. Curieuse car il semble exister des frontières poreuses, friables entre la conscience utopique et la conscience idéologique, de telle sorte qu'il semble très difficile d'identifier, de légitimer l'un ou l'autre.

Je donnerai deux exemples capables d'illustrer cette dialectique « vicieuse ».

Le premier, soulevé par Mannheim, est celui de la religion. L'exemple d'un Eden, d'un paradis auquel doivent tendre les sujets fonctionnent relativement bien à l'époque du Moyen-âge. Il existe un paradis, un paradis dont l'Eglise énonce la matérialité et l'intérêt (vivre après la mort, la félicité pour les croyants, etc.). Mais ce lieu, les sujets ne le connaîtront pas de leur vivant. Il transcende ce qu'est l'être humain (puisque l'être humain peut vivre après la mort, et qu'il existe donc un régime de vie à la suite de la mort), mais les êtres humains ne le connaîtront jamais, ou en tout cas, pas de leur vivant. Et cette vectorisation idéologique, cette énoncé d'un lieu transcendant l'histoire, maintiendra ce qu'est la vie ici-bas. C'est là ce que Mannheim appelle une insertion « organique » de la fiction ou représentation transcendantale, car elle nourrit une image qui maintient l'ordre actuel, plutôt qu'elle lui donne vie.

Mais nous pourrions connaître (et avons certainement connu à partir des croisades), une conscience utopique à partir de cette idée de paradis. Si les acteurs sociaux ne pas attendre la mort et veulent voir la réalisation de ce paradis ici-bas, par un moyen ou l'autre (probablement guerrier), ce que fût l'idéologie peut devenir utopie. Et la dynamique inverse est

¹ Je fais référence à Foucault lorsqu'il énonce qu'il existe des procédures spécifiques pour se connaître et se constituer soi-même. Voir : Foucault Michel, « Subjectivité et vérité », *Dits Écrits tome IV*, texte n°304, Annuaire du collège de France, 81^{ème} année, Histoire de système de pensée, année 1980-1981, 1981, pp. 385-389.

² Debuyst parlera à juste titre de « rôle moteur dans l'imaginaire ». Dans Debuyst Christian, 1990 (b) op. cit. p. 362.

³ Wilde Oscar, *Le déclin du mensonge*, traduit de l'anglais par Rebell Hugues, 1997, Allia, Petite collection.

tout autant possible. La conscience utopique peut être travestie, dévoyée en une idéologique. Reprenons notre objet de préoccupation pour illustrer ceci. Si nous partons du principe que la zad d'Arlon possède quelque propriété utopique, il me semble que ces engrenages ont été sollicités de la part d'acteurs politiques opposés à la zad.

Le bourgmestre d'Arlon Vincent Magnus, également membre du conseil d'administration d'Idelux¹, l'intercommunale qui avait pour projet de construire un espace économique, semblerait avoir tenté ce dévoiement de la conscience utopique vers la conscience idéologique. En mars 2020 (soit à peu près 6 mois après le début de la zad), à travers un bulletin communal, l'homme politique disait ceci :

*«Lors du discours des vœux, en janvier, j'évoquais l'astrophysicien Aurélien Barreau. Ce dernier rappelle l'urgence climatique et alerte sur les défis majeurs de l'Humanité. La question serait politique et éthique : quel monde voulons-nous pour demain ? L'important n'est pas le moment présent mais bien l'héritage que nous allons léguer à nos enfants [...] Nous sommes face à des enjeux majeurs et à tous les niveaux : économique, climatique, démocratique, [...] La Ville d'Arlon a depuis longtemps compris que **le développement durable** et **la préservation de notre environnement** étaient des enjeux prioritaires. C'est là que se joue l'avenir de l'Humanité. [...] prendre ses responsabilités, c'est aussi favoriser l'économie circulaire, les circuits courts, les produits locaux. C'est recycler pour ne pas jeter et préserver l'environnement. [...] Privilégions l'échange, le partage et la rencontre. [...] Le changement se fait d'abord au niveau local et individuel. Et ce sont l'ensemble des changements qui, collectivement, feront la différence et permettront d'inverser la tendance. »²*

Il semble y avoir ici une véritable préoccupation écologique de la part de l'acteur politique. Mais cet énoncé prend place dans un contexte où, effectivement, le bourgmestre a pour ambition de détruire l'ancienne sablière de Schoppach, contre l'avis des citoyens. Il y a là une sorte de

¹ Voir : Idelux, *procès-verbal de l'assemblée générale ordinaire*, 26 juin 2019, notamment pp. 7,66, 154. Disponible en ligne : https://www.idelux.be/servlet/Repository/Textes_de_travail_AG_26/06/2019_IDELUX?ID=77628, consulté le 10 juillet 2021.

² Magnus, Vincent, Bulletin communal d'information n°95, Vivre à Arlon, éditorial, mars 2020. Disponible en ligne : <https://www.arlon.be/ma-commune/services-communaux/communication/publications/periodiques-vivre-a-arlon/2020/bulletin-communal-95-72dpi.pdf>, consulté le 10 juillet 2021.

dissonance puisque, au moment où ces lignes sont écrites, la zad incarnait physiquement cette volonté de préserver l'environnement et ne semblait pas recevoir de réponses.

Attention, je ne dis pas ici que le bourgmestre est de mauvaise foi ou dispense des mensonges. Ce que je dis : il semble exister une récupération de l'utopie au profit de l'idéologie. Toute cette préoccupation écologique a été soulevée par les citoyens et par les zadistes, et le bourgmestre l'emploie ici pour maintenir un certain jeu social tel qu'il est. Il peut totalement croire ce qu'il dit, mais il semble reprendre cette idée d'écologie pour la renvoyer à un espace qui n'est pas ici, puisqu'ici (en tout cas à Arlon), le projet du jour (à ce moment-là) était la déforestation de l'ancienne sablière au profit de nouvelles constructions. Les représentations transcendantales soulevées par le bourgmestre, si elles « deviennent aussi, et souvent de bonne fois, des motivations subjectives de l'individu agissant, il arrive pourtant le plus souvent que, au moment du passage à l'acte, leur constituant soit déformé. [...] Les vecteurs et représentants d'un régime onctueux déterminé n'ont donc jamais été hostiles à l'orientation par transcendance à l'être : ils ne se sont jamais efforcés que de neutraliser les constituants et volitions transcendants à l'être [...] »¹

¹ Mannheim Karl, 2006, *Idéologie et Utopie*, Op.cit. p.159.

11.5 LA COMPLEXITÉ D'UNE SUBJECTIVITÉ SPATIALE ILLUSTRÉE PAR BEKSIŃSKI

J'aimerais revenir sur la question du sujet, du lien et de l'espace, à travers un artiste peu commun. Si je veux revenir dessus, c'est en quelque sorte pour avoir une autre vue sur ce qui a pu être dit dans le mémoire. Les mots peinent parfois à remplir le rôle descriptif. Le codage descriptif à travers lequel j'ai écrit ce mémoire est friable, imparfait.

Cette imperfection est parfaitement marquante au sujet des mots « construction » et « déconstruction ». Des mots, utilisés à la fois par les zadistes mais également repris dans ce travail. Ces mots nous posent problèmes car ils renvoient à deux morceaux de réalité qui seraient distincts, qui connaîtraient deux temporalités spatiales différentes. En réalité, je pense que nous pouvons affirmer, sans trop de hardiesse, à la suite de ce travail : ces deux mots renvoient à des réalités concomitantes, partagées, et non pas distinctes. C'est en cela qu'ils nous mettent dans l'impasse. Utiliser l'un c'est comme dénier l'autre, c'est refuser la complexité des deux.

Je pense que cette dynamique se retrouve chez un artiste en particulier, qui illustre la triade très implicite, sous entendue, entre l'espace, le sujet, et le lien. D'une manière certainement réductrice et laconique, penchons-nous en quelques lignes sur le travail de l'artiste Zdzisław Beksiński.¹



Figure 1 Autoportrait photographique de Beksiński

¹ Zdzisław Beksiński est artiste polonais connu essentiellement pour ses peintures déroutantes. Souvent catégorisé surréaliste à la vue de ses peintures d'un autre monde ou d'un au-delà, Beksiński fût également photographe, sculpteur et dessinateur. Beksiński est né le 24 février 1929 et trouva la mort le 21 février 2005, après avoir reçu 17 coups de couteaux dans le cadre d'un cambriolage.



Figure 4 Beksiński Zdzisław, *sans nom*, 1983, 98 X 132, huile sur isorel.

En premier lieu et de manière flagrante, la question de l'étrangeté ou de la surprise frappe l'œil à la vue des peintures de Beksiński. Le spectateur se trouve capté, voire éperonné par des représentations fort curieuses. Étrange familiarité ou familière étrangeté. Les repères de notre monde ne semblent plus s'appliquer, et pourtant, il y a comme des règles, physiques ou subjectives — peut-être les deux — qui tendraient à s'adresser à nous, à nous instruire. Comme le dirait Wittgenstein, il y a comme un air de famille entre toutes ces toiles et les réalités conventionnelles que nous connaissons bien. Il y a quelque chose de connu, bien que nous peinions à dire quoi. Peut-être les mots deviennent-ils insuffisants, lacunaires. Ou bien doivent-ils être revus.

Ici, tout devient vie. Vie à l'extrême peut-être, mais vie tout de même. La fixité est devenue mobilité. L'espace est devenu vivant, organique. Et cette organicité du tout au tout peut surprendre. Les éléments architecturaux semblent capables de se saisir de nous. Alors, comment ne pas évoquer cet effrayant sentiment, celui d'un espace,

d'un lieu qui peut se saisir de nous, un peu comme lorsque l'on fait face à un animal dont on ignore tout.

Mais, si l'espace ou cette forme de vie peut nous toucher, Beksiński semble nous chuchoter que nous pouvons le toucher également. La réalité devient tangible, matérielle, modelable. La réalité détient presque une sorte de potentialité fusionnelle. Apparaît alors plus distinctement l'étrange familiarité, l'air de famille. Car cet élément connu, devant nous mais que nous oublions, c'est sans doute la dimension spatio-subjective. Et même si Beksiński semble nous confronter à une représentation de la subjectivité non cartographiée dans notre monde, nous devons aller au-delà de cette impression (et des étiquettes fantastico-morbide et surréaliste). Car cet élément étrangement familier dont nous parlons n'est pas inventé par Beksiński, il est probablement une des ficelles subjectives de l'être humain. C'est cette somptueuse capacité de faire vivre l'espace. Et pour l'espace, de nous pénétrer, de nous faire vivre et de créer une sorte de rencontre, une potentielle harmonie.



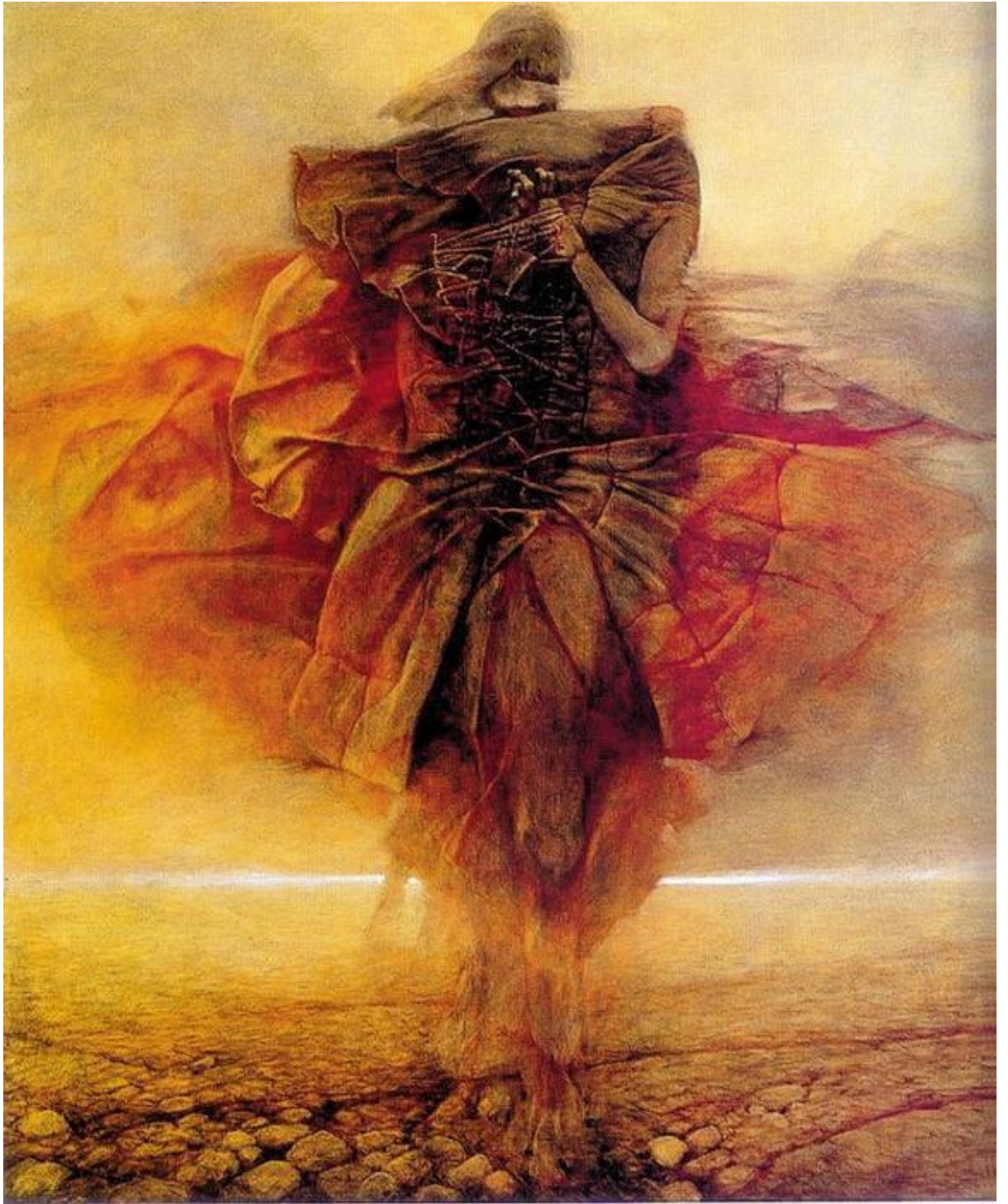
Figure 5 Beksiński Zdzisław, *Sans titre*, 1985, 98X 132 cm, Huile sur isorel.

Car les sujets de Beksinski sont de telles natures. Sujets métamorphiques. Corps labile, modifiable, utopique. Ces sujets ne sont pas morts. Ils sont vivants et détiennent (ou prétendent à user) le pouvoir du changement, sur eux et sur le monde¹. Par ailleurs, l'artiste dira : « Comme je l'ai souvent dit, dans mon cas, les associations d'idées ne sont qu'un sous-produit résultant du fait que je peins des objets réels ou presque réels qui **entrent dans des relations spatiales mutuelles dans un tableau** [...] ² » (Beksinski, 1981, Notre traduction, nous accentuons en gras).

À ceci devrait s'ajouter la dimension temporelle. Le temps est ici difficilement situable, objectivable ou tangible. Il semble que ces sujets se soient lassés du temps. Les règles sont en train de changer. Un peu comme l'expérience des zadistes aspirait à se sculpter, s'écrire soi-même à partir de soi. En tout cas, l'espace et le temps semblent intriqués jusqu'à en devenir confus. Ces sujets métamorphiques sont pris entre les deux dimensions. Ils les convoquent et les contestent. La dynamique qui se dessine est celle d'une modification. Peut-être alors, de manière prudente, y a-t-il un intérêt à garder le mot utopie sous la main.

¹ Il va sans dire que nous ne nions pas le caractère affecté et le maniérisme presque transhumain que revêtent les peintures de Beksinski. Un peu à la manière de Hieronymus Bosch, il y a cette volonté d'être sans concession, incisif dans la représentation des subjectivités.

² L'interview est disponible en ligne : <http://zdzislawbeksinski.blogspot.com/2012/02/zdzislaw-beksinski-interview.html>, consultée le 30 mai 2021. La citation originelle est la suivante : « As I have often said, in my case notional associations are only a by-product resulting from the fact that I paint real or almost real objects which enter into mutual spatial relations in a painting, though not of a notional type. » Le mot "notional" est extrêmement ambigu dans cette phrase. Selon nous, dans cette citation, « notional » renvoie à la fiction ou à la théorie, et globalement à la question des idées. L'idée de Beksinski est de dire qu'il peint ce qu'il voit avec une association spatiale d'objets connus.







Adrien Adam

Août 2021

Analyse processuelle : la zad d'Arlon comme espace d'expériences critiques

Au croisement du subjectif et du social,
entre adaptabilité et créativité

Promoteur : Christophe Janssen

Le 26 octobre 2019 apparaissait à Arlon, dans la province du Luxembourg en Belgique un curieux investissement de l'espace : une zad, acronyme pour « zone à défendre ». La zad pris place dans un lieu connu des riverains : l'ancienne sablière de Schoppach, qui se jumèle avec une forêt. Les personnes luttèrent contre le projet d'urbanisation de l'espace, estimant qu'il y avait en ce lieu une richesse de la faune et la flore. Le passé est d'application, car l'espace n'est plus. Le 15 mars 2021, les zadistes furent délogés. Peu de temps après, l'espace vert fut déboisé. C'est dans ce contexte d' « après-guerre » que ce travail propose une petite recherche empirique au sujet de la zad, en particulier à partir de ses acteurs. À partir d'une rencontre avec trois personnes ayant participé à l'expérience de la zad, nous tenterons de répondre aux questions : comment expliquer, l'apparition, la création de la zad dans l'histoire subjective et la trajectoire sociale des sujets ? En quoi la zad peut-elle être une réponse pour les sujets ? Comment, pour les sujets, incarne-t-elle une solution, une solution élaborée face tensions de la vie ?

Nous tenterons d'élaborer quelques réponses, pour rendre compte de la complexité du phénomène, en employant comme arrière-plan de la pensée la perspective processuelle de l'acteur social proposée par Christian Debuyst (parfois appelée criminologie de la troisième voie). L'acteur social agira comme liant, c'est-à-dire qu'il se rattachera, à la fois à l'objet, mais aussi à d'autres concepts théoriques.

Au-delà de sa flagrante apparence écologique, nous découvrirons rapidement la complexité, ainsi que le mystère du phénomène. L'expérience de la zad, au croisement du subjectif et du social, à travers un dialogue à la fois constant et étrange entre adaptabilité et créativité, montrera un certain pouvoir de réalisation, un pouvoir de changement. Peut-être alors, y aura-il lieu à parler sérieusement d'utopie.